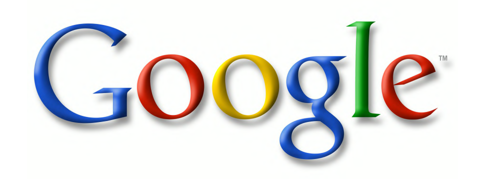
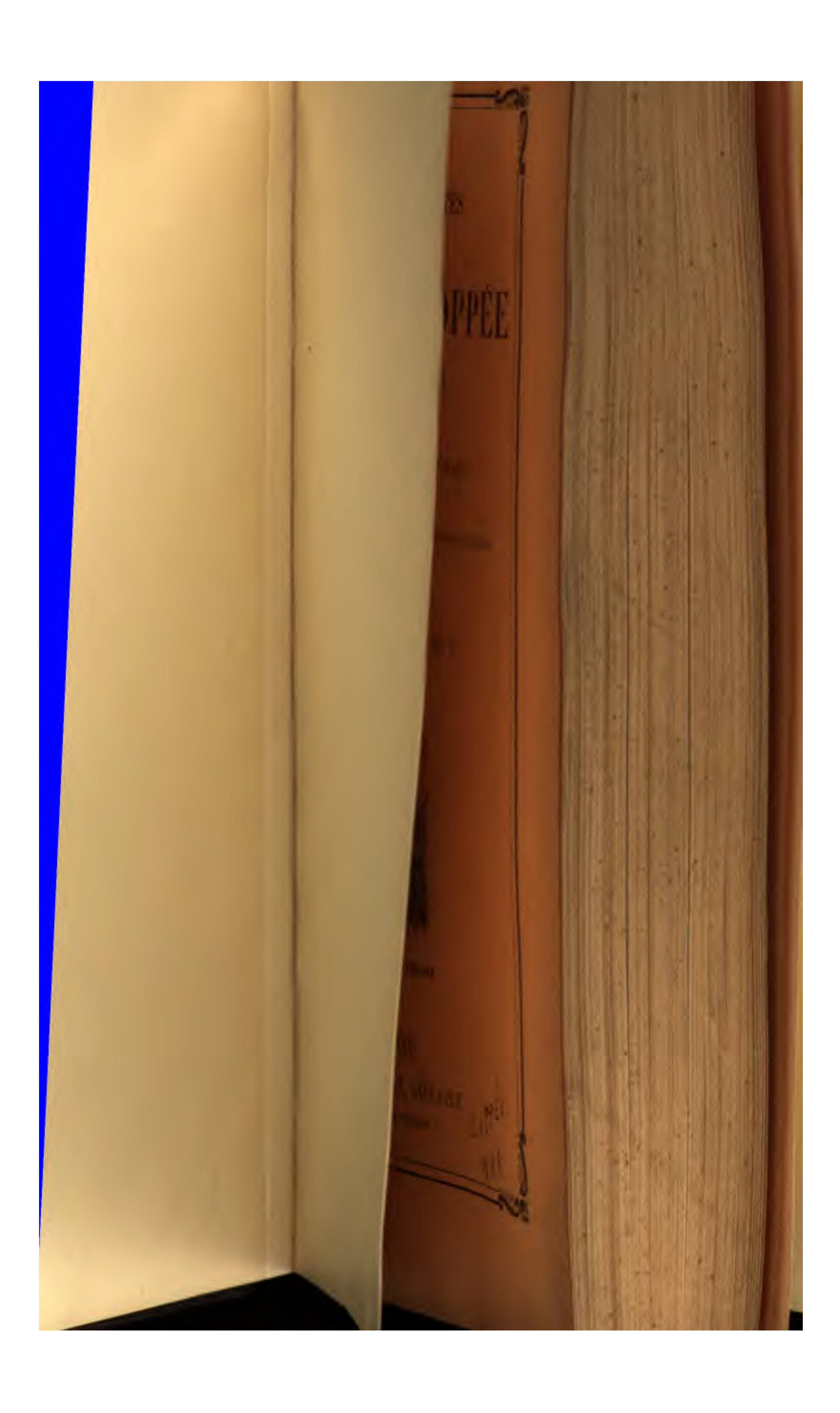


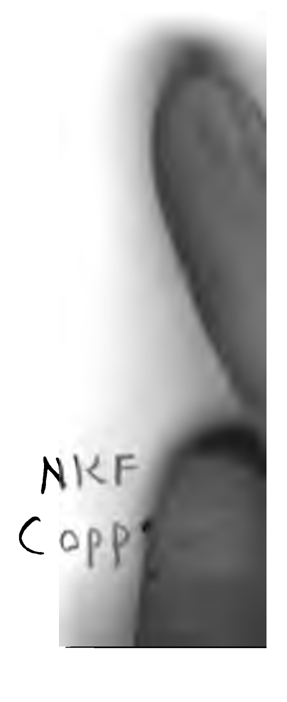

LIBRARIES
3 3433 06731720 0










NKF
Copp



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
ET JULES JACQUET

THÉÂTRE — TOME III



ÉDITION LEMERRE

PARIS
L. HÉBERT, LIBRAIRE
7, RUE PERRONET, 7

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

THÉATRE — TOME III



Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

[illegible]

[illegible]

FRAN[illegible]

[illegible]

PAR [illegible]

[illegible]

[illegible]





[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
ET JULES JACQUET

THÉATRE — TOME III



ÉDITION LEMERRE

PARIS
L. HÉBERT, LIBRAIRE
7, RUE PERRONET, 7
1889

L'HOMME ET LA FORTUNE

DRAME EN TROIS ACTES



PERSONNAGES :

KARL.	LA COMTESSE.
LE DUC.	L'ARMURIER.
MÊTA.	UN DOMESTIQUE.

L'action se passe en Allemagne, à l'époque et avec les costumes du Werther, *de Gœthe.*

L'HOMME ET LA FORTUNE

DRAME EN TROIS ACTES

ACTE PREMIER

Un paysage d'automne. Au lointain, le panorama d'une grande ville. A gauche, des tables et des bancs sous de grands arbres et l'entrée d'une hôtellerie. A droite, un tir au pistolet.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, L'ARMURIER, puis LA COMTESSE.

Le duc, en élégant costume du matin, est devant le tir et prend un pistolet des mains de l'armurier.

LE DUC, armant le pistolet.

Encore cette balle. (Il ajuste la cible et fait feu.) Mouche... Fridolin, va me chercher le carton. (L'armurier s'éloigne pour obéir; le duc descend en scène, puis regarde à l'horizon.) Vraiment, la ville offre d'ici un merveilleux coup d'œil, avec ses maisons de briques roses, ses toits

d'ardoises bleues et ses monuments dorés. Quel magicien que le soleil ! Il jette les splendeurs du prisme sur toutes les pourritures... que ce soit un cloaque ou une capitale. (L'armurier revient et lui présente le carton.) Diable !... J'ai seulement couvert six balles sur dix... C'est pitoyable.

L'ARMURIER.

Votre Excellence avait la main un peu nerveuse ce matin.

LE DUC.

C'est vrai, et si c'eût été aujourd'hui que je me fusse battu avec le major de Planow... une belle cible, ma foi ! ce plastron vert, constellé de décorations... je crois qu'il y aurait eu dans mon tir un léger écart... et qu'au lieu d'envoyer ma balle juste sur son ordre de l'Éléphant de Danemark, j'aurais pu lui briser sur la poitrine sa croix de la Couronne de fer, ce qui eût été de mauvais goût, puisque je lui avais promis de viser l'Éléphant. (Rendant à l'armurier le carton et le pistolet.) C'est bien, je ne tirerai plus aujourd'hui. (L'armurier sort. Entre la comtesse, en tenue de cheval, venant de l'hôtellerie. Le duc, l'apercevant.) La comtesse Zéno ?

LA COMTESSE.

Vous, mon cher duc ?

LE DUC.

A quel bon hasard dois-je le plaisir de vous rencontrer dans cette solitude ?

LA COMTESSE.

Tout simplement à un joli temps de galop dans cette fraiche brume d'automne. J'étais entrée dans cette hôtellerie pour laisser souffler ma bête et boire une tasse de lait... Mais que devenez-vous donc ?... On ne vous aperçoit plus aux thés intimes de la reine douairière.

LE DUC.

Vous me connaissez, comtesse. Il y a des jours où l'étiquette de nos cours allemandes m'est insupportable.

LA COMTESSE.

Croyez-vous que je m'y ennuie moins que vous et qu'il soit récréatif pour une veuve de trente ans de passer ses soirées à contempler les bonnets montés des chanoinesses, et à faire le reversis de

sa vieille Majesté? Mais, que voulez-vous? C'est toujours une cour, et le seul théâtre où puisse se produire une femme.

LE DUC.

Surtout quand elle est belle et ambitieuse, et je suis même étonné que depuis la mort de Zéno... voilà trois ans de cela, ce pauvre cousin... vous vous soyez ainsi résignée à la monotone existence d'une dame d'honneur à tabouret.

LA COMTESSE.

C'est vrai, duc, mais laissez faire... Je cherche et j'attends... — Au fait, vous savez la triste nouvelle?

LE DUC.

Non.

LA COMTESSE, s'asseyant.

Ce beau Hongrois des bals de l'hiver dernier...

LE DUC.

Le prince Sika?

LA COMTESSE.

On annonce qu'il est au plus mal.

LE DUC.

Tant pis, nous regretterons en lui un jeune fou

très magnifique... Et de quoi meurt ce pauvre Sika ?

LA COMTESSE.

Hum ! c'est assez délicat à dire...

LE DUC.

Je comprends. De mille et une nuits passées autrement qu'à entendre conter des histoires, n'est-ce pas ? (La comtesse sourit avec un léger geste d'affirmation.) Je le répète... c'est une perte sérieuse que le prince. Je l'ai connu à Ems, où il faisait prendre les eaux à son cheval *Matamore*, qui avait gagné une bronchite à la suite d'une course au clocher... Ah ! ces grandes traditions-là s'en vont tous les jours.

LA COMTESSE.

Duc, n'êtes-vous pas toujours là pour les maintenir ?

LE DUC.

Vous raillez, comtesse, et si je comprends bien ce joli sourire, vous vous demandez, en ce moment, pourquoi le duc de Falkenberg, qui porte un des plus grands noms de la Bohême, se contente d'être le plus fin duelliste, le plus solide buveur et le plus affreux mauvais sujet de toute l'Allemagne ?

LA COMTESSE.

J'aurais pu me poser cette question indiscrète du temps que vous me faisiez la cour, mon cher duc ; mais aujourd'hui...

LE DUC.

Aujourd'hui que votre rigueur envers moi vous a valu mon estime... je suis bizarre, vous savez... aujourd'hui seulement je vous jugerais digne de la confidence.

LA COMTESSE.

Et si ma curiosité de femme vous la demandait, que pourriez-vous lui répondre ?

LE DUC.

Hélas ! rien que des mauvaises raisons. A peine ai-je l'excuse de la rude et farouche éducation que mon père m'avait donnée, lorsque, après s'être crevé les poumons à sonner de la trompe par les forêts, il me laissa seul, à dix-sept ans, avec le poids d'un grand nom et d'une fortune de plusieurs millions de florins. Cette éducation m'eût seulement rendu capable de déchiffrer les plus vieux blasons, de monter les étalons à cru et de boutonner un maître d'armes, si je ne l'avais complétée, pendant les

heures [illegible]
du man[illegible]
doute et je à [illegible]
marquis de Saxe. [illegible]
de ma jeunesse. [illegible]
en moi les [illegible]
pétueuses. [illegible]
en Dieu.

[illegible]

Mais, parlez [illegible]
que vous me [illegible] là

[illegible]

Parlez! [illegible]
les plaisirs [illegible]
les femmes qui [illegible]
Ah! n'ayez pas peur. [illegible]
submerger [illegible]. La [illegible]
blime qui ne [illegible] pas [illegible]
et mon âme est un [illegible].

[illegible]

Allons donc!... Jamais [illegible]...

[illegible]

Je l'aurais payée au prix d'un diamant... Non.

non ! la vie a été pour moi plus sévère, c'est-à-dire plus juste. A qui doutait de tout, elle n'a permis de rencontrer que le mal. Une femme à qui j'avais pris le premier baiser devant le lit de mort de son mari, m'a quitté pour un saltimbanque. C'est naturel... Un jeune musicien que je protégeais, un être exquis d'intelligence et de sensibilité, mais que je savais pauvre et que j'avais voulu tenter, m'a volé de l'argent dans un tiroir ouvert. C'est logique... Un ami, pour qui j'avais reçu trois coups d'épée, mais dont j'avais raillé un léger ridicule, m'a calomnié et m'a donné pour le scélérat qu'après tout je ne suis pas. C'est tout simple... Je ne croyais pas à la pudeur : des mères ont voulu me vendre leurs filles... Je ne croyais pas au patriotisme : un général, sous qui j'ai servi, m'a proposé d'être son complice dans une trahison... Tout cela est bien fait et très bien fait. Mon existence ne pouvait avoir que des hôtes mauvais et sinistres. Les ruines ne sont hantées que par des hiboux et des serpents.

LA COMTESSE.

Non ! duc, c'est par trop d'amertume, et vous ne ferez pas croire à une femme que vous n'avez rien trouvé de bon dans la vie.

LE DUC.

Croyez-vous que je n'aie pas tout essayé? Allez! j'ai payé de la moitié de ma fortune et d'une bonne pinte de mon sang le droit de mépriser l'humanité. J'ai tout rêvé, même le crime; j'ai tout fait, même le bien. Mais c'est bien fini... Le désir est mort en moi, et je m'ennuie comme un tyran à jeun de supplices.

LA CONTESSE.

Mais alors on pourrait vous dire : Pourquoi vivez-vous?

LE DUC.

Sur ma foi, c'est ce que je me demandais tout à l'heure en maniant ces armes, et... oui, vous êtes digne d'entendre cet aveu... tous les matins, quand je viens faire ici un carton pour m'entretenir la main, — tous les matins, vous entendez? — lorsque j'arme mon pistolet, je suis tenté de tirer ailleurs que sur cette cible, et d'aller un peu savoir si la tombe n'est pas une mystification.

LA CONTESSE, troublée.

Grand Dieu! ce n'est pas cela que je voulais dire, et...

LE DUC, souriant.

Rassurez-vous. Il y a encore une crainte qui m'arrête.

LA COMTESSE.

Laquelle?

LE DUC.

Eh bien, c'est qu'après la mort ce ne soit toujours à recommencer! ce qui serait pour moi la vraie formule de l'enfer.

LA COMTESSE, après un court silence.

Savez-vous bien, duc, qu'une si belle profession de foi de scepticisme ferait l'effet d'un défi, à une coquette? Mais, pour moi, j'aime mieux vous croire sur parole, et je ne me sens pas le courage de descendre dans le cratère des volcans éteints... Mais mon cheval doit être reposé. Rentrez-vous en ville?

LE DUC.

Non, j'ai affaire dans les environs et je viens de commander mon déjeuner dans cette auberge.

Karl et Méta paraissent au fond, se donnant le bras et se parlant à voix basse.

LA COMTESSE.

M'aidez-vous à me mettre en selle?

LE DUC.

Comtesse, je ne laisserai à personne l'honneur de vous tenir l'étrier. (Apercevant Karl et Méta, à part.) Des amoureux... Dire qu'il y a encore des minutes où je les envierais !... Bah !

Il suit la comtesse qui entre dans l'hôtellerie. Tous deux sortent.

SCÈNE II

KARL, MÉTA.

Karl est vêtu comme un étudiant pauvre. Méta a une robe très simple et un chapeau de paille à la main.

MÉTA.

Quelle bonne idée vous avez eue, monsieur Karl, de me mener aujourd'hui à la campagne!

KARL.

N'est-ce pas, Méta, que les cigognes ont été trop frileuses cette année? Figurez-vous, ce matin, je lisais à ma fenêtre, quand un fil de la Vierge est venu se poser sur mon livre. Cela m'a fait regarder le ciel, qui était bleu comme au printemps, et cela

m'a fait aussi songer à vous, ma laborieuse petite voisine, qui filez comme la bonne Vierge et qui êtes si assidue à votre rouet. C'est alors que la pensée m'est venue de vous offrir le bras, en bon camarade, et de vous emmener dans les champs, pour dire adieu à l'automne.

MÉTA.

Oh! merci de tout mon cœur... La bonne matinée! Grâce à vous, j'aurai poursuivi le dernier papillon et cueilli le premier chrysanthème. Comme c'est beau! On dirait que les arbres sont en or. Et le ciel, comme il est pur! Il n'y manque que des hirondelles.

KARL.

Alors, vous êtes heureuse?

MÉTA.

Oh! oui, bien heureuse et bien reconnaissante.

KARL.

Non, c'est moi qui suis reconnaissant et fier... Savez-vous la petite joie que j'ai éprouvée, quand nous sommes tous deux sortis du faubourg?

MÉTA.

Non.

KARL.

Eh bien, je me disais qu'en nous voyant passer ainsi, nous donnant le bras et nous parlant à voix basse, on pouvait bien nous prendre pour des amoureux, et qu'on devait m'envier d'avoir une si jolie fiancée!

MÉTA.

Pourquoi me dites-vous cela, monsieur Karl? Je n'ai jamais été assez folle pour croire qu'une pauvre fille comme moi pût devenir la femme d'un jeune homme savant et distingué comme vous... et je vous ai su gré de ne m'avoir jamais parlé d'amour, parce que c'était la preuve que vous me respectiez. Non! je sais bien ce que je suis pour vous... une bonne voisine, peut-être une amie. Dans cette maison qui abrite nos deux misères, nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes parlé. Vous étiez pauvre comme moi, seul comme moi! Les longues soirées que je passais à filer et à coudre, vous les passiez, vous, penché sur vos gros volumes. J'ai vu que vous étiez triste. J'ai cherché à vous distraire, à vous consoler, et... je me trompe peut-être... mais il y a des jours où il m'a semblé que je réussissais. Eh bien, tout ce que je vous demande en échange,

c'est de vous souvenir un peu de moi, plus tard, quand vous aurez la richesse et le bonheur que vous méritez, que vous obtiendrez, j'en suis sûre; de même que, quand vous retrouvez une rose séchée dans un livre, vous vous rappelez le jour où vous l'aviez mise, toute fraîche, sur votre table, et où elle a parfumé une de vos heures de travail.

KARL.

Écoutez-moi, Méta. Vous avez été la seule rencontre heureuse que j'aie faite sur mon triste chemin... Dans ce logis où, captif volontaire, j'ai laissé s'écouler mon indigente et laborieuse jeunesse, vous avez été la petite fleur de muraille qui pousse entre les barreaux pour rappeler au prisonnier la belle nature et le grand soleil. Quoique bien plus jeune que moi, vous avez calmé mes colères et mes désespoirs d'enfant avec la ferme et douce tendresse d'une sœur aînée, et vous avez pris dans ma vie la forme visible de mon ange gardien. Si j'avais été sage, je me serais résigné pour toujours à la pauvreté et au travail; je vous aurais aimée, j'aurais tâché d'être aimé de vous... Mais, maintenant, il est trop tard... Vous le pressentiez vous-même tout à l'heure, la vie n'est qu'une suite de séparations... J'aurais voulu seulement que la nôtre fût moins prompte.

MÉTA.

Mon Dieu! monsieur Karl, que voulez-vous dire?

KARL.

Ce que je n'ai le courage de vous avouer qu'au dernier moment. Asseyez-vous sur ce banc, Méta, et promettez-moi d'être raisonnable et de ne pas vous faire de chagrin, n'est-ce pas? Mais ici même, à l'heure où nous sommes, — dans cette auberge, tenez, — j'ai un rendez-vous auquel il faut que je me présente seul, et à la suite duquel je vais sans doute m'en aller loin, bien loin d'ici.

MÉTA.

Vous en aller?... Et pour longtemps?

KARL.

Sait-on jamais quand on reviendra?... Peut-être pour toujours.

MÉTA.

Vous quittez l'Allemagne ?

KARL.

Oui, Méta, je quitte l'Allemagne.

MÉTA.

L'Europe, peut-être ? Vous émigrez?

KARL.

Vous l'avez dit... j'émigre.

MÉTA.

Et vous partez en abandonnant vos meubles, vos chers livres, tout ce qui vous appartient?

KARL.

Le prix de mes pauvres richesses suffira à payer ce que je dois. Et puis, le pacte que je vais signer ici doit pourvoir à tous mes besoins.

MÉTA.

Mais où irez-vous? Peut-on vous le demander?

KARL.

Je ne le sais pas moi-même, mon enfant.

MÉTA.

Comme vos paroles sont mystérieuses, monsieur Karl. Oh! je sais bien que je n'ai pas le droit de vous interroger. Mais vous ne pouvez pas m'en vouloir d'être inquiète de cet avenir inconnu vers lequel vous allez, et d'avoir peur de vous sentir la main si fiévreuse, de vous voir le front si pâle.

KARL.

Non, ce parti décisif qui me sépare de vous, sur

mon honneur, je ne puis vous le dire; mais si vous le connaissiez, Méta, vous l'approuveriez certainement, puisqu'il me promet le repos dont j'ai tant besoin, et la fin des chimères qui m'ont tant fait souffrir.

MÉTA.

N'en parlons plus, monsieur Karl. Du moment que votre bonheur dépend de ce départ, vous avez raison, je devrais être contente... Voyez, j'essaye de sourire... Mais, vous vous taisez... Est-ce qu'il faut que je vous quitte déjà ?

KARL.

Non, Méta, pas encore. Il me semble que ces dernières minutes que je passe auprès de vous doivent être les meilleures de ma vie, et je n'en veux perdre aucune. (Il lui prend le bras, puis après un silence et promenant ses regards autour de lui.) Ah! la cruelle chose qu'un adieu ! Voici que tout le paysage devient sombre comme nos pensées. Voyez ! c'est bien maintenant la fin d'octobre. Prairies sans fleurs ! soleil sans rayons! L'azur pâli n'a plus de chaleur; les arbres flétris n'ont plus de chants d'oiseaux. Toute la nature exprime et respire l'indéfinissable mélancolie qui est contenue dans ce mot : Regret ! Que c'est

triste, n'est-ce pas? Mais que c'est beau pourtant... Et il va falloir quitter tout cela!

MÉTA.

Mon Dieu! vous me faites peur. N'y a-t-il pas ailleurs des pays comme celui-ci, où vous trouverez ce ciel calme et pur, ces grands arbres d'or et cette belle et triste après-midi d'automne?

KARL.

Vous avez raison, Méta; je voulais seulement dire que ce ne serait plus la patrie! (La regardant.) Vous pleurez?... C'est moi qui vous fais pleurer... Ah! je ne sais donc que faire du mal!

MÉTA.

Non! monsieur Karl, mais je puis bien vous avouer cela, maintenant que nous allons nous séparer: je me rappelais ce que vous me disiez tout à l'heure, et je pensais à mon tour que, si quelqu'un nous voyait ici nous regardant dans les yeux et nous tenant les mains, c'est à présent qu'il pourrait bien plutôt nous prendre pour des fiancés... Et, je ne sais pas pourquoi, mais c'est cette pensée-là qui m'a fait venir des larmes.

KARL, lui serrant les mains.

Hélas! (A part.) Du courage, il faut en finir. (Haut.)

Méta, l'heure marche, vous devez maintenant me laisser seul.

MÉTA.

C'est donc vrai... Je ne vous reverrai plus ?...

KARL.

Je vous en prie, soyez forte. Abrégeons ces adieux... Un baiser de frère, là, sur votre front... Puis... allez reprendre votre paisible vie de travail et de vertu... Un jour, un honnête homme vous découvrira dans votre paisible retraite... Aimez-le, vivez heureuse près de lui et par lui, et ne songez plus à ce triste compagnon que le hasard vous avait donné et à qui, dans votre imprudente générosité, vous vouliez dévouer votre jeunesse. Adieu, Méta, et dites-vous que vous me quittez, sans doute, pour toujours.

MÉTA.

Adieu, Karl, et pensez bien que je ne vous oublierai jamais.

Elle sort.

SCÈNE III

KARL, seul.

Je ne pouvais pourtant pas lui dire que j'allais me tuer. (Après un silence.) Voyons, toutes mes mesures sont bien prises... Là-bas, ma disparition est expliquée par cette fable de départ... Ici, je ne suis plus sur le territoire de la ville, et quand je me serai brûlé le cœur avec une des armes de ce tir, on jettera le corps du suicidé inconnu dans quelque sépulture décriée et personne ne s'en inquiètera. Pas de tombeau pour qui a vécu sans foyer; pas de prière pour qui est mort sans espérance ! (Prenant une pièce de monnaie dans son gousset.) Voici un florin; c'est le dernier de ce trésor de pauvre que j'ai mis deux ans à épuiser, liardant comme un avare, usant mes haillons, ne mangeant que juste assez pour ne pas mourir de faim et lisant à la fenêtre ouverte, l'hiver, au clair de lune, pour épargner le feu et la lumière. Cet argent va payer ma mort. Sur ma foi! ce sera le premier que je dépenserai sans regret.

SCÈNE IV

KARL, LE DUC, puis L'ARMURIER.

LE DUC, sortant de l'hôtellerie.

Il n'y a pas à dire... la truite était fine et l'affenthaler capiteux... Ma foi ! vivent les déjeuners d'auberge !...

KARL, frappant avec sa pièce d'argent sur la planche où sont posées les armes devant le tir.

Holà ! l'armurier !... l'homme !... Il n'y a donc personne ici ?

LE DUC, apercevant Karl.

Voilà un amateur bien pressé. Tiens, tiens, c'est mon promeneur sentimental de tout à l'heure. S'exercer au pistolet après un rendez-vous galant, c'est assez bizarre... Voyons comment il s'en acquitte.

Il s'arrête sous les arbres et observe.

KARL.

Pourvu que je n'aille pas me manquer ! Rappelons-nous ce que me disait cet étudiant, l'autre

jour, à l'amphithéâtre. On s'assure bien de la place du cœur, ici, entre ces deux côtes. (Il se tâte la poitrine.) L'étudiant avait raison... le cœur bat toujours dans ce moment-là...

LE DUC.

Ce garçon est singulièrement agité !

L'ARMURIER, entrant.

Vous avez appelé, monsieur ?

KARL.

Oui, je veux faire quelques balles... Cela coûte?...

L'ARMURIER.

Un florin pour les douze coups et le carton.

KARL, lui offrant son florin.

Voilà justement ce qu'il vous faut.

L'ARMURIER.

Monsieur... tout à l'heure...

KARL.

Non, prenez.

L'ARMURIER, après avoir pris l'argent, offre un pistolet à Karl.

Quand il vous plaira, monsieur.

KARL, le pistolet à la main.

Cette arme est-elle bonne?

L'ARMURIER.

Excellente, monsieur. C'est le pistolet d'ordonnance des gardes à cheval de Sa Majesté : ces messieurs les officiers n'en veulent pas d'autre pour les affaires d'honneur.

KARL.

Porte-t-il loin?

L'ARMURIER.

A vingt-cinq pas, monsieur, cela vous percerait une bonne planche de chêne ou... (en souriant) un homme.

KARL.

La charge est-elle bien bourrée? la poudre bien sèche?

L'ARMURIER.

Sans doute, monsieur; mais pourquoi?

KARL.

Pour rien. Reculez-vous un peu. Je tirerai d'ici. (L'armurier s'éloigne de quelques pas.) Tout est dit, allons!

Au moment où Karl, seul au milieu de la scène, la main gauche sur son cœur, va diriger l'arme contre lui, le duc, qui s'est approché silencieusement de lui par derrière, lui touche légèrement le bras qui tient le pistolet.

LE DUC.

Pardon, monsieur.

KARL, dans le plus grand trouble.

Monsieur...

LE DUC, le saluant avec courtoisie.

Serait-il indiscret de vous demander pourquoi vous voulez vous tuer?

KARL.

Monsieur, qui peut vous faire croire ?... Prenez garde, j'ai peu de goût pour les mauvais railleurs.

LE DUC.

Et moi pour les impatients, monsieur, et si vous aimez mieux mourir de ma main que de la vôtre... Mais toute cette vivacité est absurde ! Je n'ai point l'intention de vous offenser, et quand vous saurez pourquoi... (A l'armurier qui s'est approché.) Laisse-nous.

L'ARMURIER.

Mais... Excellence, c'est que si réellement...

LE DUC.

N'es-tu pas payé ? Va-t'en, te dis-je !

L'ARMURIER.

J'obéis, monseigneur, j'obéis.

Il sort.

[illegible]

M'expliquerez-vous, maintenant, [illegible] sein vous avez [illegible] [illegible] tion sous le singulier [illegible]...

[illegible]

Monsieur, vous allez [illegible] coup de pistolet dans [illegible] parfaitement inutile [illegible] change. Je n'ai pas l'intention [illegible] de vous tuer.

[illegible]

Monsieur !...

[illegible]

Regardez-moi bien [illegible] Je n'attache pas grande [illegible] prouvé, à la vie d'un homme [illegible] Le suicide me paraît une action [illegible] fort difficile, et qui [illegible]

rage qu'il n'en faut pour charger l'ennemi comme je l'ai fait, à la tête de mes escadrons, l'épée dans le fourreau et armé d'un simple fouet de chasse.

KARL, posant le pistolet sur une des tables.

Eh bien, oui ! c'est vrai, je veux mourir; mais je ne suppose pas, monsieur, que vous ayez retardé le moment de ma mort uniquement pour me faire part de vos théories ou de vos exploits.

LE DUC.

Décidément, vous avez le caractère mal fait aujourd'hui. Mais, dans l'état d'esprit où vous vous trouvez, je vous excuse et je continue à m'expliquer. Sachez donc, cher monsieur, que si j'ai eu l'impolitesse de vous interrompre dans votre très légitime tentative, c'est que, ce matin même, j'ai eu, moi aussi, la fantaisie d'en faire autant.

KARL, d'abord étonné.

Vraiment ! (Avec amertume.) Mais je vois que ce caprice vous a passé, et je ne m'en étonne guère. Rassurez-vous. Ce n'était qu'un élégant accès de spleen que vous noierez ce soir au fond d'une bouteille de tokay. Moi, je suis le fils d'un homme qui, après m'avoir donné l'éducation d'un prince

du sang ou d'un millionnaire, m'a laissé sans argent et sans protecteur... J'ai accepté bravement la bataille de la vie. Tenez, monsieur, vous jouez avec un pommeau de cravache dont la valeur représente trois fois la somme qui m'a suffi pour végéter pendant deux ans, sous un des toits de cette grande ville, passant mes journées en efforts inutiles et mes nuits en veilles acharnées pour acquérir les connaissances qu'il faut à un ambitieux pauvre. J'ai lutté, mais j'ai été vaincu. Il paraît que la société ne veut pas de moi. J'ai subi tous les refus, toutes les humiliations... Je sens en moi une volonté à soulever des montagnes, et hier on m'a refusé une place d'expéditionnaire à la chancellerie... Ah ! je suis allé jusqu'au bout ; mais aujourd'hui je suis trop las, et comme il me restait un florin, j'ai acheté la charge de poudre qui est dans ce pistolet... Vous, monsieur... je ne vous connais pas... mais on vous appelait tout à l'heure devant moi Monseigneur et Excellence, et je devine que votre aristocratique ennui n'a rien de commun avec mon trivial désespoir. Ainsi, passez votre chemin... Justement, voici le garçon d'écurie qui amène votre cheval dans cette cour. Bonne promenade ! Un temps de trot dissipera vos idées noires... Allez ! et laissez

cette place libre à un misérable qui en a besoin pour mourir.

LE DUC.

Et je le ferais, vertubleu! si vous mouriez d'une trahison de grisette ou d'un manuscrit sans libraire. Mais vous venez de prononcer quelques énergiques paroles qui vous ont valu mon estime. Ainsi, cette jeune fille avec qui je vous ai vu tout à l'heure n'est pour rien?...

KARL.

Méta! Ah! silence là-dessus, s'il vous plaît. Elle! c'était le bonheur obscur, le devoir vaillamment accepté, une vie de courage et d'amour qui s'offrait à moi, et dont ma folie n'a pas voulu.

LE DUC.

A la bonne heure! Savez-vous que vous me gagnez tout à fait? Écoutez... Je suis assez bien en cour, je suis riche, et si mon appui...

KARL.

Une aumône!... Ah! je vous attendais là; mais, quand même je ne serais pas trop fier pour accepter, vous doutez-vous seulement de ce qu'il faudrait m'offrir pour me satisfaire? Savez-vous quel est le

rêve magnifique qu'il faudrait me donner les moyens de réaliser? (Montrant la ville au loin.) Ah! vous me demandiez pourquoi je voulais me tuer? Eh bien! écoutez... Vous voyez cette ville, où j'ai subi toutes les tortures de la privation et du désir, cette cité jadis fameuse dans l'histoire? Eh bien!... je vais vous paraître un fou, mais je rêvais d'être celui qui lui rendrait son ancienne gloire. Vous voyez ces faubourgs, bordés d'hôpitaux et de cimetières, où souffre et meurt un peuple rongé de misère et d'envie? Je voulais y faire bénir mon nom comme celui d'un bienfaiteur. Dans ces casernes, où paradent quelques bataillons de soldats ivrognes et fainéants, je voulais enflammer d'enthousiasme une jeune armée que j'aurais envoyée à la victoire. Dans ces hôtels, dans ces maisons somptueuses, où s'épanouissent comme des fleurs de serre des femmes dont le regard fait mourir de langueur, je voulais me faire aimer par la plus belle de toutes, comme j'aurais été le plus grand de tous. Enfin, vous voyez bien, là-bas, ce palais sur lequel flotte un drapeau royal et où de vieux ministres en perruques poudrées feuillettent des paperasses autour d'une table? Eh bien! c'est dans ce palais, c'est à cette table que je voulais

KARL.

Je le cachais, dans la misère où j'ai vécu jusqu'ici... Mais je suis baron de Werner... Noble d'hier, d'ailleurs; mon père a été baronisé par le feu roi.

LE DUC.

C'est la noblesse des ambitieux, courte et bonne. Eh bien, avant trois jours, je vous aurai présenté chez le roi, je vous aurai présenté chez le chef du cabinet, je vous aurai présenté chez la chanoinesse! mais avant tout, mon cher, il faut que je vous présente chez mon tailleur.

KARL.

Est-ce un rêve?

LE DUC, écrivant sur son carnet.

Voici qui vous convaincra déjà de la réalité. (Déchirant la feuille et la présentant à Karl.) C'est un bon sur la banque des frères Manheim.

KARL.

Quatre mille florins!

LE DUC.

Est-ce suffisant comme entrée de jeu?

KARL.

Excusez-moi, monsieur le duc, mais le malheur

enseigne la [illegible]

causes [illegible]

d [illegible] peut-être [illegible]

prétends que [illegible]

baisser. Je ne [illegible]

vice de ce que je [illegible]

siste, mais avant [illegible]

avez sans doute à me faire [illegible]

vous avez devant vous un homme d'honneur

[illegible]

Mais je n'ai rien à vous proposer. Tranquillisez-vous, vertueux puritain : je ne cherche pas à vous entrainer dans une intrigue... Je n'ai [illegible] à faire tomber, ni ar[illegible] à [illegible] je vous assure. La politique, [illegible] est une vilaine science. C'est [illegible] que [illegible] les échecs, et plus sale que la [illegible] et jamais je ne consentirai à y tremper mes mains de gentilhomme.

[illegible]

Mais alors, je ne comprends pas...

LE DUC

Écoutez donc. Je suis le plus fatigué et le plus ennuyé des hommes. Les désirs inassouvis vous menaient au suicide ; moi, je me tuerai peut-être un

jour par satiété. L'empire de Charlemagne serait à prendre que je ne ferais rien pour l'obtenir, la chose fût-elle aussi aisée que de siffler mon chien. Or, je trouve en vous mon antipode et l'homme le plus formidablement bardé d'illusions que j'aie encore rencontré. Je veux vous voir aux prises avec la vie. Cela me passionnera toujours autant qu'un combat de coqs... Ce n'est pas que je croie à votre génie, au moins!... fumées d'une jeune imagination qui prend le désir pour la volonté. Vous voulez planer comme un aigle, et vous périrez sans doute comme un moucheron, dans la toile d'araignée d'une intrigue diplomatique. La femme aux pieds de laquelle vous rêvez de mettre votre gloire, vous la surprendrez un jour avec son valet de chambre... et ne parlant pas métaphysique... Mais, enfin, vous me plaisez; vous avez dans les yeux le regard d'acier des hardis chercheurs d'aventures, et je ne laisserai pas un beau et vaillant garçon se tuer pour des billevesées qu'avant six mois vous mépriserez comme moi. Voyez, je suis bon diable et ne vous propose de signer aucun parchemin rouge. Je n'ai rien de commun avec le Méphistophélès de M. de Gœthe, le conseiller du duc de Saxe-Weimar, et je vous offre une assistance désintéressée. Je tiendrai toutes mes

promesses; seulement, je vous en préviens, je ne veux faciliter que vos débuts. Au moment où vous allez vous lancer sur le lac glacé de la vie publique, je vous attache vos patins, voilà tout. Mais je ne vous crierai pas : casse-cou ! quand vous courrez aux endroits dangereux, et je vous sifflerai comme un mauvais bouffon, si vous finissez par un plongeon ridicule... Voyons, mon maître, ces conditions vous conviennent-elles?

KARL.

Prenez garde ! Si j'accepte, je ne croirai vous devoir aucune reconnaissance...

LE DUC.

Retenez ceci. J'ai fait tuer un chien de Terre-Neuve qui m'avait sauvé la vie, parce que les aboiements de cet animal m'incommodaient. Je fais pour vous par désœuvrement ce que la bête a fait pour moi par instinct. Acceptez-vous?

KARL, lui frappant dans la main.

Tope donc ! Si froide que soit la main que vous me tendez, elle m'empêche de couler à fond et j'accepte... Et maintenant, gros fonctionnaires qui m'avez fait éconduire par vos laquais, pédagogues qui, du haut de vos cathèdres, m'avez inondé

de votre science vaine et surannée, femmes qui vous êtes détournées de mon regard mendiant l'amour sur le chemin, jeunes fats dont la voiture m'a couvert de boue, vieux monde égoïste et cruel, à nous deux !... Je ne tirerai de vous qu'une vengeance : je veux vous contraindre à m'admirer. Je ferai, malgré vous et devant vous, la grandeur de ce pays et le bonheur de ce peuple. Je veux qu'avant un an vous entendiez mon nom rugi par l'enthousiasme de la multitude, et que vous en arriviez à m'aimer et à m'obéir; mais à m'aimer en tremblant devant moi, à m'obéir en rampant à mes pieds, comme des chiens qui ont reconnu le maître !

LE DUC.

Bien craché, le défi ! Ainsi, c'est convenu, dans un an, vous marcherez le premier dans ce pays, dont vous serez à la fois la terreur et le salut, parmi les acclamations et sous les arcs de triomphe... ou bien...

KARL.

Ou bien ?

LE DUC.

Vous viendrez reprendre ce pistolet.

ACTE DEUXIÈME

Un somptueux cabinet de travail. Grande porte au fond; à gauche, une fenêtre dont les rideaux sont fermés; à droite, une porte dans la tapisserie. Une large table chargée de livres ouverts, de dossiers et de papiers épars, sur laquelle se meurent deux lampes qui répandent une faible clarté. — Vastes bibliothèques, une cheminée avec du feu allumé.

SCÈNE PREMIÈRE

KARL, puis LE DUC.

Au lever du rideau, Karl est endormi dans un grand fauteuil, devant la table de travail; il est vêtu d'un costume de cour et son visage exprime une fatigue immense. — La porte du fond s'ouvre et le duc entre, introduit par un huissier qu'il congédie d'un geste. Puis il s'approche de Karl endormi, le regarde un moment et hausse les épaules.

LE DUC, éveillant Karl et le saluant avec un respect ironique.

Mes respects à Son Excellence.

KARL, s'éveillant en sursaut, très surpris.

Vous, monsieur le duc! Je croyais que vous passiez l'hiver en Bohême, dans vos chasses.

LE DUC.

J'en avais d'abord l'intention. Mais les bracon-

niers ne nous laissent rien. A peine si j'ai pu, par-ci par-là, éventrer un sanglier ou tirer un isard.

KARL.

Et vous revenez à la cour?

LE DUC.

Où le premier spectacle que je trouve est un ministre dormant sur les affaires d'État, comme un juge à son audience.

KARL, souriant.

C'est, ma foi ! vrai. Mais j'étais brisé de fatigue. Je n'ai pu quitter le bal de la reine douairière qu'à deux heures de la nuit, et — voyez! — je n'ai même pas quitté mon habit de cour pour me mettre au travail.

LE DUC.

Oh! vous nous avez prouvé votre indomptable énergie. En quelques mois, premier ministre et protégé de la belle comtesse Zéno... C'est superbe! Le bruit de vos derniers succès m'est parvenu jusque dans ma terre, et j'ai voulu savoir où vous en étiez. J'assiste un peu à votre vie comme les dilettanti de la Scala ou de San Carlo aux débuts d'un nouveau ténor; ils se retirent, la plupart du temps, dans le salon de leur loge, pour deviser d'amour

avec les dames et prendre des sorbets à la neige, mais ils reviennent à leurs places quand l'orchestre prélude pour le duo ou la cavatine. Or, d'après mes renseignements, vous êtes arrivé au passage scabreux de l'opéra, et je suis curieux de vous entendre donner l'*ut*.

KARL, avec impatience.

Duc !

LE DUC.

Ne vous fâchez pas. Sur ma parole, je ne demande pas mieux que d'avoir à vous applaudir. Seulement, j'ai bien peur qu'au contraire vous ne courriez à votre perte.

KARL.

Et pourquoi ?

LE DUC.

Je suis seulement ici depuis vingt-quatre heures, et, quoique je n'aie pas encore paru à la cour, j'ai déjà vu bon nombre de nobles personnages. Tous vos ennemis, mon cher ! une véritable coalition. Aussi, quelle rage de libéralisme ! Quelle avalanche de projets de lois révolutionnaires ! Abolition des majorats, impôts somptuaires, suppression de la vente des baronnies et des commissions d'officiers, que sais-je ? Je ne vous croyais pas si fougueux démocrate.

KARL.

Eh! monsieur le duc, tout cela est nécessaire. Le roi, d'ailleurs, approuve mes réformes. Les abus que je veux supprimer ne sont plus de notre âge, et quant aux impôts... l'argent manque partout... Les hôpitaux, l'armée...

LE DUC.

De grâce, ne parlons pas politique! Ce que je vous en dis est simplement dans votre intérêt. Mais, dans votre rapide ascension, vous vous alourdissez d'une cargaison de préjugés et de vertus dont je me débarrasserais, à votre place, avec aussi peu de scrupule qu'un négrier poursuivi lance sa marchandise noire par-dessus bord.

KARL.

Merci du conseil, mais nous ne sommes décidément pas de la même école.

LE DUC.

Voilà qui est merveilleux! Un an de vie à la cour et trois mois de pouvoir n'ont pas entamé davantage vos illusions. Quelle robuste naïveté, vertubleu!

KARL.

Non pas! Si en m'arrêtant au seuil de la mort et en me jetant dans mon désir réalisé, vous n'avez

voulu que m'apprendre à mépriser les hommes et leurs œuvres, rassurez-vous, monsieur le duc, vous n'avez perdu ni votre argent ni vos peines. Vous disiez vrai. L'exercice du pouvoir rend sceptique, et je sais maintenant qu'à vouloir le bien de tous, on ne gagne que la haine des uns et l'ingratitude des autres. Mais qu'importe! en quoi l'injustice des faits peut-elle troubler une conscience droite et pure?

LE DUC.

A votre aise, Caton, et agréez mes vœux pour votre succès, qui n'est pas impossible, en somme, surtout avec les conseils de votre belle Égérie, la comtesse Zéno...

KARL, vivement.

Mon cher duc, voilà deux fois que vous prononcez ce nom, et je ne veux pas laisser dire...

LE DUC.

Vous faites le mystérieux avec moi? Allons donc! Recevez de meilleure grâce mes sincères félicitations. La comtesse est très charmante et je vois avec plaisir que, grâce à elle, vous devenez presque mon parent.

KARL.

Comment cela?

LE DUC.

Ma famille est alliée à celle du comte, son défunt mari. Ce pauvre Zéno! Il caressait comme vous des rêveries libérâtres, et il fut même très compromis dans la conspiration aristocratique ourdie contre le feu roi, qui, je dois en convenir, ressembla autant à un vrai tyran que cela est possible par ce temps de gouvernement bourgeois. L'affaire fut découverte, naturellement; il y eut quatre ou cinq têtes tranchées et une centaine de nobles familles bannies. Je ne sais même pas comment Zéno put s'en tirer.

KARL.

Oui, je connais cette sinistre affaire.

LE DUC.

Mais à propos de la comtesse, je vais encore sortir de nos conventions en vous mettant en garde contre un nouveau péril. On fait circuler au sujet de votre liaison un bruit assez fâcheux.

KARL.

Et lequel?

LE DUC.

Oui, on vous accuse... Je n'y ai pas ajouté foi une

m[illegible] : je [illegible]
— c[illegible]

KARL.

E[illegible]...

LE ROI.

On vous accuse [illegible] — [illegible] mots, n'est-ce pas? — [illegible] de la comtesse [illegible]...

KARL, [illegible]

Moi!

LE ROI.

Et de l'avoir [illegible] à vous épouser.

KARL.

Infamie! quand au contraire... [illegible] Vous n'avez pas cru cela, monsieur le [illegible]?

LE ROI.

Pas un mot, je vous le répète. Je vous ai même défendu; mais comme vous tranchez de l'homme intègre, du héros de Plutarque, j'ai trouvé la calomnie assez adroite.

KARL, avec agitation.

Comment la confondre? comment dire, devant tous?... Mais non, il n'y a rien à faire.... La cons-

cience, cela ne se montre pas. Ah! tous ces gens de cour sont donc des lâches!

LE DUC.

Doucement, doucement, vous devenez nerveux, mon cher, cela ne vaut rien. Dans ma jeunesse, j'ai été quelquefois ainsi, quand je perdais au baccarat. Alors, je faisais des sottises, je tirais à cinq et je me faisais rafler mes frédéricks. Du calme.

KARL.

Ah!

L'huissier entre.

SCÈNE II

KARL, LE DUC, UN HUISSIER.

KARL, à l'huissier.

Qu'y a-t-il, Wilhem?

L'HUISSIER, à demi-voix, à Karl.

Monseigneur, c'est une dame voilée qui veut voir sur-le-champ Votre Excellence... (Montrant la petite porte à droite.) Elle est là, dans le petit salon.

KARL, à voix basse.

C'est bien, je vais recevoir cette dame.

L'huissier sort à droite.

LE DUC.

Je suis de trop, n'est-ce pas?

KARL.

Mon Dieu, duc, excusez-moi...

LE DUC, se retirant.

Bien, bien... Je sais respecter le secret diplomatique...

Il sort au fond.

SCÈNE III

KARL, LA COMTESSE.

Dès que le duc est sorti, la petite porte de droite s'entr'ouvre et la comtesse entre vivement, enveloppée dans une mantille.

KARL, courant à la comtesse et lui prenant les mains.

Vous! Vous, Mathilde, ici, à cette heure! dans le palais même du roi! Quelle imprudence!

LA COMTESSE.

J'avais besoin de vous parler sans délai.

KARL.

N'importe!... Ne pouviez-vous me faire un signe, comtesse? m'écrire d'aller vous rejoindre au lieu habituel de nos rendez-vous?...

LA COMTESSE.

Écrire? Ah! parlons de cela. C'est une heureuse idée que nous avons eue de nous écrire.

KARL.

Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Ce billet que je vous ai adressé hier et que vous n'aviez pas reçu...

KARL.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Il n'a pas été perdu pour tout le monde, car, cette nuit, un quart d'heure après que vous eûtes quitté le salon de la reine douairière, il était remis par une main charitable à Sa Majesté.

KARL.

Grand Dieu! mais alors... vous êtes perdue!

LA COMTESSE.

Songez donc! quel admirable scandale! La com-

tesse Zéno, la belle veuve à qui sa pruderie et sa dévotion ont valu l'amitié de la vieille reine, compromise avec M. de Werner, le jeune ministre populaire et libéral ! Déshonorer une femme jeune et jolie, quelle joie pour les baronnes à turban! Faire tomber un homme parvenu par son seul mérite, quelle volupté pour les chambellans et les grands cordons! Ah! je vous jure qu'hier soir leur triomphe était insolent. C'est dommage qu'il ait été si court.

KARL.

Comment! vous avez pu conjurer?...

LA COMTESSE.

Écoutez. Lorsque j'ai vu Sa Majesté, après avoir lu le papier, me lancer un regard sévère, j'ai eu comme un pressentiment. Les hommes causaient tout bas, groupés dans les embrasures des fenêtres, et j'entendais des rires étouffés derrière les éventails. La reine m'a appelée et m'a rendu la lettre en me disant à mi-voix, sèchement : « Comtesse, ceci est à vous. Ne laissez plus traîner ce que vous écrivez à votre amant. » Ah! ce fut un moment terrible, allez, et je payerai sans doute de plusieurs années de ma vie l'effort que j'ai fait pour ne pas rougir. Tout s'écroulait, ma réputation et votre for-

tune. Mais j'ai eu la présence d'esprit de me rappeler les termes de ma lettre et l'audace de dire sans hésitation : « Votre Majesté fait erreur. J'ai écrit ces quelques mots à mon fiancé. »

KARL.

Vous avez dit cela?

LA COMTESSE.

Laissez-moi finir. La reine me regarda longuement dans les yeux. Je fus impassible. Puis elle relut la lettre rapidement, et, d'une voix plus bienveillante, elle me dit : « Vous avez raison, tous ces gens de cour sont méchants. » Je lus alors mon pardon dans le regard de la reine, qui, devant tous les courtisans pâles de rage, me tendit en souriant sa main à baiser. Nous étions sauvés!

KARL.

Mais ce mariage?...

LA COMTESSE.

Vous demanderez ce matin même, à l'audience du roi, son agrément pour le contracter, et, dans un mois, la comtesse Zéno s'appellera Mme de Werner, à moins...

KARL.

A moins?...

[illegible]

[illegible]

[illegible] plus.

[illegible]

Mat[illegible] [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] — [illegible] puis [illegible] — [illegible] sont [illegible] — [illegible] abattu...

[illegible]

Comment ! vous pensez [illegible] vous avez été pour [illegible] Vous [illegible] de vous abandonner, vous qui m'avez compris la première, qui m'avez servi [illegible] influence ; vous enfin qui, abjurant les préjugés de votre caste et de votre éducation, m'aidez chaque jour à vaincre la résistance de cette aristocratie dont vous êtes sortie, Mathilde, et dont vous acceptez la haine par amour pour moi ?... Ah ! qu'ai-je donc fait pour que vous m'accusiez d'une telle ingratitude ?

LA COMTESSE.

Voyez, vous ne me parlez que de reconnaissance! Est-ce que cela existe en amour?

KARL.

Aussi vais-je vous donner du mien une preuve plus éloquente que toutes les protestations.

LA COMTESSE.

Laquelle?

KARL.

Savez-vous l'odieux calcul qu'on m'attribue?

LA COMTESSE.

Non.

KARL.

D'afficher notre liaison pour obtenir plus vite votre main et votre fortune.

LA COMTESSE.

Est-ce possible?

KARL.

Ce billet remis à la reine douairière est le dénouement de cette intrigue, et je donnerai raison à la calomnie en vous épousant.

LA COMTESSE.

Et que comptez-vous faire?

KARL.

La braver. J'annoncerai ce matin même notre mariage à l'audience du roi.

LA COMTESSE.

Ah!

KARL.

Je n'hésite pas une minute. Vous avez compromis votre réputation en m'aimant; je puis bien risquer,—je dois, s'il le faut, vous sacrifier la mienne. Honneur pour honneur.

LA COMTESSE.

C'est bien! Je vous retrouve, Karl, et je vous demande pardon d'avoir douté de vous. Laissez faire. Je vais de ce pas trouver la reine, et je lui ferai comprendre que mes deux millions ne sont rien auprès du nom glorieux et illustre que vous me donnez. Mais je vous quitte. Il doit faire grand jour et il ne faut pas qu'on soupçonne ma visite dans ce palais. Au revoir, et tout à l'heure, chez le roi...

KARL.

C'est entendu.

Mathilde, après lui avoir tendu ses mains à baiser, sort par la petite porte.

SCÈNE IV

KARL seul, puis UN DOMESTIQUE.

KARL.

Et je ne l'aime pas! Ah! il n'y a pas à être hypocrite avec moi-même : je ne l'aime pas. Certes, ma conscience ne me reproche rien. Si elle a été un des instruments de ma fortune, ce n'est pas moi qui l'ai cherchée. J'ai cru l'aimer, c'est possible! La vanité, le désir m'ont fait illusion. Mais depuis, j'ai mieux compris ce caractère altier et dominateur. Enfin, je ne l'aime pas, voilà tout! Lié à jamais... pour un billet perdu, une maladresse de femme! car il faut que je l'épouse. Je serais un malhonnête homme si je ne le faisais pas. (Il sonne, un domestique paraît.) Ouvrez ces rideaux, enlevez ces lampes. (Le domestique obéit et sort. Karl, près de la fenêtre.) L'affreuse matinée d'hiver! ce ciel gris à perte de vue, ces flocons blancs qui fondent en touchant le sol humide, c'est horrible! Où sont donc tombés les désirs purs et les candides illusions de mon âme?... Voilà!... de la neige sur de la boue. Quelle

féerie [illegible] entre [illegible] main de [illegible] puissance, et [illegible] Je vais m'unir à une [illegible] et je ne l'aime pas. [illegible] pays, admiré par [illegible] envié de tous, et je [illegible] goût. Mon travail [illegible] pas. Cette nuit même, [illegible] secrets de l'ancienne [illegible] la communication. J'ai été [illegible] bouffée d'infamies, et je n'ai pu achever la lecture... Et cependant, j'ai la [illegible] et du vrai... j'ai conçu des projets grandioses... Est-ce que je ne serais qu'un rêveur?

SCÈNE V

KARL, LE DUC, L'HUISSIER.

L'HUISSIER, entrant, suivi du duc.

Excellence, il y a là quelques personnes qui sollicitent une audience.

LE DUC.

Pardieu! toute la ménagerie des coureurs d'antichambre. Ils se sont tous jetés sur moi pour implorer mon apostille, et si je reviens, c'est qu'ils ne m'eussent pas laissé sortir.

KARL.

Leurs noms?

L'HUISSIER.

Le baron d'Arneim, le docteur Cornélius, le professeur Schwartzmuller...

KARL.

Oui, toujours les mêmes. Dites à ces messieurs que Sa Majesté m'attend, que je les recevrai dans l'après-midi.

L'HUISSIER.

Il y a aussi une demoiselle qui est déjà venue plusieurs fois.

KARL.

Quelle est-elle?

L'HUISSIER.

Elle n'a pas dit son nom, monseigneur, prétendant qu'elle était inconnue de Votre Excellence. C'est une jeune fille du peuple.

KARL, au duc.

Mon cher duc, rendez-moi un service, n'est-ce pas? Je ne veux point faire perdre leur temps aux pauvres solliciteurs, mais je suis déjà en retard pour l'audience du roi. Faites-moi l'amitié de recevoir cette jeune fille et de prendre note de son désir.

LE DUC.

Très volontiers.

KARL, au domestique.

Vous avez entendu, Wilhem : introduisez cette demoiselle auprès de monsieur le duc. *Le domestique s'incline et sort. — Au duc.* Maintenant, je vais voir si les méchants propos dont vous m'avez informé sont parvenus jusqu'au roi. En tout cas, merci de l'avis, et à bientôt.

Il sort.

SCÈNE VI

LE DUC seul, puis MÉTA.

LE DUC.

Voilà un homme qui va se perdre. Cela devient plus intéressant.

Le domestique introduit Méta, qui entre au fond, très timidement. Le domestique sort.

MÉTA, très troublée, au duc.

Pardon, monsieur... monseigneur... suis-je devant M. de Werner?

LE DUC.

Non, mademoiselle, je n'ai pas l'honneur d'être le ministre. Mais si votre requête est de nature à être communiquée à un tiers, il m'a chargé de l'écouter et de la lui transmettre.

MÉTA.

Oh! monsieur, elle est toute simple et vous êtes bien bon...

LE DUC.

En ce cas, mademoiselle, veuillez vous asseoir, et parlez.. (A part.) Il me semble que j'ai déjà vu cette jeune fille.

MÉTA.

Mon Dieu, la demande que je venais adresser à M. de Werner va peut-être vous sembler bien étrange; j'osais le distraire un moment de ses graves occupations, lui que je ne connais pas, pour un intérêt particulier et des plus humbles, pour le mien. Mais j'ai pris cette audace dans sa réputation de bienveillance, et j'espérais...

[illegible]

Croyez, mademoiselle, que je vous écoute avec toute la sympathie que vous avez raison de me supposer. (A part.) [illegible]

NÉTA.

Eh bien, monsieur, [illegible] dans la maison que j'habite, j'avais pour voisin, pour ami, — le seul ami que j'aie jamais eu, — un jeune homme que la misère a forcé de s'expatrier. Depuis lors, il m'a laissée sans nouvelles. Quand il est parti, j'étais aussi pauvre que lui, et je ne pouvais rien faire pour le retenir. Mais aujourd'hui mon sort est devenu meilleur. J'ai recueilli un petit héritage, — oh! juste de quoi vivre! et quand je songe que je suis à l'abri du besoin et que, pendant ce temps-là, il est je ne sais où, seul, et qu'il manque de tout peut-être, cela me fait un affreux chagrin, et alors, naturellement, je rêve au moyen de le retrouver.

LE [illegible].

Je prends part certainement à votre inquiétude, mademoiselle, mais comment M. de Werner pourrait-il?...

NÉTA.

Oh! je n'en sais rien, monsieur, et je vous disais

bien que ma démarche n'était pas très raisonnable. Mais enfin, j'avais pensé qu'un ministre avait peut-être les moyens de savoir où résidaient nos compatriotes à l'étranger...

LE DUC.

En effet. Veuillez me donner des détails précis sur ce jeune homme, et nous ferons le possible. — Il s'appelait?...

MÉTA.

Voyez comme ce que je demande est difficile. Vous voulez connaître son nom et je ne l'ai jamais su moi-même! Je crois que dans la position infime où il se trouvait, il le cachait par fierté; car il ne se faisait appeler que par son nom de baptême, celui de Karl.

LE DUC, à part.

Karl! Mais alors, cette jeune fille est celle dont il m'a parlé. (Haut et vivement.) Un autre renseignement, je vous prie. Où l'avez-vous quitté, la dernière fois que vous l'avez vu?

MÉTA.

Hélas! cela ne servira guère à vous mettre sur la voie. Nous nous sommes fait nos adieux sur la

colline des Sept-Chênes, à l'endroit d'où l'on découvre toute la ville et où il y a un tir au pistolet.

LE DUC, à part.

C'est bien elle! Haut. Attendez donc... voilà un singulier hasard. Ce Karl dont vous me parlez n'est-il pas un homme de vingt-cinq ans environ, à peu près de ma taille, blond, pâle, avec un regard énergique dans ses yeux bleus?

MÉTA.

Mais oui... Justement... Est-ce que vous sauriez?...

LE DUC.

Peut-être. J'ai connu, dans un de mes voyages, à Londres... oui, c'était à Londres... un compatriote qui se faisait appeler aussi Karl tout simplement, et qui répondait assez au signalement que je viens de vous tracer... Il m'a dit être né dans cette ville, et y avoir vécu très misérablement pendant sa jeunesse, dans une maison du faubourg Saint-Paul...

MÉTA, très émue.

C'est lui!... Ah! monsieur, excusez mon émotion... c'est bien lui!...

LE DUC.

Remettez-vous, mademoiselle...

MÉTA.

Oh! je vous en conjure, monsieur, vous devez comprendre mon impatience... Est-il heureux?

LE DUC.

Lorsque j'ai fait sa rencontre, mademoiselle, il était dans une situation à peu près désespérée.

MÉTA.

Mon Dieu!...

LE DUC.

Mais j'ai été à même de lui rendre service.

MÉTA.

Vous, monsieur?... Oh! merci!

LE DUC.

Oui, un assez important service...

MÉTA.

Oh! votre nom, monsieur! Que je sache votre nom, pour le bénir!

LE DUC.

Peu importe, et ne vous hâtez pas trop de vous réjouir : car, si j'ai pu amener dans la fortune de votre ami une métamorphose aussi brillante que

rapide, je crains que depuis il n'ait pas su profiter de cette chance favorable.

MÉTA.

Vraiment! pauvre Karl...

LE DUC.

Et s'il ne l'a encore que compromise, j'ai bien peur, je dois vous l'avouer, qu'il ne soit en passe de la perdre tout à fait.

MÉTA.

Oh! mais, puisque vous l'avez connu, monsieur, vous devez l'aimer... Il est si bon, vous avez été son protecteur. Eh bien, ne pouvez-vous pas le sauver? Ne pouvez-vous pas...

LE DUC.

Je le regrette, mademoiselle, mais maintenant le sort de Karl ne dépend plus de moi.

MÉTA.

Mais c'est affreux, ce que vous m'apprenez là! En un instant, savoir qu'il était heureux, et puis qu'il va tout perdre. Du moins, si sa chute est certaine, qu'il n'ignore pas plus longtemps qu'il lui reste un asile et une amie... Oh! mon Dieu, c'est

vrai, pourtant. Je suis presque plus contente de le retrouver au moment où il va retomber dans la peine. Comme cela, je pourrai lui être utile et le consoler. N'est-ce pas, monsieur? vous allez lui écrire bien vite, je vous en prie! vous lui direz qu'il n'est pas oublié; ou bien, non! j'irai le retrouver, c'est plus simple. Oh! c'est que tout l'attend à la maison. J'ai toujours eu l'idée qu'il reviendrait. Après son départ, on allait tout vendre... Quelques dettes, vous comprenez; mais je n'ai pas voulu... Et puis, cette aisance est arrivée. Alors, j'ai loué sa chambre, qui est à côté de la mienne. Il la retrouvera comme il l'a laissée; ses livres sont sur les rayons, son fauteuil devant la table où il écrivait. C'est là que je travaille, en pensant à lui. Il y a un lierre qu'il avait planté, et qui maintenant entoure toute la fenêtre... Oh! mais, je vous demande bien pardon, monsieur, je vous dis là des choses qui vous sont indifférentes. Mais c'est que je... c'est que M. Karl a été si bon pour moi!

LE DUC, à part.

Qu'a donc fait cet homme pour qu'on l'aime ainsi? (Haut.) Mademoiselle, je ne puis vous dire, à l'heure qu'il est, où se trouve l'ami auquel vous

portez un si vif intérêt ; mais vous serez sans doute bien aise d'apprendre qu'il n'est pas à Londres, qu'il est beaucoup moins loin...

RITA

Il est ici!

LE DUC

Revenez dans une heure, mademoiselle. J'espère alors pouvoir vous apprendre où vous pourrez le trouver sûrement.

RITA

Dans une heure! si vite! oh! quel bonheur! Mais comment pourrai-je de nouveau pénétrer jusqu'à ce cabinet?

LE DUC

Demandez le duc de Falkenberg. Mon nom lèvera tous les obstacles.

RITA

C'est celui d'un homme qui a été secourable à mon pauvre ami. Croyez, monsieur le duc, qu'il sera désormais toujours présent dans ma prière : car c'est le seul moyen qu'a une pauvre fille de vous prouver sa reconnaissance.

LE DUC, après [illegible]

Dans une heure, mademoiselle.

MÉTA, saluant pour sortir.

Monsieur le duc...

LE DUC, la retenant d'un geste.

Pardon, mademoiselle. Vous n'avez donc jamais vu M. de Werner?

MÉTA.

Jamais. Je vis retirée au fond de mon faubourg, et je ne connais le ministre que par sa popularité.

LE DUC.

Au revoir, mademoiselle.

MÉTA.

Au revoir, monsieur le duc, et encore merci!

Elle sort.

SCÈNE VII

LE DUC seul, puis KARL.

LE DUC.

Cette enfant m'a presque ému. Il y aurait donc des cœurs si aimants et si fidèles! Bah! ce qui l'a

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Mais [illegible] de [illegible] Ils n' [illegible] une [illegible]

LE DUC, à part.

Si cet homme-là s'attendrit de la constance d'une grisette... (Haut.) Et que comptez-vous faire ?

KARL.

Seulement justice. Je n'ai besoin que de ce dossier des fonds secrets du feu roi, lourd des témoignages de leurs turpitudes. Le même prince qui, ce matin, doute de mon honneur, me l'a confié hier, en me disant de porter la lumière dans ses honteuses ténèbres. Qu'il soit calme ; elle sera faite, et éclatante. Et moi qui, cette nuit, pris d'épouvante et de dégoût, reculais devant cette besogne ! Moi qui hésitais à faire rougir de nobles familles, à souiller des noms illustres ! Vous disiez vrai, mon cher duc, ce sont là des scrupules d'enfant, et je vous promets bien que je vais m'en défaire. Ah ! messieurs les courtisans, je vous ménageais encore, et vous redoublez de haine et de calomnies. C'est bon ! Dès demain, vous apprendrez qui je suis, et il n'en restera guère, parmi vous, que n'aie frappé avec sa propre infamie, souffleté avec sa honte.

LE DUC.

Bien, cela ! Voilà parler comme un homme !

KARL, s'installant fiévreusement à son bureau.

Laissez-moi faire.

LE DUC.

Diable! une bonne vengeance vaut la peine qu'on retrousse courageusement ses manches et qu'on se plonge les bras jusqu'aux coudes dans le cloaque des secrets d'État, et je ne veux pas vous distraire de cette voluptueuse occupation. Adieu, Karl, et bonne pêche. (En s'en allant, à part.) Cet homme-là se perd décidément. Je ne m'éloigne pas. Il faut que j'assiste au retour de la jeune fille.

SCÈNE VIII

KARL, seul, feuilletant et parcourant des papiers.

Oui, voilà tout ce que j'avais déjà lu cette nuit. Des dettes ignobles, payées pour le petit Kusko... le descendant de celui qui est mort à Vienne, à côté de Jean Sobieski; le petit-fils d'un héros!... Un Marienthal, espion politique... Les Marienthal, qui portent le blason des chevaliers teutoniques écartelé dans leurs armoiries... En vérité, je dois

remercier la destinée qui m'a donné pour père un gentilhomme pauvre et inconnu. Car enfin, si je ne fais qu'appliquer en ce moment la justice dans toute sa rigueur, je la prends néanmoins pour complice de ma colère ; et si je découvrais dans ces immondes papiers de quoi déshonorer mon nom, je devrais le publier comme le reste... Mais à quoi pensé-je ? Poursuivons. (Après avoir jeté les yeux sur quelques papiers.) Hein ! qu'ai-je lu ? Le comte Zéno... le mari de Mathilde !... Qu'est-ce qu'un tel nom vient faire dans ce bourbier, à présent ? (Lisant.) Comment ! ce sont les pièces relatives à cette conspiration avortée ?... Oui, presque toute l'aristocratie en faisait partie... Ce fut une vaste et généreuse entreprise... Quoi, le comte en était le chef... et ici on parle de s'adresser à lui pour en acheter le secret ?... Non, j'ai mal lu... c'est impossible !... Mais si ! si !... Terre et cieux !... En marge de ce rapport... écrit de la main même du feu roi : « Payez les deux millions à Zéno. » Mais alors, la fortune de Mathilde, cet argent qu'on m'accuse de convoiter, c'est le prix de cette délation ! Ah ! voilà qui est horrible !

SCÈNE IX

KARL, LA COMTESSE.

Elle entre joyeusement par le fond.

LA COMTESSE.

Karl, je vous annonce une femme heureuse. Vous voyez, j'entre par la grande porte, à présent; votre fiancée en a le droit. Je sors de chez la reine mère. Elle a été excellente. Elle sait les calomnies qu'on a répandues sur votre compte auprès de son fils. Elle n'en croit rien; elle le détrompera. Sa Majesté est pour nous, elle nous aime; elle m'a nommée ce matin même sa première dame d'honneur... Oh! mon Karl, je suis ivre de joie et d'orgueil! Mais qu'avez-vous donc? pourquoi me regardez-vous ainsi?

KARL.

Mathilde, répondez sans hésitation aux questions que je vais vous adresser, votre honneur et le mien en dépendent. Vous n'aviez pas de fortune, n'est-ce pas, quand vous avez épousé le comte Zéno?

LA COMTESSE.

Aucune, je l'avoue...

KARL.

Et lui-même était ruiné, lorsqu'il vous a prise pour femme?

LA COMTESSE.

En effet, mais...

KARL.

Mathilde, vous êtes-vous quelquefois demandé quelle pouvait être l'origine de cette richesse dont a joui le comte pendant les dernières années de sa vie et qu'il vous a léguée en mourant?

LA COMTESSE.

Les femmes s'occupent-elles de ces choses? Je ne sais, on ne pouvait laisser un Zéno dans la misère. Sans doute, la générosité de la cour...

KARL.

Non! vous n'ignorez pas que votre mari était en rébellion ouverte contre le feu roi, et qu'il n'est rentré en grâce que peu de temps avant sa mort. Les bienfaits d'un souverain ne peuvent enrichir un homme autant et si vite. Prenez garde à ce que vous allez me répondre, Mathilde!

LA COMTESSE.

Prenez garde vous-même, vous me parlez du ton d'un accusateur, et...

KARL.

Et j'en ai le droit, par le ciel! car il y a eu un crime commis. Encore une fois, je vous adjure de répondre comme si vous étiez au dernier jugement. Connaissez-vous la source de cette opulence dont vous jouissez et dont ils ont osé dire que je voulais m'emparer en rendant publiques nos relations?

LA COMTESSE.

Karl, vous m'épouvantez!... Est-ce que je peux vous dire, moi?... Le comte n'a-t-il pu rendre au feu roi quelque service politique?...

KARL.

Ah! n'en dites pas plus! je ne devine que trop la vérité... Aussi bien, vous ne savez pas mentir, et je lis dans vos yeux que vous connaissez l'ignoble secret! Mathilde, Mathilde, cet or qui vous permet de vivre dans le luxe et dans les fêtes, cet or que vous vouliez me faire partager, c'est le même que celui qui, il y a dix-huit cents ans, a fait mettre Jésus en croix! C'est le payement du crime le plus hideux et le plus infâme de tous; c'est le salaire d'une trahison.

LA COMTESSE.

C'est faux!

KARL.

D'une trahison! Ah! il est inutile de vous parjurer. J'ai en main toutes les preuves de ce que j'avance, — toutes! Vous ne savez peut-être pas bien à quel prix vous menez une vie exquise et délicate, à quel prix vous courez aux bals de la cour, au galop de votre calèche, toute parfumée sous vos fourrures et les cheveux semés de diamants. Eh bien, il a fallu pour cela que plus de cent familles allassent pleurer en exil, que cinq personnes illustres, un noble vieillard et quatre vaillants jeunes hommes, montassent sur un échafaud! Cette merveilleuse perle noire que vous faites admirer sur la blancheur de votre cou, votre misérable époux l'a sans doute troquée contre la tête du vieux duc de Sparzau, que le bourreau, pour la montrer au peuple, a prise par ses cheveux blancs! Et elle soupçonnait tout cela! et elle a consenti à vivre avec ce meurtrier gorgé d'or! Et quand la mort en a eu fait justice, elle a continué à jouir de cette fortune ramassée dans le sang et dans la boue! Ah! tenez! apprendre cela d'une femme qu'on a aimée, c'est à devenir fou! car j'ai été votre amant, moi, et tandis que je m'enivrais dans vos bras, il y avait cette chose entre nous. Cette oreille, où je murmurais des pa-

roles de tendresse, elle avait peut-être reçu l'épouvantable confidence; ce front, que je couvrais de baisers, il contenait cette pensée monstrueuse!

LA COMTESSE.

Karl!... au nom de notre amour...

KARL.

Vous voulez que j'y croie encore, après vous avoir vu rire et danser avec ce crime dans le cœur? Ah! vous pouvez pleurer et vous cacher la tête dans vos mains. Il est trop tard, et nous sommes bien décidément perdus! car vous ne savez pas tout : le dossier où j'ai fait cette découverte a été confié à ma loyauté par notre jeune prince, pour que je lui livrasse les noms de ceux qui ont accepté les indignes faveurs du roi, son oncle. Et mon devoir, mon strict devoir, — entendez-vous bien? — est d'aller lui dire de ce pas la trahison du comte Zéno et l'infamie de votre fortune...

LA COMTESSE.

Ah!

KARL.

Et cela, je dois le faire quand vous voilà compromise, quand notre union pouvait seule sauver

votre honneur. Oh! maudit soit le jour où j'ai voulu sortir de mon néant! Voilà l'alternative où j'en suis réduit maintenant: ou mentir à mon souverain comme un traître, ou abandonner une femme comme un lâche.

LA COMTESSE.

Karl! par pitié! Karl! écoutez-moi. Vous ne pouvez pourtant pas me condamner sans m'entendre. Je ne suis pas si coupable... les femmes sont faibles, vous savez. Quand j'ai épousé le comte Zéno, il était encore un loyal gentilhomme. Est-ce que je pouvais prévoir, moi?... Et si, plus tard, je me suis doutée de son crime, — car je ne savais pas, je n'étais pas sûre... oh! je vous le jure sur mon salut éternel, je n'étais pas sûre... eh bien, devais-je alors, par une séparation dont il eût fallu dire la cause, par un scandale, perdre celui qui m'avait donné son grand nom, à moi, fille pauvre et sans fortune; celui qui m'avait aimée, après tout, qui était mon mari et mon bienfaiteur? Non! je ne le pouvais pas. Vous devez comprendre cela, vous qui êtes généreux! car vous l'êtes, je le sais bien, et vous n'irez pas livrer ce secret au roi... (Mouvement de Karl.) Non! tu ne feras pas cela, n'est-ce pas?—Oui, ton devoir de ministre... ces hommes sont inflexibles avec leurs

devoirs! Mais n'as-tu pas aussi celui de me sauver? et, si tu parlais, je serais perdue. Non, Karl, c'est impossible que je sois frappée par toi! Tu le disais toi-même tout à l'heure : c'est lâche de perdre une femme. Et puis, tu ne peux pas avoir oublié le passé, mon bien-aimé; tu dois encore te souvenir que celle qui pleure sur ta main et qui te supplie, c'est une femme qui a tout fait pour toi, c'est une femme qui t'a donné toute sa vie, et, ce qui est plus précieux que la vie, qui t'a sacrifié son honneur; que c'est la femme qui t'aime enfin, et que tu aimes!

KARL, après un silence.

Eh bien, j'ai une idée, et nous allons voir tout à l'heure, Mathilde, si, après ce que je sais maintenant, je puis croire encore à vos serments.

Il sonne, puis va prendre dans un tiroir de sa table de travail un pli cacheté.

MATHILDE, à part.

Que va-t-il faire?

Un domestique paraît.

KARL.

Cette lettre à Sa Majesté... sur-le-champ! (Le domestique prend le pli et sort.) Mathilde, je ne suis plus ministre. Je viens d'envoyer au roi ma démission,

que je tenais prête à tout événement. Vous, vous allez vous défaire de tout ce que vous tenez de votre mari... Il y a pour cela des œuvres de charité, des couvents, des hôpitaux. Vous deviez votre influence au nom du comte Zéno; je devais une partie de ma position à cette influence. Je me suis dépouillé de ma position comme vous le ferez à votre tour de cet or, qui a coûté tant de sang et tant de larmes, puis j'irai me jeter aux pieds du jeune roi, le suppliant de tenir secrets les motifs de ma retraite du ministère et de votre départ de la cour. Je connais son cœur, il me comprendra. Et alors, si vous m'aimez réellement, Mathilde, nous recommencerons la vie ensemble, pauvrement, courageusement, mais sans honte et sans remords.

MATHILDE.

Comment! je devrais abandonner... toute ma fortune?

KARL.

Toute! Il n'y a pas un écu dans votre trésor ni un bijou dans vos écrins qui ne soit à jamais souillé.

MATHILDE.

Vous renonceriez au pouvoir?

KARL.

Oui ! puisqu'il y a un crime dans les causes qui me l'ont fait obtenir.

MATHILDE.

Et vous divulgueriez devant le roi toute ma honte?...

KARL, *prenant un papier sur la table.*

Il a seul le droit d'anéantir ce papier, unique preuve de la trahison du comte Zéno. (*Mathilde, d'un geste subit, lui arrache le papier des mains.*) Ah !

Elle s'élance vers la cheminée. Karl la poursuit et la rejoint. Courte lutte. Mathilde parvient à jeter au feu le papier qui flambe.

MATHILDE.

Elle n'existe plus.

KARL.

Mathilde !... ce nouveau crime!...

MATHILDE, *d'une voix vibrante.*

Monsieur de Werner, vous allez vous rendre immédiatement auprès de Sa Majesté et la conjurer de ne pas accepter votre démission.

KARL.

Non.

MATHILDE.

Vous allez prendre dès aujourd'hui toutes vos mesures pour que notre mariage soit célébré dans huit jours.

KARL.

Non.

MATHILDE.

Vous allez faire ce que je vous ordonne, ou bien...

KARL.

Non! non! mille fois non.

MATHILDE.

Prenez garde... je suis nerveuse, vous venez de le voir. —Voyons, Karl, pas d'enfantillage. Je vous croyais un homme d'esprit, et vous devriez comprendre qu'il faut que je vous aime bien encore pour consentir, après toutes vos insultes, à devenir votre femme et à servir votre ambition. Vous réfléchirez.

KARL.

J'ai résisté à vos prières; je ne céderai pas à la violence.

MATHILDE.

Vous m'avez cruellement outragée, songez-y; si

vous ne m'obéissez pas, enfant insensé que vous êtes, je donnerai du crédit à la calomnie qui court, je dirai que vous m'avez en effet compromise par cupidité, et que c'est moi, maintenant, qui ne veux plus de vous. Vous venez de renoncer au pouvoir et à la fortune : il ne vous reste que votre réputation d'homme d'honneur. Encore une fois, prenez garde ! Je puis vous déshonorer.

KARL.

Faites ; il me restera toujours ma conscience.

MATHILDE.

Vous réfléchirez ; je retourne chez moi, et j'y attendrai votre réponse pendant une heure... Au revoir, monsieur de Werner.

KARL.

Adieu, madame.

Mathilde sort.

SCÈNE X

KARL, puis LE DUC et MÉTA.

Karl reste d'abord un moment seul, debout, appuyé sur la table, en proie à une violente agitation intérieure; une expression de douleur et de dégoût se peint sur son visage; puis, comme n'y tenant plus, il tombe accablé dans son fauteuil, les coudes sur la table, le front dans les mains, et pousse un long et profond sanglot.

KARL.

Ah!

Le duc entre au fond, introduisant Méta.

LE DUC, montrant Karl à Méta.

Je vous avais promis, mon enfant, de vous faire retrouver votre ami. Le voilà.

MÉTA.

Karl!

KARL, se retournant, la reconnaissant.

Méta!... Méta!... Ah!... je ne sais pas... je ne comprends pas... Mais... n'est-ce pas que tu viens me sauver?

LE DUC, à part.

Que s'est-il donc passé?

Karl tombe aux pieds de la jeune fille, lui prend les mains et fond en larmes.

MÉTA.

Karl!... monsieur Karl!... vous pleurez! Oui,

c'est vrai, je me rappelle... on m'avait dit que vous étiez malheureux. Vos larmes me brûlent les mains... Oh! je vous en prie.

KARL.

Méta, je suis un homme perdu, déshonoré !... Demain, vous entendrez mon nom prononcé par tous comme celui d'un misérable. Au nom de ma jeunesse, au nom de la vie de courage et de misère que j'ai vécue auprès de vous, oh! je vous en conjure, Méta, promettez-moi que vous ne les croirez pas!

MÉTA.

Moi!.. mais vous n'avez donc jamais vu... mais vous ne voyez donc pas que je vous aime?

KARL.

Ah!

Il la serre dans ses bras.

LE DUC, à part.

Cette jeune fille arrive trop tard Voilà tout.

KARL.

O Méta! ô fidélité, innocence, amour et devoir! Tu me sauveras! Merci.

LE DUC, à part.

Tout cela existerait donc? Nous verrons bien.

ACTE TROISIÈME

La chambre de Karl. Au fond, à droite, une porte ouverte, et à gauche une grande fenêtre, également ouverte et encadrée de lierre. Par cette porte et par cette fenêtre, on aperçoit une rue de faubourg, des vieilles maisons et au loin des arbres. L'ameublement est très simple, presque pauvre. Sur une table, des papiers et des livres ouverts. Nombreux rayons chargés de volumes. Aux murailles, des objets suspendus : un violon, de longues pipes en porcelaine, deux fleurets avec le masque et les gants, etc. Près de la fenêtre, un vaste fauteuil et un rouet. A droite, une petite porte masquée par une tapisserie fanée.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, LA COMTESSE.

Au lever du rideau, la comtesse, en toilette sombre, est assise dans une attitude pensive. Le duc est debout près d'elle.

LA COMTESSE, relevant brusquement la tête et regardant le duc en face.

Eh bien, oui ! je l'aime toujours.

LE DUC, à part.

Effet ordinaire de l'abandon et du dédain.

LA COMTESSE.

Oui, toujours! Et vous ne vous étonnerez plus maintenant, mon cher duc, de l'étrange caprice que j'ai eu de visiter, en l'absence de Karl, la demeure où il s'est retiré... Est-ce possible?... Lui, le ministre d'hier, l'ami du roi, la terreur de la cour! Il vivrait dans ce taudis?

LE DUC.

A rêver, à lire, comme un sage. Notre ambitieux foudroyé a remplacé par les livres et la pipe de l'étudiant le plant de choux de Dioclétien ou le missel de Charles-Quint dans sa cellule du monastère de Saint-Just. C'est invraisemblable, mais, vous le voyez, c'est vrai. Voilà la page commencée, la plume avec laquelle il a écrit ce matin encore; et même, si vous redoutez sa rencontre, vous ferez bien, comtesse, de ne pas vous attarder ici. Il y a déjà quelque temps qu'il est sorti avec Méta, et ils peuvent rentrer d'un moment à l'autre.

LA COMTESSE.

Cette jeune fille est sa maîtresse?

LE DUC.

Non, sur ma parole. Elle occupe, dans cette

maison, un logis aussi modeste que celui-ci. Les deux jeunes gens ne se quittent guère, et Méta a même descendu son rouet dans cette chambre, où elle file auprès de Karl qui travaille. Mais nos mœurs allemandes autorisent cette intimité entre fiancés, surtout chez les petites gens, et je puis vous affirmer, moi qui seul suis admis dans cette retraite, qu'il ne s'y passe que des choses vertueuses jusqu'au ridicule. Comtesse, je vous introduis dans un tome de Gessner.

LA COMTESSE.

Et il aime cette petite sotte, cette fille de rien?

LE DUC.

Il en a l'air.

LA COMTESSE.

Et il l'épousera?

LE DUC.

Sous peu de jours... Vous n'ignorez pas, comtesse, par suite de quelles circonstances bizarres j'ai été amené à faire de Karl l'homme de cour dont vous aviez assuré le succès?

LA COMTESSE.

Je sais même aussi la sorte de gageure que vous aviez faite.

LE DUC.

Eh bien, je commence à croire qu'elle est perdue... Comme je l'avais prévu, la société n'a pas été meilleure pour lui que la privation. Mais le retour de cette jeune fille a tout changé. Cette existence misérable et obscure, dont il voulait autrefois s'affranchir par le suicide, il l'accepte aujourd'hui avec une entière résignation. Savez-vous que, pour vivre, il fait des compilations pour un libraire? Depuis trois mois qu'il se cache ici, je le vois très souvent et je l'observe. Toujours le même, doux et calme, très tendre pour sa fiancée. A peine une nuance de tristesse. Avec moi, jamais un mot d'amertume ou de colère contre le passé. Que voulez-vous que je vous dise?.. Ou cet homme a vraiment retrouvé le bonheur, ou, sur ma foi, il sait courageusement souffrir.

LA COMTESSE.

Et moi, duc, je vous dis que toute cette tranquillité apparente n'est qu'un suprême effort de son orgueil. Je le connais bien. Lui, un homme d'imagination, fait pour désirer et pour agir, il se contenterait de ce bonheur médiocre et bourgeois? Allons donc! Lui, travailler tout le jour comme un

artisan, filer le sentiment avec une niaise, et, sans doute, le dimanche, aller tirer de l'arc ou jouer aux quilles? C'est impossible!... Mais nous perdons notre temps. Duc, voulez-vous que nous nous parlions en toute franchise?...

LE DUC.

Très volontiers, madame. Je préfère le chambertin au vin de Bordeaux et un coquin à un hypocrite.

LA COMTESSE.

Je sais avec quelle curiosité de misanthrope vous suivez les actions de Karl. Avouez que vous doutez qu'il soit heureux maintenant?

LE DUC.

Je conviens que mon scepticisme hésite à le croire, et que je ne serais pas fâché d'avoir la preuve du contraire.

LA COMTESSE.

Eh bien, vous avez devant vous une femme qui aime Karl, qui a été offensée par lui, qui a songé à le perdre, mais qui lui a pardonné et qui l'aime plus que jamais; une femme qui, pour le lui prouver, vient de sacrifier toute sa fortune... Vous comprendrez plus tard ce que je veux dire... Une femme, enfin, qui peut le ramener à la cour,

triomphant et plus fort qu'il n'était autrefois. Peu vous importent les moyens. Je puis faire ce que je promets... Cette vie de haute lutte, pour laquelle vous le jugez impuissant, moi, — vous voyez, je ne vous prends pas en traître, — je suis persuadée que c'est la seule qui lui convienne... Voulez-vous être mon allié? Voulez-vous m'aider à reconquérir la confiance et l'amour de Karl, à le décider à me suivre? Vous aurez la satisfaction de vous dire d'abord que vous aviez raison et qu'aucune leçon ne guérit un ambitieux, et moi je tenterai ensuite de vous prouver, mon cher duc, que vous aviez tort, et que là seulement Karl devait trouver les deux seules choses qui vaillent le désir d'un homme : l'amour et la gloire.

LE DUC.

Mon Dieu! comtesse, je me suis habitué à considérer Karl comme mon ami. Vous vous offrez à lui rendre ce qu'il a perdu, c'est-à-dire, selon les idées du monde, à peu près le bonheur... Je ne vois pas pourquoi je vous refuserais mon concours.

LA COMTESSE.

Oui, mais j'ai deux obstacles à surmonter : le premier, c'est l'orgueil de Karl.

LE DUC.

Le fait est qu'à cet égard il rendrait des points à un poète.

LA COMTESSE.

Le second, c'est cette petite.

LE DUC.

Et c'est le plus sérieux. Notre homme a le cœur généreux. Dans une crise terrible, il a trouvé, pour s'y réfugier, la tendresse fidèle et dévouée de cette enfant; il croit devoir son salut à Méta et ne pouvoir lui prouver sa reconnaissance qu'en lui consacrant sa vie tout entière.

LA COMTESSE.

Duc, il faut que je voie cette jeune fille, que je lui parle.

LE DUC.

A elle seule?

LA COMTESSE.

A elle seule.

LE DUC.

Quand cela?

LA COMTESSE.

Le plus tôt possible... Aujourd'hui même.

LE DUC.

Ce n'est pas trop aisé, mais enfin... Voyons, votre voiture est ici près, dans le jardin public. Allez m'y attendre, comtesse... et si une occasion se présente...

LA COMTESSE.

Merci. J'y vais, car je tremble à chaque instant que Karl ne revienne.

Elle va pour sortir.

LE DUC.

Pardon, comtesse, mais une minute encore. J'ai été à même d'apprécier la fiancée de Karl. J'estime cette jeune fille. Je crois... et ce mot est grave quand je le prononce... je crois que son amour est sincère et désintéressé. Il est bien entendu, n'est-ce pas, que vous ne chercherez pas à la tromper, que vous ne la combattrez, en un mot, qu'à armes courtoises?

LA COMTESSE.

Je n'ai qu'une réponse à vous faire, duc : vous assisterez à mon entretien avec elle... Au revoir!

Elle sort.

SCÈNE II

LE DUC, seul, après un silence.

C'est étrange! Moi qui, jusqu'à présent, assistais à la vie de cet homme comme à une comédie, moi qui me réjouissais de ses fautes et qui applaudissais naguère à sa chute, voilà que j'hésite à lui faire subir cette dernière épreuve... Et cependant, la comtesse a raison. Il regrette les vanités perdues, j'en suis sûr. Il a souffert, et bien longtemps, de cet humble bonheur dont il semble à présent se contenter. Peu à peu, je l'ai vu s'apaiser sous la douce influence de Méta, c'est vrai. Mais il accepte, comme s'ils lui étaient dus, cet amour inaltérable, ce dévouement de tous les instants. Il en est à peine reconnaissant. Demain, il se lassera et trouvera importun ce qui le console aujourd'hui. C'est un égoïste... Ah! je servirai l'entreprise de la comtesse. Je veux savoir si le malheur peut rendre un homme meilleur et plus sage; je veux... Oui, mais si mon expérience réussit, si Karl retourne à son ancienne folie, c'est cette pauvre enfant que je frappe. L'ingratitude de son ami la tuera, et j'en serai cause! Oh! cette jeune fille! Combien de

fois, l'esprit [illegible] [illegible] révéillant dans l'âme le [illegible] passé, [illegible] d'un mot, [illegible] d'ange qui [illegible] cette [illegible] de femme [illegible]… Pourquoi [illegible] dans [illegible] symbolisé pour [illegible] depuis ces [illegible] sée de l'homme, jusqu'à [illegible] toute sa vie les [illegible] le linceul de ceux [illegible] devant tous les [illegible] famille, de devoir, de [illegible] cœur si crispé et si amer [illegible] solitude m'[illegible] rive à envier le bonheur des autres [illegible] orgueil ne me [illegible] d'avril!… Et tandis [illegible] tout, jusqu'à l'espérance, [illegible] refleurir les lilas et [illegible] me suis-je trompé [illegible] si triste aujourd'hui, en songeant [illegible] temps perdus?

Il reste absorbé. [illegible] le bras.

SCÈNE III

LE DUC, KARL, MÉTA.

KARL, apercevant le duc.

Monsieur le duc, vous êtes ici depuis longtemps?

LE DUC, comme après avoir secoué une pensée et reprenant le ton ironique.

Comme vous voyez, mes gentils tourtereaux, je vous attendais au nid déserté.

KARL.

Toujours railleur!

LE DUC.

Mon vieux scepticisme vient saluer votre récente misanthropie, un peu comme le cynique Apennantus rend visite dans sa grotte à Timon d'Athènes. N'ayant pas eu de flatteries pour votre triomphe, j'ai le droit de refuser mon admiration à votre bouderie. Pour moi, mon cher Karl, permettez-moi de vous le dire, elle n'est qu'une nouvelle forme de votre orgueil.

MÉTA.

Les sarcasmes [illegible]

KARL.

Vous vous tr[illegible] se souvenir, et [illegible] d'un cauchemar [illegible] fable, j'ai trouvé, après [illegible] assis à ma porte; je [illegible] ne songe plus à re[illegible].

LE DUC.

Des mots! des mots! J'at[illegible].

KARL.

Je n'irai pas les chercher bien l[illegible] Méta.) Regardez-la.

MÉTA.

Mon bon Karl!

LE DUC.

Après un madrigal pareil, je n'aurais plus qu'à vous donner ma bénédiction, mais je craindrais qu'elle ne vous portât malheur. Parlons d'autre chose. Mille florins ne sont pas à dédaigner pour un jeune ménage. Je viens vous proposer de gagner honnêtement cette somme.

KARL.

De quoi s'agit-il?

LE DUC.

Votre successeur au ministère, le comte de Bramberg, doit prononcer son discours d'entrée devant la chambre des barons. Or, le brave comte est éloquent comme un poisson; et contre quelques feuillets noircis de niaiseries solennelles qu'il apprendrait par cœur en étudiant les attitudes devant son miroir, il serait tout prêt à donner les mille florins.

KARL.

Merci. Mais les recherches historiques que je fais pour le libraire Grün suffisent à assurer ma modeste vie. (S'approchant de la table et rangeant quelques papiers.) Tenez, voici justement un travail très pressé que j'ai fini cette nuit et que je vais lui porter tout à l'heure.

LE DUC.

Vous avez tort de refuser. La chose se serait faite discrètement, et...

KARL.

Vous n'y pensez pas, mon cher duc!... Exprimer les idées de ce Bramberg, un homme à vues bornées,

un routinier politique... Quand la besogne serait dix fois mieux payée, je refuserais.

LE DUC.

A la bonne heure, si c'est pour ce motif; mais vous voyez que je ne me trompais pas et que vous n'avez pas encore tout à fait dépouillé le vieil homme.

KARL.

Tenez, monsieur le duc, je n'ai qu'une réponse à vous faire... Tout à l'heure, nous sommes allés, Méta et moi, dans la boutique du faubourg où les paysans et les gens du peuple se procurent leurs pauvres bijoux et j'y ai acheté cette alliance d'or. (A Méta.) Viens, Méta, viens, sainte et pure enfant, et devant ce témoin de mes erreurs et de mes folies, laisse-moi fiancer à la tienne cette vie où tu as fait renaître l'espérance.

Il lui met la bague au doigt.

MÉTA.

Oh ! Karl, je me méritais pas tant de joie !... Vous seul êtes trop généreux et trop bon !

LE DUC.

Allons ! je vois que j'ai tort de troubler un aussi

gracieux tête-à-tête... Ne me disiez-vouspas, Karl, que vous alliez sortir encore?...

KARL.

Dans un instant... le temps de rassembler ces papiers...

LE DUC.

Et vous descendez en ville?...

KARL.

Oui.

LE DUC.

En ce cas, je vous quitte, car nous ne pourrions faire route ensemble. J'ai un rendez-vous au jardin public... Tous mes respects, mademoiselle; adieu, Karl, et bonne chance à votre idylle.

Le duc sort.

SCÈNE IV

KARL, MÉTA.

MÉTA.

Karl, vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas, de vous dire cela si franchement?... La vue de cet homme m'est pénible.

[illegible]

Que veux-tu? Il a [illegible] action étrange, mais [illegible] un service, puisque, [illegible] je ne serais pas aujourd'hui [illegible]

[illegible]

Je devrais donc [illegible] pas de la répulsion [illegible] la pitié.

[illegible]

Et pourquoi?

[illegible]

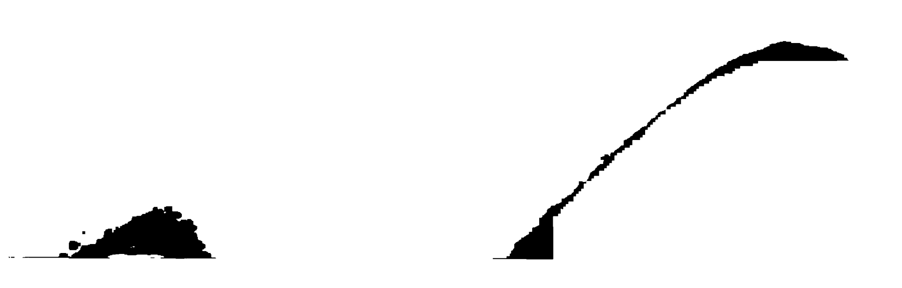
Oui, ses ironies [illegible] Enfin, je n'aime pas [illegible] lorsque vous le quittez. [illegible] toujours plus triste.

[illegible]

C'est vrai... [illegible] faisais le brave devant [illegible] lourde et si profonde [illegible] Il faut que j'aille porter [illegible]

[illegible]

Un mot encore. C'est [illegible]



que vous venez de me mettre au doigt cet anneau de fiancée, et je suis bien délicieusement émue et bien fière de l'y sentir. Je vous aime de toute mon âme, Karl, et vous le savez bien ; mais si la vie de devoir et de pauvreté que vous trouverez auprès de moi devait vous devenir pesante, si la nostalgie des grandeurs perdues devait vous faire souffrir un jour... Oh ! Karl, je ne veux rien tenir de vous par surprise... Cet anneau que voici, ma main n'a pas la douce habitude de le porter. N'hésitez pas ! Il est encore temps de le reprendre.

KARL.

O Méta ! j'ai donc bien mal su te dire combien je te dois de gratitude et d'amour, ou ta sublime humilité ignore donc à ce point ton charme infini de douceur et de consolation, que tu me croies capable de regretter près de toi les passions et les fièvres qui m'ont brisé?... Non, chère fiancée, chère femme, garde cet anneau comme un gage du serment que je fais de t'appartenir à jamais et de ne demander qu'à toi mon bonheur !

MÉTA.

Hélas! Karl, tout est là pour moi. Êtes-vous heureux?

KARL.

Oui, je le suis... ou du moins... car je ne sais pas mentir... je suis sûr que je le serai. Que dis-je? je le deviens chaque jour davantage, et c'est toi seule qui en es cause... et je t'aime.

MÉTA.

Oh! merci. C'est le mot que j'attendais.

KARL, prenant des papiers sur la table.

Au revoir, car je me suis mis en retard, et ce travail est très attendu... Je serai de retour dans une heure à peine... Un baiser?... (Il l'embrasse au front.) Va! je ne penserai qu'à toi en chemin, je te le promets.

Il sort.

SCÈNE V

MÉTA, seule.

Elle regarde par la fenêtre Karl qui s'éloigne, puis s'assied dans le fauteuil, près du rouet.

Il n'est pas heureux. Non!... Autrefois j'ai vu une mère présenter un jouet à son enfant moribond;

le pauvre petit eut un rayon de joie dans les yeux et son visage s'éclaira d'abord d'un sourire. Mais presque aussitôt sa main abandonna le joujou qui l'avait un instant amusé et il laissa retomber sa tête pâle sur l'oreiller. Eh bien, lorsque Karl me parle d'amour, je ne puis m'empêcher de songer à cet enfant malade, car je reconnais alors dans le regard de mon fiancé ce même sourire fatigué et ce même éclair de bonheur fugitif... M'aime-t-il seulement?.. Qui sait? Il est capable de me donner sa vie par reconnaissance. Il est si bon!... Comme je suis inquiète et oppressée aujourd'hui... Cette belle matinée ne me réchauffe pas le cœur. Hélas! qui m'eût dit, naguère, quand je n'aimais pas, qu'il viendrait un temps où je serais toujours triste, même les jours de soleil.

Le duc entre, introduisant la comtesse.

SCÈNE VI

MÉTA, LA COMTESSE, LE DUC.

LE DUC, à voix basse.

La jeune fille est seule, comtesse, et la voici.

La comtesse s'approche de Méta, qui est tombée dans une profonde rêverie, et la regarde avidement.

MÉTA, s'apercevant qu'elle n'est plus seule.

Ah!... pardon, madame. (Voyant le duc.) Monsieur le duc!... Que désirez-vous de moi?

LE DUC, s'approchant, à Méta.

Mademoiselle, le nom de madame, qui m'a prié de lui faire avoir un entretien avec vous, ne doit pas vous être inconnu. Vous êtes devant la comtesse Zéno.

MÉTA.

En effet, monsieur le duc, j'ai quelquefois entendu mon fiancé prononcer ce nom; mais c'était toujours aux heures où Karl paraissait souffrir.

LA COMTESSE.

S'il a été juste, mademoiselle, Karl n'a pourtant pas dû vous laisser ignorer que mon nom était celui d'une amie qui l'a servi avec dévouement.

MÉTA.

Je n'ai jamais cherché à connaître quelle a été la vie de Karl à la cour; ce sont là des sujets trop élevés pour ma faible intelligence. Je ne vois qu'une chose, c'est qu'il est sorti de là très malheureux.

LE DUC, s'interposant.

Vous avez tort, mademoiselle, d'accueillir avec

cette froideur madame la comtesse... Dans la démarche qu'elle fait auprès de vous, elle n'est guidée que par l'intérêt sincère qu'elle porte à Karl, et je vous suis garant que vous pouvez l'écouter, sinon avec sympathie, du moins avec confiance.

MÉTA.

Parlez donc, madame.

LE DUC, se retirant au fond, à part.

Enfin, je vais donc connaître ce qu'il y a dans l'âme de cette jeune fille.

LA COMTESSE, après un silence.

Mon enfant, je sais que vous aimez Karl. Je sais quelle religieuse fidélité vous avez gardée à son souvenir et de quel secours vous avez été pour lui dans un moment de douleur et de découragement. Je sais cela et je vous en ai une profonde gratitude. Oui! car tout ce qui arrive de favorable à Karl doit me toucher, puisque, moi aussi, je l'aime.

MÉTA, avec un cri.

Vous l'aimez?

LA COMTESSE.

Vous voyez que je suis franche avec vous. Oui, je l'aime, mais ne me supposez pas les sentiments

d'une rivale; je l'aime d'un amour désintéressé, comme est le vôtre, je n'en doute pas, et je suis prête à me sacrifier, si son intérêt l'exige.

MÉTA.

Vos paroles sont loyales et généreuses, madame, et je dois en effet me défendre de tout mouvement de jalousie, puisque vous venez me parler de celui que j'aime plus que ma vie.

LA COMTESSE.

C'est bien cela. Toutes deux, nous le voulons heureux; mais ce n'est pas le même bonheur que nous lui souhaitons. Moi, j'ai connu Karl en plein succès; j'ai cru à son génie et m'y suis dévouée. Vous, vous l'avez recueilli dans une heure de désespoir. Vous lui avez donné ce qui calme et ce qui console, le labeur obscur, la paix du foyer, les douces habitudes. Nous avons eu toutes deux raison, et nous avons fait ce qu'il fallait, pour lui, aux moments de son existence où nous l'avons rencontré. Maintenant, quel est l'avenir vraiment digne de lui, celui auquel il a renoncé par colère, ou celui auquel il se résigne par lassitude? L'homme qui a tenté de conduire un empire, pourra-t-il se contenter de la destinée du dernier des artisans? C'est la question que, dans

mon amour pour Karl, je me pose chaque jour avec angoisse, et c'est ce que vous devez aussi vous demander si vous êtes plus jalouse de sa gloire que de votre repos, si vous le préférez à vous-même, en un mot, si vous l'aimez.

MÉTA, *à part.*

Mon Dieu! cette femme parle comme ma conscience.

LA COMTESSE.

Je vous assure, mon enfant, que ce n'est pas à votre bonheur que j'en veux, et que c'est seulement celui de Karl que je désire. Jurez-moi, dans la sincérité de votre âme, que vous n'avez découvert en lui ni souvenirs ni regrets, et je n'ajouterai pas un mot. Je n'ai pour vous, croyez-le bien, ni haine ni envie. Je souffre de l'abandon de Karl comme vous avez souffert de son absence, et nos larmes nous ont fait une sorte de fraternité. Jurez-moi qu'auprès de vous et par vous Karl est heureux et le sera toujours, et je me retirerai mortellement atteinte, mais en vous bénissant comme une sœur mieux partagée.

MÉTA.

Madame... madame, pourquoi me dites-vous ces

choses? Oh! je sens bien que vous l'aimez et je ne doute pas de vos sentiments. Au contraire, j'en suis jalouse, et moi qui ne suis qu'une humble fille, je voudrais vous prouver que je l'aime autant que vous. S'il est heureux? Vous me demandez s'il est heureux? Ah! dites-moi donc plutôt ce que vous pouvez faire pour qu'il le soit. Car, moi, je ne pouvais que lui donner mon âme et ma vie, et je l'ai fait.

LA COMTESSE.

Ah! votre trouble vous trahit. Avouez qu'il n'a pas oublié son passé, qu'il le regrette.

MÉTA.

Et quand cela serait? Quand même ma tendresse et mon dévouement n'auraient pu que bercer sa douleur sans l'endormir, qu'y puis-je?... Que venez-vous me demander?

LA COMTESSE.

Vous le comprendrez tout à l'heure. Mais, le pouvoir qu'il a perdu, je puis le lui rendre; la grande œuvre qu'il a rêvée, je puis lui donner une seconde fois les moyens de l'accomplir. M. le duc que voici, vous dira que je ne cherche pas à vous tromper.

MÉTA.

Et c'est tout ce que vous avez à lui offrir?... C'est cette lutte inégale, dans laquelle il a déjà succombé, que vous lui proposez de reprendre?

LA COMTESSE.

Il y serait vainqueur aujourd'hui. Sa fière retraite a confondu ses ennemis. Tous lui rendent justice... On désire son retour... On l'appelle.

MÉTA.

Non! non! je n'entends rien à ces grands intérêts, mais je sens là le pressentiment d'un malheur. Je l'ai entendu trop souvent se plaindre de l'ingratitude et de l'injustice!

LA COMTESSE.

Préférez-vous l'entendre maudire... sa médiocrité et son inaction?

MÉTA.

Quelque chose me dit que le salut, pour lui, c'est de vivre inconnu auprès d'un être dont il soit aimé et qu'il aime.

LA COMTESSE, se laissant emporter.

Êtes-vous donc si sûre d'être aimée?...

MÉTA, vivement.

Ah ! vous m'aviez pourtant dit que vous ne veniez pas en rivale !...

Silence.

LA COMTESSE.

Voyons, voyons, ne vous emportez pas ! Je vous jure encore que je n'ai qu'une pensée : son bonheur. Oh ! je sais bien que je vous fais mal, pauvre enfant... mais... réfléchissez. Vous voulez retenir Karl dans sa vie présente, et vous venez de convenir qu'il en souffre. Est-ce raisonnable ? Karl est un grand et noble esprit qui se doit à son œuvre. Voulez-vous toujours le voir languir dans cette atmosphère où il étouffe ? Prenez garde ! Plus tard, quel remords ne serait-ce pas pour vous de l'entendre vous reprocher ce que ce généreux cœur nommerait sa lâcheté, et ce que vous, femme au désespoir, vous seriez forcée d'appeler votre égoïsme ?

MÉTA.

Assez ! assez ! de grâce, assez ! vous me torturez cruellement. Si vous croyez tout cela, pourquoi n'allez-vous pas trouver Karl ? Pourquoi ne pas lui offrir à lui-même toutes ces grandeurs maudites ?

LA COMTESSE.

Mais, parce qu'il refuserait à présent. Parce que,

dans une heure d'entraînement et de reconnaissance, il a lié sa vie à la vôtre. Parce que ce n'est plus de lui, mais de vous qu'il dépend aujourd'hui. Parce que vous seule, enfin, pouvez lui rendre sa liberté.

MÉTA.

Sa liberté ! ah ! je comprends. Vous le voulez libre, mais c'est pour le reprendre.

LA COMTESSE.

Vous êtes injuste, Méta. Si je n'avais voulu que vous reprendre un amant, serais-je d'abord venue à vous ? Ne pouvais-je pas m'adresser à Karl, lui rappeler les serments qu'il ne peut avoir tout à fait oubliés ? Non ! Méta, je vous ai crue plus généreuse. Étouffant tout sentiment d'orgueil et de dépit, je suis venue vers vous, la préférée, pour vous dire ce que je pouvais rendre à Karl et pour vous prier de m'aider à le faire consentir. Je lui apporte un sort magnifique, sans rien exiger en retour; et vous, dans votre amour aveugle, alléguant de vaines craintes que votre ignorance de la vie ne vous permet pas même de formuler, vous refusez tout pour lui. Laquelle de nous deux aime le mieux ? Je vous en fais juge.

MÉTA.

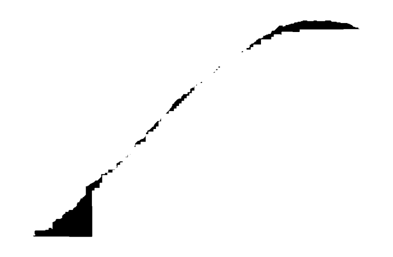
Ah! pas cela! Dites-moi que je fais obstacle à son bonheur, qu'il faut que je me sacrifie; mais ne dites pas que vous l'aimez plus que moi!

LA COMTESSE.

Méta!...

MÉTA.

Eh! n'ai-je pas deviné ce que vous voulez? Toutes ces terribles questions que vous me posez, croyez-vous qu'elles ne se soient pas dressées devant moi bien souvent, pendant mes nuits sans sommeil?... Le perdre!... le perdre!... Dieu!... ah! j'ai bien souffert à cette pensée; mais je ne me doutais pas que ce malheur arrivait, qu'il était là, tout proche. Le perdre! je me l'étais pourtant dit bien des fois, que son passé le ressaisirait tôt ou tard, ce passé que j'ignore, mais que je hais et qui me fait trembler pour lui; ce passé que je retrouve là, dans vos yeux, à vous, madame, que je ne connais pas, mais que j'attendais! Qu'est-ce que vous m'avez dit?.. Il serait malheureux... et malheureux par moi; et cet amour, qui est l'unique raison de ma vie, je ne puis le lui bien prouver qu'en y renonçant? Car je vous ai comprise, allez! Si simple et si ignorante



que je vous semble, je sais bien que je ne puis pas le suivre dans la carrière brillante où vous voulez l'entraîner; et d'ailleurs, madame, je soupçonne trop le prix dont vous lui ferez payer toutes ces faveurs nouvelles. Le quitter? le perdre? Mon Dieu! c'est donc impossible de faire le bonheur d'un homme à force de l'aimer?... Et il était là, tout à l'heure... il me parlait avec douceur... il me tenait les mains... Ah! c'est trop affreux. Je ne pourrai jamais! Je ne peux pas!

LA COMTESSE.

Pauvre, pauvre enfant! je sais que je vous brise le cœur. Ces tortures de la séparation devant lesquelles vous reculez, je les ai subies, Méta, et je vous plains. Mais songez à la grandeur du sacrifice! Songez qu'en renonçant à l'amour de Karl... dont vous doutez, car vous l'avez dit, vous en doutez... vous rendez votre amant à son génie; dites-vous que par votre dévouement, à vous, humble fille du peuple, vous aurez l'orgueil de vous dire, en le voyant s'élever dans la gloire : C'est mon œuvre!

MÉTA.

Enfin!... ah! que vous m'avez fait mal!... si je

voulais bien... si, pour le bonheur de Karl, je consentais...

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE DUC, au fond, à part.

Elle ferait cela?

MÉTA.

Mais non! quand j'offrirais à Karl sa liberté, il ne l'accepterait pas. Il est trop généreux... Et s'il acceptait, j'aurais bien peu fait pour son bonheur, puisqu'il emporterait en me quittant le remords de me savoir éternellement malheureuse à cause de lui.

LA COMTESSE.

Et si vous étiez plus héroïque encore... S'il fallait...

MÉTA.

Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Que Karl ignorât votre sacrifice...

MÉTA.

Comment?

LA COMTESSE.

Mais... en le délivrant de tout scrupule... vous

savez, c'est pour lui que je vous parle, pour lui !... en le trompant sur les motifs de la séparation, en lui disant...

MÉTA.

Que je ne l'aime plus, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Ou, du moins...

MÉTA.

Cherchez autre chose, madame, mais cela, il ne le croira pas !

LA COMTESSE.

Oui, si vous le lui dites seulement ; mais si vous lui en donnez une preuve apparente, s'il vous croit infidèle.

MÉTA.

Moi !... Ah ! tenez, madame, en voilà assez. J'ai l'air de vous marchander la liberté de Karl, et le ciel m'est témoin que je suis prête à mourir pour lui. Je cède ! Faites de moi ce qu'il vous plaira. J'espère bien que vous ne me proposerez rien d'indigne. Mais discuter avec vous la façon dont il faut que je meure... c'est trop ! Cherchez, imaginez un moyen : vous êtes une femme du monde, vous avez de l'esprit, vous... Moi, je suis brisée ! vous m'avez

fait douter de l'amour de Karl ; vous avez tué en moi la seule espérance qui y vécût : celle de le rendre heureux. Je ne suis plus capable de vous écouter... Les sanglots me montent à la gorge... j'étouffe... et je ne peux plus... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Elle fond en larmes.

LE DUC, bas à la comtesse.

Comtesse, savez-vous que cette enfant va faire une action sublime ?

LA COMTESSE, de même.

Eh!... je l'admire autant que je la déteste. Elle l'aime mieux que moi!...

LE DUC.

Savez-vous que cette jeune fille vient d'ébranler toutes les convictions de ma vie ?

LA COMTESSE.

Où voulez-vous en venir?... Je ne l'ai pas trompée... je ne me suis adressée qu'à son cœur... Prendriez-vous son parti contre moi ?

LE DUC.

Si peu que je vais vous aider encore, en la sou-

mettant à une épreuve suprême. C'est le démon qui m'inspire; mais, si elle résiste à la tentation, alors... ah! alors... je croirai qu'il y a des anges.

LA COMTESSE, à part.

Que va-t-il faire?

LE DUC, qui s'est approché de Méta accablée.

Méta! (La jeune fille relève la tête et le regarde.) Méta, je sais que vous vous défiez de moi, mais je vais vous faire une proposition qui vous révélera mes véritables sentiments pour vous. Je vous aime, Méta! (Geste de surprise effrayée de la jeune fille.) Je vous aime depuis longtemps, et c'est cette passion que je cachais sous ma constante ironie. Consentez à devenir ma femme. Un nom illustre et des millions sont un prix trop faible, je le sais, pour payer même votre pitié. Mais Karl se croira délié de tout engagement envers la duchesse de Falkenberg. S'il vous maudit d'abord, peut-être, il vous aura vite oubliée dans ses nouvelles grandeurs; et, quant à moi, je ne serai pour vous qu'un ami respectueux de votre douleur, et qui, si vous le voulez bien seulement, tentera, à force de tendresse et de patience, de vous devenir à la longue moins indifférent.

LA COMTESSE, à part.

Ai-je bien entendu? Cette petite fille, duchesse! Oh! elle acceptera.

MÉTA.

Monsieur le duc... je ne comprends pas bien. Êtes-vous sincère ou me tendez-vous un piège?... Mais, qu'importe d'ailleurs! j'aime Karl et je refuse.

LE DUC ET LA COMTESSE, à part.

Ah!

MÉTA.

Mais si c'est là votre moyen de délivrer Karl de moi... puisqu'on veut que je l'en délivre; s'il faut qu'il me méprise pour m'abandonner sans douleur et sans remords, faites! Qu'il croie que je consens à vous épouser, qu'il suppose que la vanité m'a rendue parjure, et madame pourra faire alors son bonheur, si elle peut. Seulement, ne me demandez pas de jouer longtemps cette odieuse comédie, car dès que Karl semblera m'avoir oubliée, j'irai cacher mes larmes dans une retraite inconnue où, dès aujourd'hui, je défends à quiconque de me suivre.

LA COMTESSE.

Mon enfant...

LE DUC.

Méta, laissez-moi du moins espérer...

MÉTA.

Ah! pas de consolations hypocrites. Tout est comme vous le vouliez, n'est-ce pas? Aidez-moi seulement à achever le sacrifice, et que ce soit rapide. Emmenez-moi d'ici. Karl peut rentrer à l'improviste, et si j'étais en sa présence, je ne réponds plus de rien. Emmenez-moi, et ne tardez pas; car tout ici me le rappelle et semble me reprocher mon départ et me retenir. Partons! Vous me trouverez bien un refuge? Madame doit avoir prévu cela.

LE DUC, regardant à la fenêtre au fond.

Hâtons-nous en effet... J'aperçois Karl qui revient là-bas.

MÉTA ET LA COMTESSE, ensemble.

Lui!

LE DUC.

Il marche à pas lents, mais nous n'avons pas un instant à perdre. (Il va fermer la porte. Puis, à Méta, montrant la petite porte à droite.) On peut sortir par ici, n'est-ce pas?... Venez.

LA COMTESSE, dans le plus grand trouble.

Quoi ! je vais me trouver seule en sa présence... comme cela... tout à coup !

MÉTA.

Reculeriez-vous devant votre œuvre ?

LA COMTESSE.

Non ! mais quand je vais lui annoncer votre faute, il ne voudra pas me croire... Quelle preuve lui donner ?

MÉTA, lui donnant son anneau.

Tenez, madame, voici notre alliance de fiançailles. Ce matin même, il me l'a mise au doigt. Ce sera un gage suffisant de ma trahison. Prenez, madame... mais je devrais vous laisser l'arracher vous-même de ma main, comme vous m'avez arraché mon amour du cœur.

LE DUC, entraînant Méta.

Ces retards vont tout perdre... Venez... venez !

MÉTA, sur le seuil de la petite porte.

Ah ! madame, c'est la première fois que je me défends de la haine. Mais rendez Karl heureux, et je vous bénirai.

Elle sort.

LE DUC, sortant derrière elle.

Ah ! j'irai jusqu'au bout.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, seule.

Voilà que j'ai peur, maintenant.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, KARL.

Il entre au fond, reconnaît la comtesse et s'arrête stupéfait.

KARL.

Vous, madame?

LA COMTESSE.

Oui, mais écoutez-moi avant de me repousser, Karl ! Celle que vous avez devant vous est bien changée ; elle s'est cruellement repentie du mal qu'elle vous a fait et vient implorer son pardon.

KARL.

Comtesse...

Laissez-moi vous [illegible]
fier langage pour me [illegible]
m'en venger... [illegible]
demain. J'ai tout [illegible]
m'a fait [illegible]
vendu mes diamans [illegible]
donné... tout... un [illegible]
Dames du Seigneur [illegible]
aussi pauvre que vous [illegible]
prise pour [illegible]
morceau de pain. Mais il ne suffisait [illegible]
fier mes mains; je vous devais [illegible]
tion. J'ai donc [illegible]
ils ont été assez bons pour me pardonner. [illegible]
deux vous regrettent et vous admirent [illegible]
viens aujourd'hui en suppliante, ce n'est pas pour
vous parler de moi, que vous n'aimez plus, mais
bien pour vous rendre au jeune souverain qui réclame vos lumières, à la patrie à qui vous devez
votre génie.

KARL, avec un mouvement de joie.

On me regrette !... Mais non ! je devrais rougir de
ce premier mouvement d'orgueil. Je n'ai pas à

hésiter. Quand même j'aurais assez de vanité pour me croire indispensable, quand même j'abandonnerais pour des rêves qui m'ont déjà déçu et dont je doute à présent, le calme et vrai bonheur que j'ai trouvé ici, je n'en devrais pas moins rester où me lient la reconnaissance et le devoir. Je pourrais revenir à ce qui m'a perdu; je ne puis quitter ce qui m'a sauvé. En écoutant vos offres, je serais pire qu'un fou, madame, je serais un ingrat!

LA COMTESSE, à part.

Il faudra donc user du dévouement de cette jeune fille... Oh! cela me répugne bien pourtant. (Haut.) Je vous entends, Karl; mais ne vous exagérez-vous pas ce que vous impose la gratitude? N'en devez-vous aucune, non plus, à ceux qui vous ont aimé et servi naguère, et qui sont prêts à le faire encore?... Et n'a-t-on pas profité de votre caprice de repos, de votre fantaisie de solitude, pour vous engager?...

KARL.

Permettez-moi de vous arrêter, madame. Il ne convient pas que je vous dise ce que j'éprouve pour celle à qui je me suis fiancé, mais toute tentative pour m'éloigner d'elle serait superflue. C'est à

Méta que mon cœur et ma vie appartiennent désormais.

LA COMTESSE.

Alors, demandez-moi donc pourquoi elle n'est pas ici!

KARL, avec effroi.

Méta... En effet... Comment êtes-vous seule dans cette demeure? Ah! y aurait-il là quelque nouvelle trahison?

LA COMTESSE.

Non! Karl, j'hésite seulement à vous causer une grande douleur.

KARL.

A moi?

LA COMTESSE.

Oui... supposiez-vous donc que, fière comme vous me connaissez, j'aurais franchi cette porte si elle avait pu m'être barrée par une rivale?

KARL.

Ah! Dieu!

LA COMTESSE.

Et croyez-vous que je viendrais vous dire que je vous aime encore, si je ne vous savais pas libre?

KARL.

Libre!... moi!... Qu'est-ce que cela signifie? Quelle affreuse nouvelle allez-vous m'apprendre?

LA COMTESSE.

Que l'on vous trompe, pauvre esprit crédule! que cette enfant, pour laquelle vous renonciez à un splendide avenir, est faible et perfide comme les autres femmes ; que le duc l'aime.

KARL.

Ah!

LA COMTESSE.

Qu'il lui a offert sa main, son titre, ses millions; qu'elle a tout accepté... elle qui avait l'honneur d'être aimée de vous... et que tout à l'heure, le duc vient de vous l'enlever.

KARL.

Le duc... enlever Méta?... Ah! vous ne la connaissez pas... C'est impossible.

LA COMTESSE.

Mais, soyez donc moins aveugle... Rappelez-vous donc la présence continuelle du duc dans votre retraite. L'attribuerez-vous à la fidèle amitié, chez cet égoïste féroce?

KARL.

C'est vrai... Mais non, je ne puis me résoudre à croire... Il me faudrait voir, toucher...

LA COMTESSE, lui donnant l'anneau.

Voyez donc!

KARL.

Son anneau!... son anneau de fiancée!... Ah!

LA COMTESSE, à part.

Ce que je viens de faire est infâme!

KARL.

Son anneau! Je m'explique maintenant pourquoi elle voulait me le rendre... Ah! cela, c'est la fin!

LA COMTESSE.

Non! Karl, il vous reste la consolation des forts: la gloire. Vous reparaîtrez demain à la cour, grandi par l'absence et par le malheur, et je vous reste, moi, qui fus bien coupable, mais que votre amour a purifiée; moi qui, si vous me refusez comme compagne de votre vie, me contenterai d'être une esclave soumise et dévouée au service de vos nobles ambitions et de vos grandes entreprises!

KARL.

Assez, madame, tout cela est inutile... Il vient de se faire un vide dans mon âme que rien ne saurait combler... Vous m'aimez, dites-vous? Ah! sincèrement je vous plains, mais tout est fini pour moi! Le seul bonheur possible était ici; je le vois bien maintenant qu'il est perdu, et qu'il est perdu par ma faute. Car si cruel que soit le coup dont tu me frappes, Méta, la souffrance ne me rend pas injuste. Je sens que je t'ai mal aimée, et que tu n'es pas si criminelle, puisque je ne trouve pas la force de te maudire... Oui, malgré tout, je devine encore du dévouement dans ton parjure... L'homme pour qui tu m'abandonnes ne doit plus être le dur et froid sceptique que j'ai connu, puisqu'il t'a choisie entre toutes et que tu lui donnes ce bonheur que tu m'as offert et dont je n'ai pas été digne. Sois donc heureuse auprès de celui que tu m'as préféré, Méta! Sois heureuse et sois pardonnée!

LA COMTESSE, à part.

Elle! toujours elle!

KARL.

Madame, êtes-vous autorisée à me donner cet anneau?

LA COMTESSE.

Oui, comme une preuve de sa trahison.

KARL, mettant l'anneau.

Qu'il reste donc à cette main, comme un gage de la fidélité que je jure à la chère absente, que je ne puis croire coupable. Ce serment, je n'aurai sans doute pas longtemps à le tenir, Méta, car tu m'as laissé ton amour dans le cœur, et c'est assez pour mourir... Oh!...

Il pleure, la tête dans ses mains.

LA COMTESSE, à part.

Ah! cette fois, je suis vaincue. (Haut.) Karl, on me donnera bien une cellule dans le couvent où j'ai jeté cette fortune. Adieu, je vous aime toujours et je vais prier pour vous.

Elle sort.

SCÈNE IX

KARL, seul.

Et celle-ci encore, à qui je suis fatal! Méta! Méta!... Partie!... Ah! je souffre trop! Infâme duc! ton pari est gagné! Un pistolet! Un couteau!... A moi quelque chose pour mourir!

SCÈNE X

KARL, LE DUC, MÉTA.

Le duc, soutenant Méta défaillante, parait sur le seuil de la porte de droite.

LE DUC, à Méta.

Embrassez votre fiancé, il est digne de vous.

MÉTA, courant à Karl.

Karl!

KARL.

Elle! Ah! ce n'est pas vrai... Je n'ai pas douté d'elle!

Ils se tiennent embrassés.

LE DUC.

Non! mais elle se sacrifiait pour vous et j'ai voulu savoir si vous le méritiez... Elle vient d'assister, invisible, à votre entrevue avec la comtesse. Et maintenant, il y a au monde une femme que j'admire et un homme que j'estime... Pardonnez-moi l'épreuve que je vous ai fait subir à tous deux. Elle assure votre bonheur, et, quant à moi... (A part.) Oh! moi, elle me confond.

KARL, à Méta.

Ainsi, c'était un mauvais rêve! Je t'ai bien là, dans mes bras, et je te vois, et je te tiens...

MÉTA.

Et je t'aime!

LE DUC, à part, très sombre.

Il y avait cela dans la vie et je ne l'ai pas su.

MÉTA, se dégageant des bras de Karl et lui montrant le duc.

Karl, regarde-le... Ne nous aimons pas ainsi devant lui... Il souffre.

LE DUC.

Karl, Méta est orpheline... Me permettez-vous de l'adopter?... Celle qui a bien voulu passer un instant pour ma femme, consentira à devenir ma fille... Voulez-vous?

MÉTA.

Oh! quelle joie!... Monsieur le duc, vous aussi, vous êtes bon!

LE DUC.

Non! je suis heureux, et du premier vrai bonheur que j'aie eu de ma vie tout entière.

KARL.

Et lequel ?

LE DUC, leur tendant les mains.

J'ai des amis !

Février 1874.

SEVERO TORELLI

DRAME EN CINQ ACTES EN VERS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE
DE L'ODÉON, LE 21 NOVEMBRE 1883

A MES INTERPRÈTES,

AUX JEUNES ET VAILLANTS ARTISTES DE L'ODÉON

CE DRAME EST DÉDIÉ

AVEC LES SENTIMENTS D'UNE PROFONDE RECONNAISSANCE.

F. C.

SEVERO TORELLI

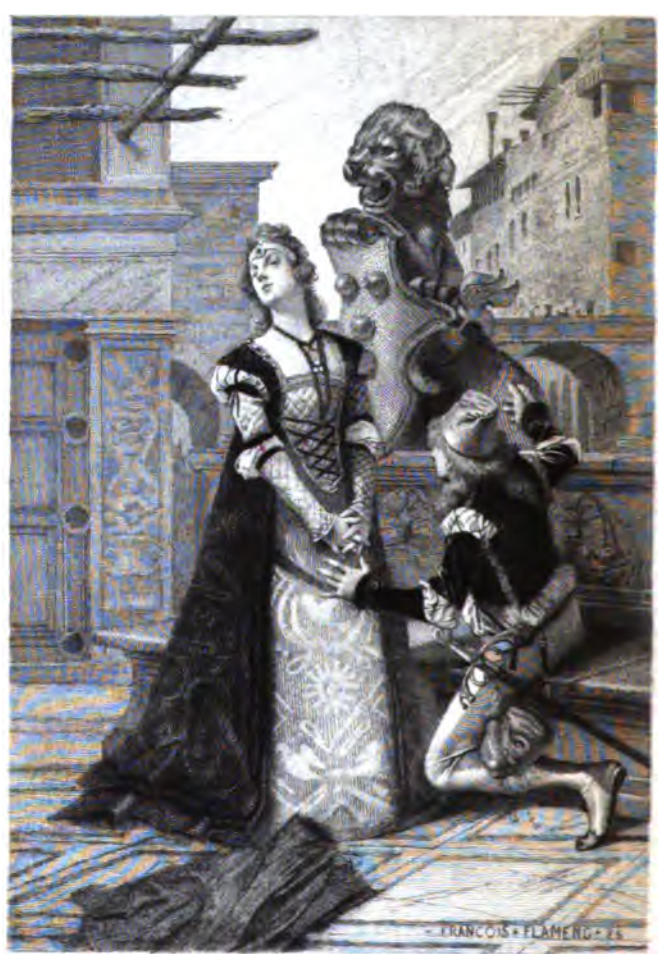
PERSONNAGES

BARNABO SPINOLA, Condottiere au service de la République de Florence, Gouverneur de Pise pour la Seigneurie.	MM.	RAPHAËL DUFLOS.
GIAN-BATTISTA TORELLI, noble Pisan............................		PAUL MOUNET.
SEVERO TORELLI, son fils.........		ALBERT LAMBERT fils.
RENZO RICCARDI, (Gentilshommes Pisans, amis de Severo.)		ALBERT LAMBERT.
ERCOLE BALBO, (Gentilshommes Pisans, amis de Severo.)		BRÉMONT.
LIPPO MALATESTA, (Gentilshommes Pisans, amis de Severo.)		REBEL.
SANDRINO, jeune orfèvre............	Mlle	JEANNE MALVAU.
FRA PAOLO, moine.................	MM.	PRAD.
LE BARIGEL........................		BOËJAT.
UN PROSCRIT.......................		RITEL.
UN PAGE DU GOUVERNEUR.........	Mlle	NOÉMIE.
UN SERVITEUR DES TORELLI.......	M.	DALIER.
DONNA PIA, femme de GIAN-BATTISTA TORELLI....................	Mlles	TESSANDIER.
PORTIA, courtisane..................		MARGUERITE BARETY.
CATARINA..........................		LEFEBVRE.
UNE FEMME DU PEUPLE............		CHÉRON.
LA SŒUR DE SANDRINO (personnage muet)...........................		***.

HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, HALLEBARDIERS ET SBIRES DU GOUVERNEUR, PRISONNIERS.

(*Pise*, 1494.)

Pour la mise en scène détaillée,
s'adresser à M. FOUCAULT, régisseur, à l'Odéon.



Dessin de François Flameng — Gravé par Léopold Flameng

SEVERO TORELLI

SEVERO

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



SEVERO TORELLI

DRAME EN CINQ ACTES

EN VERS

ACTE PREMIER

Le *Lungarno*, à Pise. — Au fond, le *Ponte di Mezzo*. A droite, au premier plan, le palais Torelli, et, au second plan, le portail d'une petite église. — A gauche, une maison de modeste apparence, ornée d'une treille et servant d'atelier et de boutique à un armurier-orfèvre. — Belle journée d'automne.

SCÈNE PREMIÈRE

RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO, LIPPO MALATESTA, SANDRINO, LA SŒUR DE SANDRINO.

Au lever du rideau, Renzo Riccardi et Ercole Balbo causent au milieu de la place, en se promenant, tandis que Lippo Malatesta est arrêté devant la boutique, à gauche, où Sandrino, joli jeune homme de seize ans à peine, lui montre des armes et des pièces d'orfèvrerie. La sœur de Sandrino, personnage muet, est assise au seuil de la maison.

ERCOLE BALBO.

Ainsi, voilà vingt ans que le fait s'est passé?

RENZO RICCARDI.

Vingt ans. Au point du jour, l'échafaud fut dressé,
Et Spinola — Florence, alors, venait de mettre
Sur Pise ce féroce et redoutable maître, —
Spinola — qu'à jamais le reprenne l'enfer! —
Monté sur son cheval et tout bardé de fer,
Était présent, gardé par ses porteurs de lance.
Il se fit un profond et lugubre silence
Lorsque les trois Pisans, col nu, les poings liés,
Apparurent en haut des affreux escaliers,
Près de l'exécuteur appuyé sur sa hache.
L'un des trois, — j'étais là, bambino qui se cache
Dans la foule, — l'un d'eux, jeune homme de vingt ans,
Avait mis, par bravade, une fleur dans ses dents.
Il la jeta, lorsque le bourreau lui fit signe,
S'inclina du côté du peuple d'un air digne,
Tomba sur les genoux, et, cruelle douleur!
Sa jeune tête alla rouler près de la fleur.
Le deuxième, un hercule, à la face rougeaude,
Mit son front dans le sang, à la place encor chaude...
Oh! le long hurlement qu'il fit, quand le bourreau
Ébrécha son outil sur ce cou de taureau!
Il s'y prit à trois fois pour tuer cet athlète,
Et l'on vit, quand au peuple il présenta la tête,
Que l'homme rouge avait affreusement pâli...

C'était le tour de Gian-Battista Torelli,
Du meilleur, du plus pur des citoyens de Pise.
Un murmure, pareil au souffle de la bise,
Sur le peuple assemblé longuement circula;
Mais, soudain, l'odieux Barnabo Spinola,
Comme si pour l'instant sa cruauté fût lasse,
Leva la main et dit : « C'est assez... Je fais grâce. »

ERCOLE.

Et pourquoi?

RENZO.

Qui le sait? Le rusé podestat
Craignit apparemment que l'émeute éclatât.

ERCOLE.

Et Torelli?

RENZO.

D'abord il rougit de colère;
Mais, entendant les cris joyeux du populaire,
Il se plaça — jamais il ne parut plus grand —
Au bord de l'échafaud, en face du tyran :
— « Barnabo Spinola, j'accepte ta clémence, »
Dit-il, « sans espérer qu'un temps meilleur commence;
« Mais on ne dira pas qu'un Torelli t'ait dû
« Ce bienfait infamant, sans te l'avoir rendu.
« Je te fais grâce aussi; contre toi je désarme.

« De mon côté, sois donc, désormais, sans alarme;
« Mais seul, par ce serment, je me lie aujourd'hui,
« Et s'il me naît un fils, tyran, prends garde à lui! »

ERCOLE.

C'était fier, mais aussi d'une imprudence extrême...
Et l'altier Barnabo?...

RENZO.

Lui fit grâce quand même...
Mais, de toute pitié l'homme se dégoûta;
Il n'a plus pardonné depuis... Gian-Battista,
S'enfermant dans la vie obscure et domestique,
Se cloîtra pour toujours dans ce palais antique,
Et, sans plus rien tenter contre le Barnabo,
Vécut dans son serment comme dans un tombeau.
On croyait à jamais sa tâche terminée;
Mais, quelques mois après la terrible journée
Où Torelli put voir de si près le bourreau,
Donna Pia, sa femme, eut un fils, Severo.
Il a fait de ce fils l'héritier de sa haine.
C'est un cœur de héros, c'est une âme romaine,
Où s'est, depuis l'enfance, à jamais implanté
L'amour de la patrie et de la liberté.
Tu l'as pu voir, il a la croyance tenace
Qu'il devra quelque jour accomplir la menace

Que son père au tyran [illegible]
Tout le peuple le [illegible]
Que ceux qui dans le [illegible]
Que Pise brise un jour les [illegible]
Et redevienne libre [illegible]
Acceptent pour leur chef [illegible]

[illegible]

Je serai comme toi [illegible]
Renzo; mais les six ans [illegible]
M'avaient fait oublier [illegible]
Qui nous délivrera des [illegible]

[illegible]

Severo!

[illegible]

Dieu t'entende!

LIPPO MALATESTA [illegible]

[illegible]

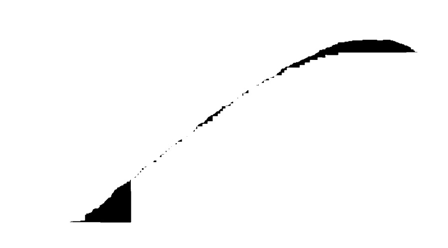
Cette dague espagnole à [illegible]
T'aurait tué, mon cher, [illegible]
L'autre jour dans ce duel.

RENZO [illegible]

[illegible]

SANSBRINA [illegible]

[illegible]



ERCOLE.

L'arme est bonne, c'est vrai, mais pas assez ornée...

SANDRINO.

Voyez donc celle-ci, toute damasquinée...
Un léger rinceau d'or entoure les quillons.
Le pommeau représente un Mercure.

ERCOLE.

Voyons!
Mais c'est une merveille, un objet d'art unique,
Et qu'eût payé bien cher Laurent le Magnifique...

SANDRINO.

Il ne l'aurait pas eu... Je suis bon gibelin.

ERCOLE.

Quoi! l'artiste?...

RENZO.

Ercole, c'est ce jeune orphelin,
Le petit Sandrino, le fils d'un maître orfèvre
Qui mourut, l'an dernier, de la mauvaise fièvre.
Tu juges de son art, — je te sais connaisseur; —
Il en vit et fait vivre aussi sa grande sœur.
L'enfant a du talent, la fille est belle et sage,
Et, chez nos jeunes gens, c'est aujourd'hui l'usage
De les encourager. Fais comme eux, s'il te plaît.

ERCOLE.

Qu'il me cisèle donc, bien vite, un fin stylet
Avec un collier d'or... C'est un travail qui presse...
L'un est pour mon rival ; l'autre pour ma maîtresse.

SANDRINO.

Grand merci, monseigneur !

ERCOLE, à la sœur de Sandrino.

Croix-Dieu ! les beaux regards !
Ils blessent sûrement plus que tous ces poignards.

Sur un regard de son frère, la sœur de Sandrino se lève et rentre dans la maison.

RENZO.

Je t'ai dit : belle et sage.

ERCOLE.

Elle est même farouche.

En ce moment entre le barigel, entouré d'hommes et de femmes du peuple. Un prisonnier marche entre deux sbires.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE BARIGEL, CATARINA,
LE PRISONNIER,
HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

LIPPO, les apercevant.

Encor des malheureux !

RENZO.

Et ce drôle à l'œil louche,
Ce barigel !

ERCOLE.

Renzo, qu'est-ce donc que cela ?

RENZO.

Rien. Tu vas voir comment gouverne Spinola.

LE BARIGEL, à ses sbires.

Cet homme à la prison !...

CATARINA.

Par pitié !

LE BARIGEL.

Qu'on s'en aille
Et me laisse passer... Allons, place, canaille !

CATARINA.

Non ! vous m'écouterez, messire... Voyez-vous,
Cet impôt est trop lourd, ils vous le diront tous...
Un ducat d'or par tête... Hélas ! mais mon pauvre homm
N'a jamais à la fois une si grosse somme,
Et l'on est bien souvent sans pain à la maison...
Et j'ai quatre petits à nourrir...

LE BARIGEL

En prison !

CATARINA

Mon Dieu ! ce n'est qu'un peu de temps que je vous demande.
Si vous saviez combien notre misère est grande !
Impôt sur tout... Impôt sur le vin, sur le sel...
Grâce pour mon mari, monsieur le barigel !
Il n'a jamais rien dit contre Florence... Grâce !
Il ôte son bonnet quand le gouverneur passe ;
Il n'a jamais rien fait, rien, qui pût l'offenser...
Quatre enfants ! Il a bien autre chose à penser.
Il vous paiera... plus tard... il n'avait pas d'ouvrage...
C'est un bon ouvrier, pourtant, plein de courage.
Mais si vous l'emmenez, oh ! c'est horrible !... Enfin !...
Nous allons, mes enfants et moi, mourir de faim !...
Au nom de la Madone !

LE BARIGEL, la repoussant durement.

Arrière donc, pleureuse !

Elle tombe sur les genoux.

LA FOULE, avec indignation.

Ah !

ERCOLE, s'avançant vivement.

Le coquin !... Combien doit cette malheureuse ?

LE BARIGEL.

Deux ducats.

ERCOLE.

Les voici. Lâchez cet homme-là !

Catarina et son mari se jettent aux genoux d'Ercole.

CATARINA.

Bon seigneur !

ERCOLE, au barigel.

A présent, laquais du Spinola,
Décampez, ou je vais ici, par Notre-Dame !
Savoir si votre dos est moins dur que votre âme.
Un bâton !

RENZO, lui saisissant le bras.

Imprudent !

LE BARIGEL.

Passez votre chemin
Vous-même ; car sur moi si vous portiez la main,
Vous n'auriez pas agi, vraiment, en homme sage.

RENZO, s'interposant.

Barigel, le seigneur arrive de voyage.

Bas, et glissant de l'argent dans la main du barigel.

Voici pour l'excuser.

ERCOLE, stupéfait, à Renzo.

Quoi !

RENZO.

J'ai cent fois raison.

Le barigel et les sbires sortent.

ERCOLE.

En sommes-nous donc là ?

SANDRINO, à Catarina et à son mari.

Venez à la maison.
Vous y boirez un coup de vin pour vous remettre.

ERCOLE.

Croix-Dieu ! par le laquais, je devine le maître...
Vous êtes bien domptés sur le bord de l'Arno.

LIPPO.

Attends pour nous juger, et viens chez Sandrino
Je veux y faire achat de quelque orfèvrerie.

ERCOLE.

O malheureuse ville ! ô ma pauvre patrie !

Ils entrent tous dans la maison de Sandrino : la foule s'est dispersée.

SCÈNE III

GIAN-BATTISTA TORELLI, SEVERO.

Gian-Battista Torelli, barbe et cheveux blancs, entre, la main posée sur l'épaule de son fils.

GIAN-BATTISTA.

Non, Severo, j'eus tort de suivre ton conseil,
De sortir avec toi, vois-tu... Ce bon soleil
Ne m'a pas réchauffé; car, devant le ravage
Qu'a fait dans ma patrie un siècle d'esclavage,
Devant ce peuple, au joug condamné sans recours,
C'est au cœur que j'ai froid, mon fils, froid pour toujours
Rentrons.

SEVERO.

Votre douleur, hélas ! me désespère.
Plus qu'aucun je respecte, ô cher, ô noble père,
Le fier isolement où vit enseveli
Dans sa promesse, Gian-Battista Torelli.
Mais, à rester toujours reclus et solitaire,
— Ne le voyez-vous pas ? — votre santé s'altère;
Le médecin l'a dit, il faut que vous sortiez.
Quand vous rêvez, le soir, les pieds sur les landiers,
Roulant dans votre esprit quelque pensée amère,

Souvent je vois des pleurs dans les yeux de ma mère.
Non, ne revenons pas si vite à la maison.
Sous le ciel calme et pur de l'arrière-saison,
Respirez longuement l'air qui vous fortifie.
Père, reprenez goût et courage à la vie !

GIAN-BATTISTA.

Je te cède toujours, mon enfant bien-aimé.
Mais il vaut mieux, crois-moi, que je reste enfermé,
Sans jeter un regard curieux aux fenêtres,
Dans mon palais, avec mes vieux portraits d'ancêtres.
Là, je puis quelquefois oublier, ô mon fils !
Que ma patrie est morte et que je lui survis.
Oui, je puis oublier, dans cette solitude,
Pise et nos quatre-vingt-dix ans de servitude.
En sortant avec toi, qu'ai-je vu tout d'abord?
La misère d'un peuple en haillons; dans le port,
Pas une barque, et l'herbe en a disjoint les dalles;
Au fronton lézardé des maisons féodales,
Des débris d'écussons, — les maîtres sont proscrits ! —
Une ville de morts, sans commerce et sans cris ;
Les lions florentins, les lions symboliques,
Debout, en marbre blanc, sur les places publiques!...
Quand nous sommes passés près du Palais Ancien,
As-tu senti mon bras tressaillir sur le tien?
C'est là que se dressait l'échafaud; c'est la place

Où le Guelfe abhorré m'accabla de sa grâce !
Pour moi, bien que déjà vingt hivers l'aient lavé,
Le sang de mes amis souille encor le pavé...
Ah ! tous ces souvenirs ! Voilà ce qui me tue.
Et tout à l'heure encor, devant cette statue,
Je suis devenu pâle et mon cœur a bondi.
C'est celle du héros pisan, de Sismondi,
Qui battit les Gênois et conquit la Sardaigne...
Brisée !... Il n'est plus rien que ce Barnabo craigne !
En outrageant ce bronze, il a décapité
La gloire du pays, l'honneur de la cité !
Ah ! vieillard impuissant, quelle fut ma démence
De rendre à ce tyran clémence pour clémence !
Image d'un héros, dans mon cœur désolé,
J'envie amèrement ton airain mutilé.
Ton front tomba du moins sous les coups de ces drôles,
Et moi, moi, j'ai ma tête encor sur mes épaules !

SEVERO.

Mon père, calmez-vous. Tout le monde sait bien
Que vous êtes un grand et parfait citoyen ;
Le scrupule d'honneur de votre âme correcte,
Père, chacun l'admire et chacun le respecte.
Quand, contre Spinola, pour une fois clément,
Vous désarmiez, Dieu même approuva le serment.
Il bénit dès ce jour votre union stérile,

Et bientôt, héritier de la race virile
Dont vous êtes le chef, je naquis, suscité
Pour l'œuvre de vengeance et pour la liberté.
Le peuple l'a compris; c'est en moi qu'il espère,
Mais en se souvenant des vertus de mon père.
Comme il croyait en vous, il me donne sa foi,
Et s'il m'aime, c'est vous encor qu'il aime en moi.
Au bras de votre enfant, montrez-vous dans la ville;
Le peuple, tressaillant sous le haillon servile,
Comprendra ce qu'au jour de la rébellion
Vaudra le lionceau, rien qu'à voir le lion.

GIAN-BATTISTA.

Merci, mon Severo, merci! Tu me consoles
De mon profond chagrin par ces bonnes paroles.
Excuse le vieillard, aux morts presque pareil.
Pour moi, la servitude obscurcit le soleil;
Pour moi, l'air qu'un tyran respire est délétère.
Laisse-moi regagner ma prison volontaire.
Loin du spectacle affreux de mon pays en deuil,
J'y vivrai, désormais, jusqu'au jour du cercueil,
Près de ta sainte mère, en relisant Tacite;
Et si j'en sors jamais, comme un mort ressuscite,
— Quel espoir! — ce sera le jour où mon enfant,
Mon Severo, mon fils, en vengeur triomphant,



Viendra, parmi les cris où la victoire vibre,
M'embrasser sur le seuil, suivi d'un peuple libre!

Il gravit les marches de son palais et frappe à la porte avec le marteau; un serviteur la lui ouvre.

O soleil! je te fais mes adieux aujourd'hui.

Il fait à son fils un dernier signe affectueux.

Au revoir.

SEVERO, seul.

Pauvre père! Allons prier pour lui.

Il entre dans la petite église.

SCÈNE IV

BARNABO SPINOLA,
PORTIA, RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO,
LIPPO MALATESTA, SANDRINO,
LE BARIGEL,
HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, UN PAGE.

Au moment où Severo est entré dans l'église, Renzo, Ercole et Lippo sortent de l'atelier de l'orfèvre, reconduits par Sandrino.

SANDRINO, à Lippo.

Donc, vous prenez l'épée?

LIPPO.

Oui, l'arme est à ma guise;
Mais sur la lame, il faut graver cette devise :
« J'en sors pour mon bon droit; j'y rentre avec honneur. »

SANDRINO.

Dès demain vous aurez la chose, monseigneur.

En ce moment, une clameur s'élève et quelques enfants entrent en courant sur le pont, chassés par un page.

LE PAGE.

Place au Gouverneur!... Place!...

ERCOLE.

Eh! quel est ce tapage?

RENZO.

Ercole, tu vas voir le Gouverneur. Ce page
Le précède toujours, chassant le peuple ainsi.

LE PAGE, écartant les gens du peuple accourus.

Allons, place, manants! place donc!

Barnabo Spinola, vêtu avec magnificence, apparaît sur le pont. Portia, en robe de brocart, est auprès de lui. Deux haies de hallebardiers les gardent. Le barigel et ses sbires ferment le cortège.

RENZO, à Ercole.

Le voici.

ERCOLE.

Diable! il est bien gardé.

RENZO.

C'est qu'il tient à la vie.
De toute agression le traître se méfie.
On goûte à tous les plats, et même il ne boirait
Qu'en un certain cristal, qu'un poison briserait.

ERCOLE.

Mais quelle est cette femme?

RENZO.

Elle est assez connue...
Portia... Léonard l'a peinte toute nue...
Le caprice du maître à sa jupe est noué,
Et c'est notre or qui pleut sur cette Danaé.

ERCOLE, riant.

Que ne suis-je ducat!...

RENZO.

Ercole, prends donc garde...
Il me semble que c'est par ici qu'il regarde.

Pendant ce dialogue, Barnabo a descendu lentement la scène, parlant à l'oreille de Portia qui sourit; puis il a fait signe au barigel et lui a dit quelques mots à voix basse, en désignant la maison de Sandrino.

LE BARIGEL, répondant à Barnabo.

Lui-même, monseigneur, l'enfant aux cheveux blonds.

BARNABO.

Eh! Sandrino!

Geste de surprise de Sandrino.

C'est bien à toi que nous parlons...
Bel enfant, nous voulons te mieux connaître... Approche.
Sais-tu que nous venons t'adresser un reproche,
Ma belle amie et moi? Ne nous a-t-on pas dit
Qu'en cette horrible ville, en ce pays maudit,
Comme pousse une rose à l'ombre d'un mur triste,
Fleurissait un tout jeune et très charmant artiste,
Qui travaille à ravir l'or et l'argent et qui,
Comme Donatello, comme Brunelleschi,
Fait avec les métaux ce qui le plus nous charme :
Un bijou pour la femme, et pour le noble une arme ?
Et ce bon ouvrier nous était inconnu :
Et tu ne venais pas à moi? Je suis venu.
Tu vois, je viens, avec la beauté pour cortège.
Un Florentin trouve un artiste : il le protège.
Ces lourdauds de Pisans n'attachent aucun prix
Aux choses d'art. Bien sûr, ils ne t'ont pas compris.
C'est un peuple marchand, qui peine et qui trafique
Sans goût. Mais, moi, j'étais l'ami du Magnifique,
Et je te paierai cher tes bijoux précieux.
Puis on dit que ta sœur a de fort jolis yeux...

Donc, laissant cet air sombre et cette main crispée,
Montre-moi la fillette et me vends une épée.

SANDRINO.

Excellence, d'abord, je vous dis : Grand merci.
Mais, depuis quelques jours, ma sœur n'est pas ici,
Et tout ce que, chez moi, j'ai de bijouterie
Est vendu... Mes regrets à votre Seigneurie.

RENZO, à part.

Brave enfant!

BARNABO.

Je n'aurais rien de toi, Sandrino?
Quoi! pour ma Portia, pas un petit anneau?
Pour moi, pas un poignard à pendre à ma ceinture?
C'est un fâcheux hasard, une étrange aventure.
Voici bien des objets...

SANDRINO.

Seigneur, tout est vendu.

BARNABO.

Assez, drôle insolent! Va! j'ai bien entendu.
On me l'avait bien dit... Il ne sort de ta forge
Que couteaux destinés à me couper la gorge.
Ah! tu m'oses braver. Sache, petit serpent,

Que quiconque m'insulte en face s'en repent,
Et que son châtiment suit de près son offense.
Barigel !

ERCOLE, bas à ses amis, mettant la main à la garde de son épée.

Compagnons, nous prenons sa défense,
N'est-ce pas ?

PORTIA, à Barnabo, lui touchant le bras.

Laissez donc tranquille cet enfant ;
Portia prend sa cause en main, et le défend.
Si vous me demandiez pourquoi, je pourrais dire
Que c'est mon bon plaisir... Vous n'auriez qu'à sourire,
Barnabo. Mais je veux bien vous dire pourquoi :
Vous vantez la beauté d'une autre devant moi !
Inconstant ! Vous faut-il, pour me rendre jalouse,
Comme au pape Alexandre, un sérail à Pérouse ?
Vous osez lui parler des beaux yeux de sa sœur !
Eh bien, moi, je leur veux laisser un défenseur,
A ces beaux yeux ! Voilà pourquoi, mon infidèle,
Je prétends que la sœur ait son frère auprès d'elle,
Ou je ne permets plus, aujourd'hui ni demain,
Ni jamais, monseigneur, que vous touchiez ma main.

BARNABO.

Portia, vous raillez ?...

PORTIA.

Non, tel est mon caprice,
Certe, il ferait beau voir qu'une fois je vous prisse,
Méchant, qui désirez rendre mon cœur jaloux,
A soupirer ailleurs, quand je n'aime que vous !

BARNABO, souriant.

Il n'est pas de faveur que je ne vous octroie.
Soit.

ERCOLE, à part.

Vivent les bons cœurs et les filles de joie !

BARNABO, à Sandrino.

Souviens-toi, cependant, impudent ouvrier,
Qu'il ne te faudrait pas deux fois m'injurier.

Aux jeunes gentilshommes.

Et vous, mes beaux galants, vos mains inoccupées
Vont vite, je l'ai vu, du côté des épées.
Patience ! Aujourd'hui, ce n'est pas tous les jours.
Le lion florentin fait griffes de velours;
Pourtant, n'oubliez pas qu'il fronce la narine
Et que sa lourde patte est sur votre poitrine...
Venez, ma Portia, nous rentrons au palais.

Barnabo prend la main de Portia et sort avec son escorte.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins BARNABO ET PORTIA, puis SEVERO.

ERCOLE, à Sandrino.

Ah! courageux mignon!... Voici mes mains, prends-les!
Dans ce corps enfantin, quelle âme brave et forte!

RENZO.

Eh bien, ami, tu vois que Pise n'est pas morte!

En ce moment, Severo, sortant de l'église, paraît sur le parvis.

Va! va! nous châtierons quelque jour ce bourreau.

SANDRINO, à un groupe de gens du peuple resté au fond du théâtre.

Ah! compagnons, c'est lui! C'est notre Severo!

LES GENS DU PEUPLE, s'avançant à la rencontre de Severo.

Salut, seigneur!

SEVERO, les saluant de la main.

Merci! Salut et bonne chance,
Mes amis!

SANDRINO.

Le voilà, l'enfant de la vengeance,

Le fils des Torelli, qui nous délivrera !

SEVERO, à une femme qui porte un petit enfant.

Ah ! ma bonne, je sais qu'hier on enterra
Ton mari. Maintenant, te voilà sans ressource,
Ma pauvre Luisina... Tiens, accepte ma bourse.

LA FEMME DU PEUPLE, inclinée sur la main de Severo qu'elle vient de baiser.

Veux-tu me rendre heureuse?

SEVERO.

Oui... De quelle façon ?

LA FEMME.

Embrasse seulement mon cher petit garçon.

SEVERO.

Certe, et de tout mon cœur... Qu'il grandisse et qu'il t'aime.

LA FEMME.

Ton baiser sur son front, c'est un second baptême !

SANDRINO, aux gens du peuple.

Voyez comme il est bon... C'est tous les jours ainsi.

UN PROSCRIT, à Severo.

Un grand plaisir, seigneur !

SEVERO.

Quoi?

LE PROSCRIT.

Votre main?

Severo lui tend la main.

LE PROSCRIT, les larmes aux yeux.

Merci!

SEVERO.

Mais qu'as-tu donc, Beppo? Souffres-tu? Quoi! tu pleures!

LE PROSCRIT.

Ils m'ont proscrit.

SEVERO.

Hélas! Et tu pars?

LE PROSCRIT.

Dans deux heures...
Mais j'ai touché ta main, je pars moins malheureux.

SEVERO, à part.

Comme ils m'aiment!... Oh! tout pour mon père et pour eux!

Il s'approche du groupe formé par Renzo et les jeunes gentilshommes. Les gens du peuple se dispersent et sortent.

SEVERO, aux jeunes gens.

Bonjour, amis.

LIPPO.

Tu sors trop tard de cette église,
Camarade, pour voir le gouverneur de Pise;
A l'instant même, il est venu nous insulter.

SEVERO.

Béni soit le hasard qui m'a fait l'éviter !
Je ne me suis jamais trouvé sur son passage
Et je ne connais pas son odieux visage.

RENZO, montrant Sandrino.

C'est à ce pauvre enfant que le monstre en avait.

SEVERO.

A-t-il bien répondu ?

RENZO.

Comme tu l'aurais fait...

SANDRINO.

En citoyen de Pise !

RENZO.

En homme de courage
Et sans la Portia, qui détourna l'orage,
— Bonne fille ! — ce soir, nous couchions en prison.

SEVERO.

Je n'attendais pas moins de lui... Tiens, mon garçon...
A toi, ma chaîne d'or.

SANDRINO, confus.

Seigneur... elle est trop belle.

SEVERO.

Tu me feras cadeau de quelque bagatelle,
Enfant, que ce bijou ne paierait qu'à moitié.
Nous ferons cet échange en signe d'amitié...
Mais laisse-nous.

SANDRINO, sortant.

Le cher et généreux jeune homme !

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins SANDRINO.

ERCOLE.

Severo Torelli, quand je partis pour Rome,
Où, comme vous savez, je suis resté six ans,
J'avais le désespoir au cœur; car les Pisans,
Pour le jour désiré d'émeute et de colère,
N'avaient pas dans leur ville un homme populaire
Qu'ils pussent acclamer pour chef et pour tribun.
Mais je viens de vous voir à l'œuvre. Ils en ont un.

SEVERO.

Qu'ils me choisissent donc, et que ce jour arrive!
Qu'ils se lassent enfin qu'on tue et qu'on proscrive
Les plus grands, les meilleurs, les plus nobles d'entre eux
Qu'ils tentent un suprême effort, les malheureux!
Oui, qu'ils me disent : « Va ! » qu'ils me fassent un signe;
Je serai là pour les commander, quoique indigne.
Que dis-je ? Je fais plus que de le souhaiter,
Ce jour du grand réveil, je voudrais le hâter.
Ce rêve, mes amis, chaque nuit me visite :
La vieille liberté de Pise ressuscite,
En brisant de son front le marbre du tombeau,
Et c'est moi qui l'évoque, en frappant Barnabo.
Mais je songe au réveil! Florence est la plus forte;
Les Guelfes reviendront venger la bête morte
Et ressouder nos fers, vieux de près de cent ans.
Attendons un moment favorable. — Et j'attends.
Car la révolte, hélas ! fut trop souvent folie
Dans notre malheureuse et tragique Italie.
Sur Médicis, le fer des Pazzi s'émoussa;
Trois martyrs, vainement, ont égorgé Sforza;
Toujours au tyran mort survit la tyrannie...
Mais qu'elle sonne, enfin, l'heure cent fois bénie
Où le Guelfe, occupé de quelque autre ennemi,
Ne laissera peser sa griffe qu'à demi,

Sa griffe de lion, sur sa vivante proie!
Alors, — ô quelle ivresse! ô joie! ô pleurs de joie,
Qu'au grand soleil revu verse le prisonnier! —
Je donne le signal, je frappe le premier,
Et, pareil aux tribuns des vieilles républiques,
On me verra courir sur les places publiques
Agitant pour drapeau cette main que voilà,
Rouge jusqu'au poignet du sang de Spinola!

ERCOLE.

Eh bien donc, écoutez... Le moment où la cloche
Du Dôme sonnera cette heure, il est tout proche...

SEVERO.

Quoi?

ERCOLE.

Nous avons un chef!... Eh bien, je vous apprends
Qu'un imminent péril menace nos tyrans.
Oui, mes braves amis, je vous apprends encore
Qu'appelé par le pape et Ludovic le More,
Le roi Charles, le roi de France, est sur le point
D'arriver, la bannière au vent, l'épée au poing.
Il va vers Naples, mais sa première furie
Tombera sur Florence et sur la Seigneurie.
Or, ce roi paladin nous tient pour ses amis;
Il nous accordera son aide; il l'a promis.

Il vient, vous dis-je, il vient, et c'est Dieu qui l'envoie!
Son armée a franchi les Alpes de Savoie;
Pierre de Médicis en est épouvanté;
Et, déjà, nous sentons un vent de liberté,
Qui, des coteaux toscans courbant au loin les seigles,
Nous arrive du Nord par le chemin des aigles!

SEVERO.

Le roi de France arrive ?

LIPPO.

Est-ce certain?

ERCOLE.

Certain.

LIPPO.

Alors, il faut agir contre le Florentin;
Il faut que les Pisans, d'un cri de délivrance
Répondent sans retard aux trompettes de France.

RENZO, à Severo.

Tu seras notre chef dans ce danger commun!

SEVERO.

Pour mourir le premier, soit...

LIPPO.

Silence... Quelqu'un...
C'est Portia.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PORTIA.

PORTIA.

Vraiment, il paraît que nous sommes
Faits pour nous rencontrer ici, mes gentilshommes.
Mais vous causiez tout bas...

Elle va pour s'éloigner.

Je vous laisse en repos.

RENZO.

Non, belle Portia, tu viens mal à propos
Et troubles entre nous un discours assez grave.
Mais n'importe! tu fus, pour Sandrino, très brave;
Nous l'aimons; et, puisque tu passes à présent,
Nous te saluerons tous d'un mot reconnaissant.

PORTIA.

Vous ne me détestez donc pas?... Cela m'étonne.

LIPPO.

Bah! l'on hait ton amant, mais toi, l'on te pardonne.

RENZO.

D'abord pour ton bon cœur...

ERCOLE.

Et puis, pour tes beaux yeux !

PORTIA.

C'est fort galant.

S'adressant à Severo, qu'elle n'a cessé de regarder.

Mais vous, le beau silencieux,
Ne me direz-vous pas un mot qui renouvelle
Dans mon cœur le plaisir et l'orgueil d'être belle ?

SEVERO.

Je ne sais point aimer ni haïr à demi.
Mais votre fantaisie a sauvé notre ami ;
Le caprice fut bon qui vous a décidée...
Merci donc.

PORTIA, tristement, à part.

Il ne m'a pas même regardée.

Haut.

Adieu, seigneurs.

Elle sort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins PORTIA.

RENZO.

On t'a parlé fort tendrement,
Severo.

SEVERO.

Que m'importe, en un pareil moment!
A nos projets!... Ainsi, pour mourir, pour combattre,
Nous allons nous unir, mes amis, tous les quatre?

LES TROIS JEUNES GENS.

Oui!

SEVERO, à Ercole.

Le temps presse-t-il?

ERCOLE.

Le roi de France accourt;
Il faut que les Pisans, dans un délai fort court,
Soient libres dans leurs murs, l'œil à la barbacane,
Pour aider les Français descendus en Toscane.

SEVERO.

Ils le seront! Le ciel s'écroule sur mon front,
Si je n'insurge pas la foule. Ils le seront!

LIPPO.

Mais ce peuple endormi sous un joug centenaire,
Il faut le réveiller par un coup de tonnerre;
Faisons, pour enhardir jusqu'au plus timoré,
Un acte sans retour, affreux, désespéré,
Qui le force au combat, qui lui mette aux entrailles

La rage du succès, l'effroi des représailles,
Et qui donne au bourgeois le cœur d'un vétéran...

SEVERO.

Cet acte quel est-il?

ERCOLE.

Le meurtre du tyran.

SEVERO.

Je vois que vous m'avez bien compris tout à l'heure.
Il faut que nous frappions cet homme, il faut qu'il meure.
Nous ne soulèverons Pise qu'en brandissant
Au soleil un couteau, tout rouge de son sang.
Notre devoir est là; cette tâche est la nôtre.
Êtes-vous tous prêts?

LES TROIS JEUNES GENS.

Tous!

SEVERO.

Frappons l'un après l'autre.
Si bien gardé qu'il soit par ses hallebardiers,
Que ce soit moi qui tue ou vous qui poignardiez,
Nous jurons de frapper d'une main ferme et sûre?

LES TROIS JEUNES GENS.

Oui... tous!

SEVERO.

De retourner l'arme dans la blessure?

LES TROIS JEUNES GENS.

Oui!

SEVERO.

D'égorger cet homme, en quelque lieu qu'il soit,
Même dans son sommeil, même sous notre toit,
Même à l'autel! — Tant pis, si le prêtre en murmure! —
Nous jurons de frapper au défaut de l'armure,
Dans le visage, au cou, partout où nous pourrons
Enfoncer le poignard, enfin!

LES TROIS JEUNES GENS.

Nous le jurons!

SEVERO, avec exaltation.

N'est-ce pas que c'est juste? Oh! n'est-ce pas, patrie,
Que mon bras peut s'armer pour cette boucherie?
N'est-ce pas qu'à présent, dans cette faible main,
Tu mettras la vertu stoïque d'un Romain?
N'est-ce pas qu'avec toi je suis d'intelligence?
Tu le sais, j'ai vécu pour ta seule vengeance;
En moi, j'ai respecté ton justicier futur,
Et ma jeunesse est chaste et mon cœur est très pur.
— N'est-ce pas que ce meurtre est bon et légitime?

LIPPO.

Mais l'honneur de frapper le premier la victime,
Auquel de nous, ami, sera-t-il destiné?

RENZO.

Moi, je suis le plus noble!

ERCOLE.

Et moi, je suis l'aîné!

SEVERO.

Non pas, ce sera moi!... Tous, vous l'avez dit, même!
Seul, je puis entraîner le peuple! seul, il m'aime;
Et si je dois mourir en frappant l'étranger,
Le peuple vous suivra bien mieux pour me venger...
A moi, le premier coup!

ERCOLE.

C'est juste.

SEVERO.

Et si je tombe
Sans tuer Spinola, je voudrais, dans ma tombe,
Emporter avec moi, frères, votre serment
De frapper tour à tour inexorablement...
La forme ne sera jamais trop solennelle
De ce serment. Je veux que mon âme éternelle,

Fût-elle au paradis ou fût-elle en enfer,
Sache que Barnabo mourra sous votre fer!
Je veux une terrible et sainte garantie...
Jurons donc...

Un bruit de clochette se fait entendre.

Attendez!...

Fra Paolo, portant un ciboire et précédé par un enfant, paraît sur le pont.

sur la très sainte hostie!

RENZO.

Soit.

SCÈNE IX

LES MÊMES, FRA PAOLO.

SEVERO.

C'est Fra Paolo, prieur des Célestins;
Il a, tout comme nous, horreur des Florentins.
Il voudra contenter notre désir, j'espère.

A Fra Paolo, qui s'est dirigé vers l'église et a déjà monté les premières marches du parvis.

Sire moine, deux mots.

FRA PAOLO.

Que voulez-vous?

SEVERO.

Mon père,
Vous nous connaissez tous... Or, un dessein puissant,
Que nous ne dirions pas, même en nous confessant,
Tous quatre nous unit pour le salut de Pise.
Montrez-nous le ciboire, au seuil de cette église;
Silencieusement nous étendrons la main,
Et vous continuerez en paix votre chemin.

FRA PAOLO.

Ainsi, vous m'arrêtez, prêtre, sous ce portique,
Et vous voulez jurer sur le saint viatique?

SEVERO.

Sur Dieu même!

FRA PAOLO.

Il a dit, dans le livre divin,
Aux hommes : « Gardez-vous de m'invoquer en vain. »

SEVERO.

Notre dessein est juste, et notre œuvre mûrie.

FRA PAOLO.

Vous avez dit le nom de la chère patrie?

Il suffit! vous aurez de moi contentement.
Mais c'est un redoutable, un éternel serment,
Contre lequel il n'est plus jamais de refuge.

Il découvre le ciboire.

Voici le corps du Christ.

Les jeunes gens mettent un genou en terre, inclinent le front et étendent silencieusement la main droite vers le ciboire, en signe de serment.

Mes fils, que Dieu vous juge!

ACTE DEUXIÈME

Une salle du palais Torelli. Meubles sévères, sombres tapisseries, armures et portraits.

SCÈNE PREMIÈRE

GIAN-BATTISTA, DONNA PIA.

Gian-Battista est assis dans un grand fauteuil; Donna Pia se tient debout près de lui.

GIAN-BATTISTA.

Non! j'ai fait une faute et dois m'en repentir;
Même au bras de mon fils, je ne veux plus sortir,
Plus revoir notre état de décadence infâme...
Vois-tu, je ne suis bien qu'avec toi, chère femme,
Qui partageas toujours mon deuil et ma prison...
J'étais malade, eh bien...

Il lui baise la main.

voilà ma guérison.
Dis-moi... n'est-il venu personne en mon absence?

DONNA PIA.

Si... de pauvres proscrits, qui demandaient licence
De vous voir un moment.

GIAN-BATTISTA.

Encor... les malheureux!
Mais, hélas! je n'aurais rien pu faire pour eux.
Notre épargne n'était pas forte, cette année!
On nous implore tant... je l'ai toute donnée.
Notre trésor est vide, et c'est souvent ainsi.
Pauvres gens!

DONNA PIA.

Monseigneur, n'ayez aucun souci,
J'ai compris leur misère à leurs regards timides,
Et pas un n'est sorti de chez vous les mains vides.

GIAN-BATTISTA.

Cependant nous n'avions plus rien?

DONNA PIA.

Hier, en effet,
Mais non pas aujourd'hui.

GIAN-BATTISTA.

Comment donc as-tu fait?

DONNA PIA.

Ne vous occupez pas de mes pauvres largesses.

J'avais quelques bijoux, inutiles richesses ;
Car un deuil éternel par nous deux est porté.
Ma parure, ai-je dit, sera la charité,
— D'ailleurs, je ne mettais jamais ces braveries, —
Et j'ai chez l'argentier vendu mes pierreries...
Oh ! sans vous en parler... Vous n'auriez pas dit : « non »
Les proscrits sont partis bénissant votre nom.

GIAN-BATTISTA, se levant et lui prenant les mains.

O ma Pia, douceur et fierté de ma vie !
Certes, je ne suis pas parmi ceux qu'on envie,
Et l'on plaint le vieillard qui porte dans son cœur
D'un grand rêve détruit la cruelle rancœur ;
Je ne suis qu'un captif dans ma patrie esclave.
Mais l'humble moine élu pape par le conclave,
Mais le condottiere devenu prince et duc,
M'envieraient, quand, pauvre homme égrotant et caduc,
Je prends avec amour tes deux mains et les presse,
Ces larmes de bonheur, d'orgueil et de tendresse !

DONNA PIA.

Mais, monseigneur, j'ai fait simplement mon devoir.

GIAN-BATTISTA.

Que je t'aime, Pia ! Tu ne peux pas savoir
De quel profond chagrin mon âme est oppressée,

Quand je songe à ta vie, auprès de moi passée.
J'avais plus de trente ans quand ce bonheur m'advint
De te voir, de t'aimer ; tu n'en avais pas vingt.
Tu m'aimas, ignorant mon rang et ma naissance,
Me croyant pauvre enfin, dans ta chère innocence,
Et ton regard charmé dans le mien se plongea,
Oubliant que j'avais des cheveux gris déjà.
Mais l'idylle fut courte et trop vite achevée ;
La hache du tyran sur mon front fut levée,
Et de cette épouvante et de cette douleur
Tu gardes pour toujours l'effrayante pâleur,
Et le sourire, après tant d'angoisse et de fièvres,
Même en me revoyant, n'a plus fleuri tes lèvres.

DONNA PIA, à part.

Hélas !

GIAN-BATTISTA.

J'étais sans joie au moment du retour ;
Au monde je n'avais plus rien que ton amour.
Je revenais ici, le désespoir dans l'âme ;
Le front courbé, frappé d'une clémence infâme,
Je cachais dans ton sein ma honte de vaincu...
Et depuis lors, Pia, comment as-tu vécu ?
Près du vieux combattant, perdu pour sa patrie,
Dans ce sombre palais ta beauté s'est flétrie,

Et ce morne destin, je te le vois subir,
Sans un sanglot, sans un regret, sans un soupir!
Telle une fleur — les fleurs ont une âme très douce —
Que le vent a semée au hasard, et qui pousse
Sur la pierre, entre les barreaux noirs d'un cachot,
Doit préférer parfois au soleil doux et chaud,
A l'air libre, aux amours de ses sœurs des prairies,
Le bonheur de charmer de tristes rêveries
Et de mettre un parfum suave et printanier
Dans la tombe où languit un pauvre prisonnier.

DONNA PIA.

C'est beaucoup trop d'éloge et de reconnaissance,
Monseigneur. Loin de vous comme en votre présence,
Je n'ai qu'un souvenir : le jour où je vous vis,
Jeune et noble Pisan, debout sur le parvis,
Me donner l'eau bénite au sortir de la messe.
Dès ce jour où, rempli d'amoureuse promesse,
Votre regard brûlant sur le mien s'arrêta,
Je vous aimai, je fus à vous, Gian-Battista!
Et moi, qui vous voyais presque avec épouvante,
Moi, dont vous auriez pu faire votre servante,
Votre jouet, oui, moi, qui vous aurais béni
Quand vous m'auriez chassée en disant : « C'est fini! »
Moi, qu'un baiser de vous à jamais eût ravie,

Je fus le seul amour de toute votre vie !
Ce sort était si beau qu'il me comblait d'effroi.
Il dure encor pourtant. Aussi, demandez-moi
Mon repos en ce monde et mon salut dans l'autre ;
Oui, changez, mon seigneur et maître, — je suis vôtre ! —
En supplices futurs tous mes bonheurs passés :
Demandez-moi mon sang !... Je n'ai pas fait assez.

GIAN-BATTISTA.

Que dis-tu, ma Pia ? Quelle maison royale
M'aurait jamais donné d'épouse plus loyale,
Qui me fit plus d'honneur et portât mieux mon nom ?
Non, tu ne me dois rien, ma Pia, cent fois non !
Les femmes comme toi, le ciel les prédestine
Aux grands et saints devoirs, et l'humble contadine
Au centuple a payé le peu qu'elle m'a dû.
Mère de notre fils, tu me l'as bien rendu !

DONNA PIA, à part.

Notre fils !

GIAN-BATTISTA, souriant.

Ah ! ton cœur n'a plus rien qui proteste,
Et tu ne songes plus à faire la modeste ;
Et moi, j'ai bien le droit d'être reconnaissant...
Notre fils bien-aimé... Je pleure en y pensant...
S'il est pur, généreux, bon, rempli de courage,

O ma chère Pia, c'est surtout ton ouvrage,
Et tu l'as, pour le faire aujourd'hui tel qu'il est,
Nourri de tes vertus autant que de ton lait!
Ah! tu ne dis plus rien, tu gardes le silence...
Pesez les sentiments d'un fils dans la balance;
Du côté de la mère incline le plateau.
Va, quand nous dormirons dans le Campo-Santo,
Les jours où notre fils, errant parmi les pierres,
Viendra nous apporter des fleurs et des prières
Et nous verra tous deux, en marbre copiés,
Les mains jointes, avec un lion à nos pieds,
Sa tendresse, suivant sa pente accoutumée,
Rêvera plus longtemps à toi, la mieux aimée,
Sans que j'en sois jaloux, hélas! car c'est la loi...
Il priera pour nous deux; les fleurs seront pour toi.

DONNA PIA.

Vous êtes bon pour moi plus que je ne mérite,
Monseigneur... Mais, souffrez qu'un instant je vous quitte
Parmi mes vêtements et les vôtres, j'ai pris
Quelques menus objets pour ces pauvres proscrits,
Et sans retard il faut que je les leur envoie...
Je reviens.

Elle sort, à gauche.

SCÈNE II

GIAN-BATTISTA, puis SEVERO.

GIAN-BATTISTA, seul.

Fais ton œuvre et marche dans ta voie,
Sainte femme, et que Dieu te récompense un jour!
Severo entre.
Severo!... Mon enfant, j'attendais ton retour;
Car loin de toi le temps me dure... Oui, même une heure!

SEVERO.

Celle qui vient de fuir est pourtant la meilleure
De ma vie, ô mon père, et vous devez bien voir
Rayonner dans mes yeux un magnifique espoir!

GIAN-BATTISTA.

Lequel?

SEVERO.

La foule était nombreuse sur la place,
Le jour où Barnabo Spinola vous fit grâce,
N'est-il pas vrai, mon père? et chacun entendit
La menace qu'alors vous fîtes au maudit.
« S'il naît un fils de moi, » lui dites-vous, « prends garde! »
Or, voilà trop longtemps que la vengeance tarde
Et que, sans que peut-être y songe le bourreau,

Elle est comme un poignard qui se rouille au fourreau.
Mais, si Dieu m'aide, avant que peu de temps s'écoule,
Mon père bien-aimé, vous reverrez la foule
Au seuil de ce palais libre et vous acclamant,
Qui vous criera : « Ton fils a tenu ton serment! »

GIAN-BATTISTA.

Mon Severo, que veux-tu dire?

SEVERO.

Je me nomme
Severo Torelli, père, je suis un homme;
Mon bras est fort, mon cœur est brave, j'ai vingt ans,
Et je vais accomplir la menace. Il est temps!

GIAN-BATTISTA.

Tu vas?...

SEVERO.

D'abord, il faut que je vous avertisse
Que rien n'arrêtera cet acte de justice.
J'ai juré sur le Christ. Nous sommes quatre amis,
Des cœurs jeunes et purs, des bras bien affermis;
Je suis leur chef, ma main frappera la première...
Et l'on empêcherait d'éclater la lumière
Du soleil, et le fleuve à la mer de courir,
Plutôt que d'empêcher cet homme de mourir.

GIAN-BATTISTA.

Severo, ne crains pas mes remontrances vaines.
C'est bien mon noble sang qui brûle dans tes veines,
C'est lui seul qui te fait agir; tu l'as reçu,
Dernier des Torelli, lorsque tu fus conçu;
Mon ardeur d'autrefois, il te la communique.
Jadis, je frémissais de peur, mon fils unique,
Lorsque, petit enfant, tu faisais un faux pas;
Aujourd'hui, prends ma main, elle ne tremble pas!
Une larme, une seule, aujourd'hui, serait lâche.
Tu l'as juré! C'est bien, Severo, fais ta tâche.

Montrant les armures.

Ils t'approuvent, ô jeune et brave justicier,
Nos aïeux, dont voici les fantômes d'acier.
Je sens sous cet airain quelque chose qui vibre :
Leur orgueil, qui connut Pise puissante et libre.
Aussi, tous ces héros qui m'entendent et moi,
Nous te verrons lever le poignard sans effroi
Sur ce tyran, eût-il une triple cuirasse,
Et mettrons dans ton bras la force d'une race!

SEVERO, mettant un genou en terre.

Il ne vous reste plus, père, qu'à me bénir.

GIAN-BATTISTA.

O mon Dieu, cet enfant va s'armer pour punir

Un homme et délivrer tout un peuple d'esclaves!
Vous laissez le volcan répandre au loin ses laves;
Laissez des opprimés éclater le courroux.
Songez, mon Dieu, que seul il s'expose pour tous,
Songez qu'il fait justice, ô vous, le juste maître!
Et ne maudissez pas l'acte qu'il va commettre.

Il étend la main sur la tête de son fils.

Pour moi, mon fils, au nom des quatre-vingt-dix ans
De honte et de douleur subis par les Pisans,
Au nom des prisonniers qui râlent sous les voûtes,
Au nom des exilés sans pain sur les grand'routes,
Au nom des orphelins et des veuves, au nom
Des anciens soldats morts sous notre gonfanon
Jadis, lorsque le Guelfe a brisé nos épées,
Au nom des malheureux dont les têtes coupées
Ont si souvent pourri sur la Tour de la Faim,
Au nom de nos héros, de nos martyrs, enfin,
O mon fils! pour donner la victoire à tes armes,
Je te bénis avec leur sang, avec leurs larmes,
Et, d'avance certain que tu les vengeras,
Je t'approuve et je t'aime, et je te tends les bras!

Severo se jette dans les bras de son père.

SCÈNE III

LES MÊMES, DONNA PIA.

GIAN-BATTISTA, voyant entrer donna Pia.

Voici ta mère, enfant, mon héroïque épouse.
Tu lui dois ton secret, elle serait jalouse;
Et pour le grand péril où tu vas t'exposer,
Ma bénédiction ne vaut pas son baiser.

DONNA PIA.

Un péril?... Pour mon fils?... Et lequel, je vous prie?

GIAN-BATTISTA.

Cet enfant va venger son père et sa patrie...

DONNA PIA.

Comment?

GIAN-BATTISTA.

En attaquant Barnabo Spinola...

SEVERO.

En frappant le tyran!

DONNA PIA, avec un grand cri.

Ah!... jamais!... Pas cela!...

Elle défaille sur un siège.

Non, pas cela... C'est trop !...

GIAN-BATTISTA.

Pia, quelle faiblesse !
Songe qu'elle m'attriste autant qu'elle me blesse...
Tu souffres... mais le cri que ta bouche a poussé
Dément en un instant tout ton noble passé.
Oui, pleure, c'est ton droit; mais en ton cœur ramène
Cet amour du devoir, cette vertu romaine
Dont jadis je tâchai de t'imprimer le sceau,
En te lisant Plutarque auprès de son berceau.
Quoi ! tout à l'heure encor, simplement, sans murmures,
Aux pauvres exilés tu donnais tes parures.
O matrone, il faut faire encor plus que tu fis !
Pise exige de toi la plus belle : ton fils !

SEVERO.

Oui, mon père a raison. Par pitié, soyez forte,
Espérez et priez, mère, pour que je sorte
De ce grave danger heureux et triomphant.
Priez, ma mère ! et Dieu vous rendra votre enfant...
D'ailleurs, à mon projet vous serez convertie,
Lorsque vous saurez tout... J'ai juré sur l'hostie !

Donna Pia tressaille douloureusement; Severo l'enveloppe de ses deux bras.

Jamais je ne t'aimai, mère, autant qu'aujourd'hui!

DONNA PIA, à Gian-Battista, d'un air égaré.

Seule avec lui... Je veux être seule avec lui!

GIAN-BATTISTA.

C'est bien.

À Severo.

Pour endormir sa cruelle pensée,
Que la mère à son tour par l'enfant soit bercée!

À part.

Mais mon angoisse, à moi, tu devais l'ignorer,
Mon fils, et c'est Dieu seul qui me verra pleurer.

Il sort.

SCÈNE IV

SEVERO, DONNA PIA.

DONNA PIA.

Tu m'aimes bien, dis-moi?

SEVERO.

Ma bonne mère!

DONNA PIA.

Écoute...
Spinola — son nom seul me fait frissonner toute —

Est un monstre, un Satan sanguinaire et cruel;
Je le hais! aussi vrai que Jésus est au ciel;
Sa vie et son triomphe offensent la nature;
Il mérite la mort et la pire torture;
Pourtant il vaudrait mieux pour toi — m'entends-tu bien? —
Ne pas croire à la messe et vivre comme un chien;
Il vaudrait mieux pour toi, mon fils, cent fois mieux être
Un voleur, un parjure, un scélérat, un traître,
Un chrétien renégat et violant ses vœux,
Que de faire tomber un seul de ses cheveux!

SEVERO.

Ah! vous m'épouvantez, mère!

DONNA PIA.

L'heure est venue
Où l'horrible action doit être enfin connue...
Ah! pour nous épargner ce supplice hideux,
Murailles, croulez donc, écrasez-nous tous deux!...

SEVERO.

Ma mère, apaisez-vous... ma mère, je vous aime...
Vous m'avez entendu, j'ai juré sur Dieu même!
Comment un tel serment peut-il être aboli?

DONNA PIA.

Parce que tu n'es pas le fils de Torelli...

Severo recule, suffoqué.

Et que... sans en mourir, faut-il que je le dise?...
Ton père est Spinola, le gouverneur de Pise.

SEVERO.

Lui !

DONNA PIA.

Retiens ton dégoût, ta haine, ton mépris!...
Car tu ne peux savoir, car tu n'as pas compris...
Je n'ose te parler dans l'horreur qui m'accable.
La grâce... souviens-toi... la grâce inexplicable...
L'échafaud... Torelli sauvé seul du trépas...
Ah ! tu te tords les mains!... Tu comprends, n'est-ce pas?

SEVERO, se cachant la tête dans les mains.

Oh ! monstrueux !

DONNA PIA.

Pourtant, il faut bien que tu saches...
Toujours ces échafauds, ces bourreaux et ces haches !
Vois-tu, je n'avais plus raison ni volonté !
J'étais comme une folle... On l'avait arrêté...
Ah ! je savais la loi... La mort pour qui conspire...
Quel jour affreux ! J'avais mordu la main du sbire
Qui, le premier, avait touché Gian-Battista.
Mais ils étaient nombreux et forts... On l'arrêta.
Je restai seule... Alors, je n'eus plus qu'une idée,
Un désir... Ah ! j'étais comme une possédée...

Voir Barnabo, crier : « Clémence! » à ce tyran,
Et lui couvrir la main de baisers en pleurant.
J'avais une douleur toute brute et rustique,
Moi! Je ne comprenais rien à la politique.
Dans l'affreux désespoir dont mon cœur était plein,
Je ne connaissais plus Guelfe, ni Gibelin;
Je me souciais bien de la fierté pisane,
Moi, la fille du peuple, oui, l'humble paysanne...
Je voulais voir cet homme et lui jeter mon cri,
Afin qu'il empêchât de tuer mon mari...
Ah! je le vois encore, écoutant ma supplique,
Sur son trône, riant d'un rire diabolique,
Et jouant de la main avec son lourd collier;
Et lorsque je tombai, lasse de supplier,
Demi-morte, à genoux, sans voix, je me rappelle
L'accent dont il me dit : « Comme vous êtes belle! »

SEVERO.

Par grâce! assez! assez!

DONNA PIA.

Non, tu dois savoir tout.
Dès qu'il eut prononcé ce mot, je fus debout
Devant lui, frémissante et pâle de colère...
Oh! le contrat abject! Oh! l'ignoble salaire!
Mais le monstre me dit, d'un ton calme et glacé :

— « Dès l'aube, l'échafaud, demain, sera dressé;
« Trois hommes y seront, cou nu, les mains liées.
« Leurs sentences partout ont été publiées,
« Et de loin, pour les voir, les curieux viendront.
« De ces trois condamnés, les deux premiers mourront.
« L'autre sur le billot viendra poser sa tête,
« L'exécuteur aura la hache toute prête;
« Il prendra pour frapper un élan de trois pas...
« Mais... si tu veux... le fer ne retombera pas!... »
Il n'est pas retombé!

SEVERO.

Se cacher sous la terre!

DONNA PIA.

Oui, me tuer... après!... Oui, j'aurais dû le faire!
Mon époux eût vécu, sauvé, sans rien savoir...
Mais, avant de mourir j'ai voulu le revoir,
Et de ma lâcheté mon amour fut complice.
Aussi, quand il revint, échappé du supplice,
Et me dit, se trompant sur mon cruel émoi,
Qu'il n'avait accepté sa grâce que pour moi...
— Je l'aimais tant... J'étais sa chose, son esclave... —
Quand je le vis tomber, lui si ferme et si brave,
Dans cette chaise, avec un geste de vaincu,
J'ai cru qu'il fallait vivre encore, et j'ai vécu...

J'ai vécu... Si mon crime est grand, combien j'expie!
Non! Dieu m'éprouve trop, et je deviens impie...
Mais, lorsque je jurais de vivre, à mon insu,
L'enfant de l'adultère était déjà conçu!

SEVERO.

Et, lorsqu'il vit le jour, ce fils de l'adultère,
Vous n'avez pas?...

DONNA PIA.

Pitié! pitié! Je suis ta mère.

SEVERO.

Pardon... je deviens fou... Mais, depuis un moment,
Il se fait en moi-même un long déchirement;
Un vertige d'horreur du cœur au front me monte,
Et mon sang me dégoûte, et mon corps me fait honte!
[illegible] fils de Barnabé! moi, fils de ce tyran!
Et [illegible] mari si bon, ce citoyen si grand,
[illegible] nomme son fils et croit être mon père!
[illegible] son [illegible] chauffé cette vipère;
Et mes baisers d'enfant, — c'est à faire frémir! —
S'il savait ce secret, il voudrait les vomir.
[illegible] et cent fois trop punie,
[illegible] vraiment trop d'horrible ironie
Que [illegible] ait pris pour lionceau
[illegible] du loup et du pourceau!

DONNA PIA.

Severo !

SEVERO.

Je comprends, portraits des vieux ancêtres,
Qui tous avez haï les tyrans et les traîtres,
Pourquoi vous me suiviez d'un regard courroucé
Lorsque, enfant, devant vous, si souvent j'ai passé ?
Je comprends à présent, héroïques armures,
Pourquoi sous votre airain j'entendais des murmures,
Et pourquoi, dans les trous des morions de fer,
Je croyais voir des yeux briller d'un feu d'enfer !
Regards des vieux portraits, flammes sous les vieux heaumes,
O Torelli, c'étaient vos illustres fantômes,
Qui, du pays des morts chassés par la douleur,
Venaient maudire en moi l'intrus et le voleur !...
Oui, voleur ! N'allez pas dire que j'extravague ;
J'ai volé le blason que je porte à ma bague,
Volé le nom, volé l'honneur, volé l'argent
Que, prodigue et joyeux, je donne à l'indigent,
Et sur lequel on voit, lauré comme un Tibère,
Un visage, celui de mon horrible père !
J'ai tout volé ! Tant mieux ! j'applaudis mon larcin.
J'ai droit d'être un voleur, moi, fils d'un assassin !

DONNA PIA.

O mon Dieu !

SEVERO, avec égarement.

Redoublez vos regards de colère,
Vieux aïeux!... Vous savez, je suis très populaire,
Et, m'arrêtant parfois, quand je passe en rêvant,
Une mère me fait embrasser son enfant.
Tous me tendent la main, lorsque je sors de vêpre...
N'approchez pas de moi, malheureux! J'ai la lèpre!
Le sang qui rend ma main froide comme un tombeau,
C'est du sang de serpent, du sang de Barnabo!
Stupides, attendris, des pleurs sous les paupières,
Vous me tendez vos mains... Allons! cherchez des pierres!
J'ai la lèpre, vous dis-je, et je répands l'effroi...
Des pierres! Ramassez, vite, et lapidez-moi!

DONNA PIA.

Mon Severo, j'ai peur, la raison t'abandonne!

SEVERO.

Non, non!... Car je vous plains, mère, et je vous pardonne.
C'est un dévouement fou qui vous a fait agir...
Mais vous deviez comprendre, en l'entendant vagir,
L'avorton, fils du crime et fils de la folie,
De quels tourments sa vie allait être remplie;
Et si vous aviez eu des sentiments humains,
Ma mère, vous m'auriez étranglé de vos mains.

DONNA PIA.

Non! ne dis pas cela. C'est un affreux blasphème!
Je t'aimais, malgré tout, je t'aimais... et je t'aime!...
Et quand je tressaillis à tes cris enfantins,
Je ne fus qu'une mère et n'eus que des instincts,
Te nourrir, t'élever, comme une simple femme,
Hélas! et j'oubliai presque la chose infâme.
Oui, j'ai menti, c'est vrai! mais la mère qui ment
Pour son fils n'a pas peur du divin jugement,
Et Dieu, j'en suis bien sûre, absoudra mon silence,
Après l'avoir pesé dans sa juste balance,
Et vingt ans de torture et de remords caché
Pèseront à ses yeux plus lourd que mon péché.
J'ai menti!... mais c'était ton bonheur, ce mensonge;
C'était aussi le sien, à ce vieillard, j'y songe,
Et quand je le voyais comme un fils te chérir,
Je disais : « Tout est bien, je suis seule à souffrir. »
Cet odieux secret, il faisait mon martyre;
Mais, pour toi, mon enfant, plutôt que de le dire,
Sous le fer des bourreaux, sur les brasiers ardents,
Je me serais coupé la langue avec les dents.
Pouvais-je donc prévoir cette chose effroyable,
Que cet homme ait vécu vingt ans? Est-ce croyable,
Lui dont tout un pays rêve l'égorgement?
Hélas! il n'a vécu que pour mon châtiment...

Tu tournes ton regard vers le mien, tu tressailles!
Prends-moi donc en pitié, cher fils de mes entrailles,
Car je t'épargne un crime effrayant. A quel prix!
J'ai changé ton amour filial en mépris,
Je te voue au malheur... Eh bien, je m'y décide,
Mais tu ne seras pas, du moins, un parricide!
Ah! nous mourrons bientôt... Ce monde est trop cruel!
Mais nous pourrons du moins nous retrouver au ciel...
Ah! je me sens mourir... je suis anéantie...
Mon fils! mon pauvre enfant!...

Elle tombe à genoux et défaille en baisant la main de Severo.

SEVERO.

J'ai juré sur l'hostie!

ACTE TROISIÈME

Une rue près du Dôme. Au milieu de la scène, un lion de marbre blanc sur un piédestal où sont écrits au charbon ces mots : *Mort à Spinola*. Palais à droite et à gauche. — C'est au coucher du soleil.

SCÈNE PREMIÈRE

RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO,
LIPPO MALATESTA, groupés dans un coin du théâtre,
SANDRINO,
HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

Au lever du rideau, les gens du peuple entourent le lion de marbre et se montrent entre eux l'inscription du piédestal, en jetant des éclats de rire. Sandrino est au milieu d'eux.

LA FOULE.

Mort à Spinola! Mort!

SANDRINO, montrant le poing au lion.

Rugis donc, vieux lion!
Vois! notre cri de haine et de rébellion

Est sur ton socle... Allons! montre tes crocs et rage!
Tu m'entends bien?... On peut lire le même outrage,
Écrit en une nuit, on ne sait pas par qui,
Sur tous les piédestaux de tous les *Marzocchi!*
Fâche-toi donc un peu, citoyen de Florence!

UN HOMME DU PEUPLE.

C'est sur tous les lions?

SANDRINO.

Oui, pas de différence!
Pas de jaloux! Le grand monstre de marbre blanc
Du Dôme a ces trois mots incrustés dans le flanc...
En une nuit, on a flétri tous les emblèmes...
Ah! cela fait du bien... Tous souillés! tous les mêmes!
Et l'on s'est réjoui, va, depuis ce matin!

DES HOMMES, jetant de la boue sur le lion.

A toi, tyran! A toi, Guelfe! A toi, Florentin!

SANDRINO.

Que m'absolvent messieurs saint Marc et saint Jérôme!

Il jette de la boue au lion.

Tiens, scélérat!... Allons voir le lion du Dôme!
Peut-être sera-t-il plus méchant, celui-là.

TOUS.

Au Dôme!

L'HOMME DU PEUPLE.

Courons-y tous!

LA FOULE sort, en criant :

Mort à Spinola!

RENZO, les suivant des yeux.

Ma foi! les voilà tous partis comme une meute.
Le peuple... grand enfant!

LIPPO.

Mais, Renzo, cette émeute
Est fâcheuse pour nous. Le despote, irrité,
D'abord redoublera contre eux de cruauté;
Puis il va se tenir encor plus sur ses gardes.

RENZO.

Bah! il n'est point toujours entre ses hallebardes.
Il n'échappera pas, quand même, à nos stylets.

ERCOLE.

N'importe. Ces criards nous gênent... Suivons-les.

Ils sortent.

SCÈNE II

SEVERO, seul.

Il entre, plongé dans sa méditation.

Je suis son fils!... La nuit entière s'est passée,
Puis un jour, et je vis avec cette pensée...
Cherchant les lieux déserts, comme si mon affront
Était, en traits de feu, lisible sur mon front,
J'erre, je vais... Voilà des heures que je marche...
Hier au soir, je me suis accroupi sous une arche
Du vieux pont; mais l'affreux clapotement des eaux,
Et le vent de la nuit pleurant dans les roseaux,
Et deux ou trois hiboux sortis de leur repaire,
M'ont chuchoté tout bas ces mots : « Il est ton père! »
Et je me suis enfui dans les champs, plein d'effroi.
Les étoiles n'ont pas eu de pitié pour moi;
Elles me poursuivaient de leur regard sévère.
Au matin, sur la route où se dresse un calvaire,
Mes genoux ont fléchi devant le crucifix...
Je n'ai pas pu prier... Son fils... Être son fils!
Je n'ai voulu revoir ni ma mère... ni l'autre...
Le vieillard... Comme fait la bête qui se vautre,
J'ai dormi sur le sol, roulé dans mon manteau...

Tout à l'heure, j'étais dans le Campo-Santo :
L'endroit est solitaire à l'heure où le jour tombe...
A peine étais-je entré, que sur [illegible] d'une tombe
Le nom de Torelli, pourtant presque effacé,
A flamboyé soudain... et les morts m'ont chassé!...
Oui! tout, dans la funèbre et glorieuse enceinte,
Le sol qu'on apporta jadis de Terre-Sainte,
Les fresques d'Orcagna sur les murs, les tombeaux
Des grands Pisans couchés dans l'éternel repos,
Tout ce monde des morts s'animant sous le cloître,
A cette heure où le jour commençait à décroître,
M'a crié : « Hors d'ici l'intrus et le bâtard! »

Il se cache la tête dans les mains.

Mon Dieu!

Apercevant Renzo et ses amis qui reviennent.

Quelqu'un... Fuyons!...

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Ils m'ont vu.

SCÈNE III

SEVERO, RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO,
LIPPO MALATESTA.

RENZO.

Compagnon, enfin je te retrouve...
Tu ne sais pas encor l'affreux malheur qui couve.

SEVERO.

Non.

RENZO.

As-tu lu, du moins, les trois mots écrits là,
Sur ce piédestal?

SEVERO.

Non.

RENZO.

Lis.

SEVERO, lisant.

Mort à Spinola!
Eh bien?

RENZO.

Maudit celui dont l'audace facile
A mis là, sans danger, cette injure imbécile!

Barnabo furieux, comme c'était certain,
D'un outrage public au lion florentin,
Vient de faire arrêter dix otages en ville.
Le despote, écumant et tout jaune de bile,
Devant les Marzocchi les traîne sur ses pas;
Et si le factieux ne se dénonce pas
Qui traça ces trois mots aux socles des statues,
Les dix têtes seront dès demain abattues.
Demain, tu m'entends bien, à l'heure où l'aube luit.
Les malheureux n'ont plus à vivre qu'une nuit.

SEVERO.

L'homme se livrera.

ERCOLE.

Bah! celui qui se cache
Pour insulter, est très probablement un lâche.

La nuit tombe.

SEVERO.

Dix otages!

RENZO.

La fleur des meilleurs citoyens!

LIPPO.

Égorgeons Barnabo ce soir!

RENZO.

Par quels moyens?

Ce soir, il s'est armé, sa garde le protège...
Vous l'allez voir venir avec tout son cortège...

SEVERO.

Comment! Il va venir?

ERCOLE.

Oui, devant ce lion...
On n'a pas fait encor la proclamation.

SEVERO.

Il va venir!... ici! Je vais voir son visage!

RENZO.

Certe, et n'évite pas cette fois son passage.
A sa vue, à présent, il faut t'habituer,
Et tu dois le connaître avant de le tuer.

SEVERO, *à part*.

Lui! lui! Je vais le voir!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BARNABO SPINOLA,
LE BARIGEL, SOLDATS, PRISONNIERS, GENS
DU PEUPLE.

La foule entre en tumulte, précédant le cortège formé par les otages et les hallebardiers qui les gardent.

LE BARIGEL.

Çà, qu'on fasse silence,

Et balayez la place à coups de bois de lance...
Ici les prisonniers... auprès du piédestal...
Le maître va venir.

SEVERO, à part.

Voici l'instant fatal.

LIPPO, voyant entrer Barnabo.

Mes amis, c'est notre homme, avec toute sa bande.

En ce moment Barnabo paraît, suivi de hallebardiers; le gouverneur est armé de pied en cap; un page marche auprès de lui et porte son morion sur un coussin. La nuit est tombée tout à fait; quelques hommes de la suite de Spinola tiennent des torches. — Rumeur.

BARNABO, montrant la foule au Barigel.

Si l'un de ces manants pousse un cri, qu'on le pende!

Les soldats écartent la foule à coups de bois de lance et rangent les dix prisonniers auprès du lion.

SEVERO, à l'écart, parlant à demi-voix.

Il est là... Le moment horrible est arrivé...
Mais non, c'est impossible, et ma mère a rêvé!
Lui! mon père!...

RENZO, à Severo.

Voyons, qu'as-tu? Tout ton corps tremble.

SEVERO.

Laisse-moi... Je n'ai rien...

Il fait deux ou trois pas vers Barnabo et le regarde; puis se détournant avec effroi :

Horreur ! je lui ressemble !

BARNABO, à voix haute.

Pour la dernière fois, hommes qui m'écoutez,
Sachez-le : — dix lions viennent d'être insultés.
Or, je ne souffrirai jamais qu'on injurie
L'emblème de Florence et de la Seigneurie.
Je prends dix têtes... et, d'après le talion,
Demain, j'en veux donner une à chaque lion
Pour y poser son pied comme sur une boule.
Pourtant, s'il se dénonce et s'il sort de la foule,
Celui-là dont la main souilla ce monument,
— Pardieu ! vous le voyez, je suis encor clément... —
Si j'ai le vrai coupable, eh bien, je m'en contente !
Mais c'est beaucoup pour moi que douze heures d'attente.
Les otages mourront demain, à l'Angélus...
J'attendrai jusque-là ; pas un instant de plus...
Donc, s'il veut les sauver, que l'homme parle vite.

SEVERO, à part.

Quelle inspiration me vient, bonne et subite !...
Je puis mourir, sans que ni Dieu ni mes amis
Me reprochent de fuir l'affreux acte promis,
Sauver des innocents, expier ma naissance...

Haut et s'avançant vivement devant Barnabo.

Barnabo Spinola, tu vois en ta présence

Le Pisan indigné dont la main a sali
Ces emblèmes... c'est moi, Severo Torelli !

LA FOULE, avec un long cri de douleur.

Ah !...

BARNABO, troublé.

Tu prétends ?...

SEVERO.

Je suis coupable. Prends ma vie.

ERCOLE, à Renzo.

Ce serait lui ?

RENZO.

Jamais... L'enfant se sacrifie...
O trop généreux cœur !

BARNABO, au Barigel, qui a fait quelques pas vers Severo.

Barigel, un moment.
Ne vous emparez pas de ce jeune homme : il ment !

SEVERO.

Je mens !... Oh ! ne pouvoir venger un tel outrage !

BARNABO.

Non, Torelli, je rends justice à ton courage,
Tu risques bravement la mort sur l'échafaud,
Mais, à moi, c'est le vrai coupable qu'il me faut.

Tes générosités sont par trop ingénues;
Enfant, tes actions me sont toutes connues,
Et tu n'es pas sorti de chez toi cette nuit.

SEVERO.

Le coupable, c'est moi, te dis-je!

BARNABO, venant près de Severo et lui parlant bas.

Pas de bruit!
Tu me hais, je le sais, comme une bête fauve;
Cependant, laisse-toi sauver, quand je te sauve.
Je sais ce que je fais, et surtout garde-toi,
Imprudent compagnon, de demander pourquoi;
Garde-toi d'adresser cette question folle,
Entends-tu ? car je n'ai qu'à dire une parole,
Et tous les tiens et toi, — tu comprends ? tous les tiens, —
Ton père, ce modèle entre les citoyens,
Ta mère, que tu dois adorer plus encore...
Je n'ai qu'un mot à dire... et je vous déshonore!

SEVERO, terrifié, à part.

Il le peut! J'oubliais l'horrible vérité!

BARNABO, à voix haute.

Severo Torelli convient qu'il s'est vanté;
Il me suffit d'avoir confondu ce jeune homme...

Maintenant, finissons... Que l'insulteur se nomme,
— Pour la dernière fois je le répète ici, —
Ou bien avec le sang des hommes que voici
Je saurai bien laver — ayez-en l'assurance ! —
Le grand outrage fait aux armes de Florence.

A sa suite.

En route !

Il sort avec son cortège. La foule les suit.

SCÈNE V

SEVERO, RENZO RICCARDI, ERCOLE BALBO, LIPPO MALATESTA.

RENZO, à Severo.

Qu'a-t-il pu te murmurer tout bas?

SEVERO.

De grâce, mes amis, ne m'interrogez pas...
Mais ce qu'à mon oreille a soufflé son haleine,
Augmente, sachez-le, ma colère et ma haine !

LIPPO.

Et ces dix innocents qu'on entraîne en prison
Et qu'on tuera demain !... N'avais-je pas raison

Quand je vous conseillais l'action, tout à l'heure?
Oui, c'est ce soir qu'il faut que ce Barnabo meure.
Severo, j'en suis sûr, m'approuve en ce moment...
N'est-ce pas?

SEVERO.

Je n'ai point oublié mon serment.

ERCOLE.

Oui, pour ces malheureux c'est la dernière chance...
Avançons, s'il se peut, l'heure de la vengeance.
Avant que Barnabo rentre dans son palais,
Jetons-nous parmi ses soldats, écartons-les,
Assaillons-le tous quatre, ainsi qu'une tempête...
Il n'a point son haubert... Nous frappons à la tête...

RENZO.

Et nous sommes tués pour rien... Non, le maudit
Mourra; mais agissons comme nous l'avons dit...
Severo le premier, et puis l'un après l'autre.

SEVERO, à part.

Mon Dieu!

RENZO.

Je forme un plan, plus sage que le vôtre,
Pour tuer l'homme, ainsi que nous l'avons juré...
Et, si je réussis... Oh! je réussirai!...

Bien avant que minuit au Campanille sonne,
Barnabo sera mort.

SEVERO, à part.

Si tôt!... Oh! je frissonne...
Si tôt! Contenons-nous... Je dois avoir pâli!

RENZO.

Soyons tous, dans une heure, au palais Torelli,
Et si ce que j'espère alors se réalise,

A Severo.

O toi, l'amour, l'espoir et la fierté de Pise,
Toi qui nous as soufflé ta force de héros,
Tu nous auras vengé de ces Guelfes bourreaux,
Et, du sang sur les mains, mais l'âme pure et fière,
Severo, tu pourras embrasser ton vieux père,
Dans la joie et l'orgueil du devoir accompli!
Quittons-nous... Dans une heure, au palais Torelli...

Ils se séparent. Renzo sort d'un côté, Lippo et Ercole s'éloignent d'un autre. Severo reste seul. La lune s'est levée.

SCÈNE VI

SEVERO, seul.

Dans une heure! Oui, voilà la question posée...
Parricide ou parjure!... Ah! ma force est brisée;

Dans ma poitrine un feu brûle en me consumant...
Me tuer, c'est encor manquer à mon serment ;
Cela m'est interdit... Non ! il faut que je vive...
Voilà la question, voilà l'alternative :
Me parjurer, trahir... ou tuer Barnabo !. .
Tu n'en sortiras pas !... Étreins-toi le cerveau,
Malheureux, tords tes mains, pleure, sanglote et crie !
C'est ainsi : Parricide ou traître à la patrie !
Ah ! puisque tout chemin me conduit à l'enfer,
J'y veux aller du moins le front haut, le cœur fier...
Je le tuerai !... Tantôt, n'a-t-il pas eu l'audace
De me jeter ici ma naissance à la face ?
Je tiendrai mon serment, je tuerai Spinola !...
Oui, mais revoir ma mère après ce crime-là !
Tendre, pour l'embrasser, mes deux mains toutes pleines
Du sang, du même sang, qui coule dans mes veines !
C'est impossible, non... je ne pourrai jamais !...
Que je suis malheureux ! Et hier encor, j'aimais
Mon pays, mes parents, mes amis, la nature,
La beauté ; j'espérais tout de l'heure future ;
Je voulais Pise libre et je croyais en Dieu ;
J'avais vingt ans, mon cœur était comme un ciel bleu ;
Et, sans que la patrie en pût être jalouse,
Bien souvent, je rêvais de quelque blanche épouse,
Et devant une fleur je soupirais d'amour !

Mais maintenant je traîne à mon flanc ce vautour!
Je ne crois plus à rien qu'au crime, à l'adultère!
J'ai cent ans, je suis vieux, je suis mort... Qu'on m'enterre!
Oui, je meurs de fatigue... Allons, creusez mon trou!
Et pour moi ce sera, vraiment, un bonheur fou
Quand la terre, tombant sur ma face farouche,
M'aveuglera les yeux et m'emplira la bouche!

Il tombe épuisé sur un banc, devant le lion. En ce moment, un concert d'instruments, peu éloigné, se fait entendre et joue le prélude d'une sérénade; puis une voix de jeune homme s'élève et chante.

LA VOIX.

Tu m'as promis ton baiser
Pour ce soir, ma brune,
Et je viens de me griser
D'un rayon de lune;
Mais nous fuirons sa clarté,
Pour peu que tu veuilles :
Elle a l'air, les nuits d'été,
De voir sous les feuilles.

Nous prendrons le chemin noir,
Si cher à nos courses,
Où l'on entend, sans les voir,
Le doux bruit des sources;
Et, pour nous guider, passants
Sous la voûte obscure,
Tu mettras des vers luisants
Dans ta chevelure.

SEVERO.

Il chante!... il aime!... hélas!

Pendant que les instruments jouent la ritournelle de la sérénade, Portia, voilée, traverse la place et s'approche, sans que Severo la remarque, du banc où il est assis.

SCÈNE VII

PORTIA, SEVERO.

PORTIA, doucement.

Severo.

SEVERO, tressaillant.

Moi!... mon nom?
Une femme...

Il recule étonné.

PORTIA.

Oh! restez... Ne me fuyez pas... Non!...
Severo, cet instant dans ma vie est suprême.

SEVERO.

Mais qui donc êtes-vous?

PORTIA.

Une femme qui t'aime...
Et qui, pour te jeter ce mot qui l'étouffait,
Va! depuis bien longtemps te cherchait, te suivait,
Sans avoir pu trouver le moment favorable...
Avant cette nuit-ci, cette nuit adorable,
Où je puis, aux lueurs des étoiles des cieux,

Voir mes astres chers, enfant, qui sont tes yeux,
Te dire mon amour en paroles [illegible]...
Et te prendre la main sans qu'on la refuse.

SEVERO, abandonnant sa main à Porzia.

Vous m'aimez?

PORZIA.

Ah ! toucher ta main, mon bien-aimé !
Mon cœur s'épanouit comme une rose en mai...
C'est sa main, et je puis la porter à ma bouche.
Ah ! vous ne savez pas, vous avez l'air farouche,
Messire, et bien des fois, pour vous ouvrir mon cœur,
J'ai voulu vous parler, mais vous me faisiez peur...
C'est rare, n'est-ce pas, quand on vous voit sourire ?
Je t'aime ainsi !... Voyons, tu vas me laisser dire
Comment cela me vint... Mais par où commencer ?
Ah ! oui, c'était un jour que je vous vis passer
Là-bas, sous les figuiers, près de Saint-Jean l'Apôtre ;
D'une main vous touchiez votre épée, et de l'autre
Vous teniez une fleur... Ah ! dès que je te vis,
Je t'adorai !... Pendant longtemps je vous suivis ;
La fleur tomba, je l'ai bien vite ramassée.
Et — ne vous moquez pas de la pauvre insensée —
J'ai dévoré la fleur en me réjouissant
De ce qu'un peu de toi me passât dans le sang !

Mais oui, mon Severo, voilà comment je t'aime...
Je ne te prierai pas de m'aimer, oh ! pas même
De me le dire, non, ni de faire semblant.
Je n'ose même ici te parler qu'en tremblant.
Je suis belle pourtant, mais j'ai comme un présage,
Quand tu sauras mon nom et verras mon visage,
Que tu diras un mot qui me fera bien mal...
Jamais tu ne pourras m'aimer ; mais, c'est égal,
Tu me laisses ta main, la nuit est amoureuse,
J'ai pu te voir de près... et je suis bien heureuse !

SEVERO.

O pauvre, pauvre femme !... Ah ! celle-là, du moins,
Nature, vaste ciel, vous en êtes témoins !
Celle-là, ce n'est pas un Torelli qu'elle aime.
Non, ce sont mes vingt ans, ma jeunesse, moi-même !
Je trouve ce bonheur sur mon affreux chemin !
Femme, écoute-moi donc... Je serai mort demain.

PORTIA.

Toi !

SEVERO.

Mais, qui que tu sois, viens, écarte ce voile.
Dans mon horrible nuit, tu parais, douce étoile...
Viens ! Je ne dois plus voir éclore un autre jour,

Mais je ne mourrai pas sans un baiser d'amour!

Il la prend dans ses bras, écarte le voile, la reconnait et, brusquement, la repousse avec horreur.

Portia! Sa maîtresse! Oh!...

PORTIA, tombant sur les genoux.

Je suis condamnée.

SEVERO, au comble de l'égarement.

Injuste Dieu! Sais-tu quelle est ma destinée?
Pise met dans ma main le fer du justicier;
C'est un père qu'il faut frapper de cet acier.
Je rencontre une femme en ma route funeste,
Elle m'aime et me tend son baiser... C'est l'inceste!

PORTIA.

Mon Dieu! De quel délire effroyable est-il pris?
Je ne le comprends pas... Mais je sens son mépris
M'accabler, et sa haine est pour moi meurtrière...
Je défaille... Au secours!

Elle essaie de se traîner vers lui.

SEVERO, avec épouvante.

Arrière! Arrière! Arrière!

Il s'enfuit et Portia s'évanouit, tandis que la musique de la sérénade se fait entendre de nouveau dans l'éloignement. Le rideau tombe.

ACTE QUATRIÈME

Au palais de Torelli. — Décor du deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

GIAN-BATTISTA, SEVERO.

Au lever du rideau, Gian-Battista Torelli, assis dans son fauteuil, près d'une table, lit à la lueur d'une cire. Severo entre au fond, s'arrête sur le seuil et regarde longuement le vieillard.

SEVERO, à part.

Il est là!... Que de fois, en franchissant le seuil,
Je l'ai surpris ainsi, courbé dans son fauteuil,
Silencieux, faisant quelque lecture austère.
J'approchais, je mettais un genou près de terre;
Et toujours le vieillard, poussant un joyeux cri,
Me regardait avec un sourire attendri,
Et je sentais alors, sur mon front qui se penche,
S'appuyer longuement sa douce barbe blanche...
Aujourd'hui, ce secret infâme est entre nous!

Il va falloir pourtant me mettre à ses genoux,
M'incliner sur sa main, moi, fils de l'adultère,
Le tromper sans rougir et l'appeler mon père,
Et lui faire baiser sur mon front exécré
L'image du bandit qui l'a déshonoré !
Il le faut... Mon destin en cet égout me plonge,
Et tel est mon devoir : trahison et mensonge!

Il s'approche de Gian-Battista et met un genou en terre.

Mon père !

GIAN-BATTISTA, avec joie.

Toi, mon fils !

Il embrasse le jeune homme.

Oh! te voir!... Te revoir!

Avec un léger tremblement dans la voix.

Ce n'est pas pour ce soir ?

SEVERO, se relevant.

Ce n'est pas pour ce soir.

GIAN-BATTISTA, avec un soupir de soulagement.

Ah!

SEVERO.

Que lisiez-vous donc ?

GIAN-BATTISTA.

Un récit de Plutarque...

Un tragique récit... Vois, j'ai fait une marque
A la page, et bientôt je la saurai par cœur.
Il n'est rien de plus beau dans le vieux chroniqueur;
Mais c'est une farouche et sanglante aventure...
Et je pensais à toi pendant cette lecture.

SEVERO.

Quelle est donc cette page et qu'y raconte-t-on?

GIAN-BATTISTA.

La mort d'Harmodius et d'Aristogiton.

SEVERO, à part.

Oh! toujours, devant moi, mon serment qui se dresse!

GIAN-BATTISTA.

Mon noble enfant, il faut qu'éclate ma tendresse.
Hier, quand tu m'as dit ton généreux dessein,
Mon cœur, à se briser, a battu dans mon sein,
Et mes yeux, malgré moi, se sont gonflés de larmes.
Cependant j'ai voulu te cacher mes alarmes,
Pour ne pas t'amollir, mon fils, comprends-tu bien?
Et le père a cédé la place au citoyen...
Aujourd'hui... aujourd'hui, je ne suis plus qu'un père...
Pardon... mais je n'ai plus une âme si sévère
Et je ne me sens plus si courageux qu'avant.

Mon cœur n'est pas de bronze, ou du moins, mon enfant,
Y trouver de l'amour n'est pas plus difficile
Que de trouver de l'or dans l'airain de Sicile...
Aujourd'hui, laisse-moi t'aimer tout simplement.

Il fait asseoir Severo près de lui sur un tabouret.

SEVERO, à part.

Quel supplice!

GIAN-BATTISTA, lui mettant la main sur la tête.

Je veux toucher ce front charmant,
Ce visage d'un pur et gracieux ovale,
Ces cheveux... Ils étaient, jadis, couleur d'or pâle...
Leur ton roux maintenant va bien à ton œil fier
Et dire qu'autrefois — pour moi, c'était hier,
Étrange illusion dont tout vieillard est dupe, —
Il n'était qu'un bambin qui portait une jupe
Et jouait, à mes pieds, sur ces mêmes carreaux...
Et que c'est un jeune homme, et que c'est un héros!...
Que je t'embrasse encore!

SEVERO, après s'être dégagé de l'étreinte de Gian-Battista.

Oh! l'horrible martyre.

GIAN-BATTISTA, se levant.

Mais c'est trop m'attendrir, vois-tu... Je me retire...
Ah! je suis vieux, je suis brisé, mon pauvre ami,

Et, l'autre nuit encor, je n'ai guère dormi...
Hélas! je ne pensais qu'à ta tâche terrible;
J'ai prié... Mais ce soir, je veux, si c'est possible,
Ayant pris dans tes yeux du calme et de l'espoir,
Me reposer un peu.

Il serre les mains de son fils, puis, à part, en sortant :

Ce n'est pas pour ce soir!

SCÈNE II

SEVERO, puis DONNA PIA.

SEVERO, seul.

Quand donc aurai-je enfin vidé la coupe amère
Du désespoir? Quand donc serai-je mort?...

Donna Pia entre, enveloppée d'une épaisse mantille.

Ma mère!

DONNA PIA, courant à lui.

Severo!... de retour... Enfin, je te revois!...

S'arrêtant, interdite.

Voudras-tu m'embrasser, mon fils... comme autrefois?

SEVERO, se jetant dans ses bras.

Ma pauvre mère!... Oh! Dieu!

DONNA PIA.

Tu m'aimes donc encore?

SEVERO.

Autant que je te plains, ma mère, je t'adore!...
Moi! Te juger?... Je dois comparer seulement
Ma récente douleur à ton ancien tourment.
Oui, je comprends trop bien, d'après ce que j'endure,
O cœur cent fois navré, tes vingt ans de torture,
Et ce front où descend le baiser de ton fils,
Je l'aime et le respecte ainsi qu'un crucifix
Où la bouche se pose à chaque plaie ouverte!
Ta longue passion, mère, tu l'as soufferte
Par moi, ton seul enfant, pour moi, ton Severo.
Donc, ô pauvre martyre, embrasse ton bourreau!
Je te dois la douceur encor consolatrice
De pleurer dans tes bras, ma mère et ma nourrice!

DONNA PIA.

O Dieu, que j'ai prié tant de nuits et de jours,
Vous avez pardonné!... Mon fils m'aime toujours...
Vrai, je te suis donc bonne encore à quelque chose?
Ce front, lourd de douleur, sur mon sein se repose;

Ces yeux, dont les regards sont purs comme des fleurs,
Sous mes ardents baisers j'en puis sécher les pleurs!...
Que tes cheveux sont doux! Viens, que je les caresse!
Quand tu manquas mourir, j'en ai pris une tresse...
Voilà dix ans, tu sais... Je la garde toujours...
Ah! que je suis heureuse... O temps! suspends ton cours
Laisse-moi cet instant de calme en la tempête!
Laisse-moi dans mes bras bercer sa chère tête,
Comme je le faisais autrefois si souvent,
Quand il n'était encor que mon petit enfant!

SEVERO.

Mère!

DONNA PIA.

Je me disais: Dieu ne peut pas permettre
Que mon fils me méprise... Il peut tout, c'est le maître...
Il ne souffrira pas non plus que Severo
Devienne parricide et se fasse bourreau...
Je savais bien... C'était une chose insensée,
N'est-ce pas? Tu n'as plus cette affreuse pensée...
Ton serment?... Mais à Dieu, mon fils, qu'as-tu promis?
Du sang! il n'en veut pas... Oui, je sais, tes amis?
Qu'importe!... Severo, va consulter un prêtre,
Confesse-toi, dis-lui... Mais tu l'as fait peut-être...
Comme moi, j'en suis sûre, il t'aura répondu
Que, lorsque tu jurais, Dieu n'a pas entendu...

Non ! tu n'as pas trouvé de moine fanatique
Qui t'ait dit...

SEVERO.

J'ai juré sur le saint viatique !
Ma mère, je vous aime et vous ai pardonné ;
Mais, parricide ou traître, hélas ! je suis damné,
Et de ces deux forfaits, dites, quel est le pire ?

DONNA PIA.

Tu veux toujours tuer cet homme... Oh ! Dieu, j'expire !
Non, non, ta chère main ne fera pas cela !
Non, tu ne tueras pas, mon fils, ce Spinola !
Tu ne commettras pas cette atroce folie !
Ta mère le défend, ta mère t'en supplie,
Par ce corps douloureux, enfant, qui t'a produit...
Et... tiens...

Elle arrache sa mantille et laisse voir sa chevelure devenue toute grise.

Par ces cheveux blanchis en une nuit !

SEVERO, reculant d'épouvante.

Ah !... je n'aurai donc pas un instant de relâche !
Ma mère ! laissez-moi... Je ne suis que trop lâche,
J'ai déjà reculé plus qu'il n'aurait fallu.
Laissez-moi !... Je n'ai rien encore résolu.

Entre un serviteur.

SCÈNE III

LES MÊMES, UN SERVITEUR.

SEVERO.

Que veut Luigi ?

LE SERVITEUR.

Seigneur, un jeune gentilhomme
Demande à vous parler sur-le-champ.

SEVERO.

Il se nomme?

LE SERVITEUR.

Renzo Riccardi.

SEVERO, à part.

Lui !... Déjà !

Haut.

Dis-lui d'entrer.

Le serviteur sort.

DONNA PIA.

Ce Renzo... quel est-il?

SEVERO.

Il faut vous retirer
Et prendre le repos qui vous est nécessaire.

Ce compagnon qui vient me voir... je suis sincère...
Ce Riccardi n'est pas avec nous conjuré.

Reconduisant Donna Pia à la porte de gauche.

Allons... embrassez-moi, mère.

Il l'embrasse.

DONNA PIA, sortant.

Oh ! je veillerai.

SCÈNE IV

SEVERO, RENZO.

SEVERO, à Renzo qui entre.

Eh bien?

RENZO.

Prépare-toi, frère, à faire justice ;
Car, ce soir même, avant que l'heure retentisse,
Un couteau dans la main, tu seras enfermé
Avec le Barnabo tout seul et désarmé.

SEVERO.

Que dis-tu?

RENZO.

Je savais déjà que le despote,

Si vicieux qu'il soit, a l'âme très dévote;
Qu'après avoir été cruel et débauché
Il s'en va confesser humblement son péché,
Et qu'il croit réparer ses actes diaboliques
En étant très pieux pour les saintes reliques.
Mais ce que j'ignorais, c'est que le Barnabo
Descendît tous les soirs dans le fameux caveau
Du Dôme, où l'on peut voir, dans l'or, sous la vitrine,
Le voile merveilleux de sainte Catherine.

SEVERO.

Personne ne l'a vu jamais dans ce saint lieu.

RENZO.

Certes, car il craint l'homme autant qu'il croit en Dieu.
Tu sembles oublier, et je te le rappelle,
Qu'un crime fut jadis commis dans la chapelle,
Et que, depuis ce temps, nul ne peut être admis
A voir le reliquaire, avant d'avoir remis
Au moine porte-clefs son épée et sa dague.
Spinola, qui s'émeut du danger le plus vague,
A l'usage pourtant s'est toujours conformé;
Mais c'est pendant la nuit, quand le Dôme est fermé,
Qu'il vient, en grand secret, dans ces lieux taciturnes.
Or, tout à l'heure, après les prières nocturnes

Qu'on chante en ce moment, il viendra... Suis-moi bien...
Il remettra d'abord ses armes au gardien
Et demeurera seul. Tu seras là, car, grâce
A la clef que voici, dans la chapelle basse
Tu pourras pénétrer. Alors, aux environs,
Pendant que tu tueras l'homme, nous veillerons...
Il a toujours par là quelque espiòn qui rôde...
Lui mort, tu lui prendras au doigt son émeraude ;
Car tous ses ordres sont timbrés de cet anneau...
Plus tard, nous jetterons le cadavre à l'Arno.

SEVERO.

Le tuer... dans l'église... un homme sans défense !

RENZO.

Ami, Fra Paolo nous absout tous d'avance.
C'est lui qui m'a donné cette clef.

SEVERO.

Quoi?

RENZO.

C'est lui
Qui doit encor garder la chapelle aujourd'hui,
Désarmer Spinola...

SEVERO.

Le moine!

RENZO.

Par Hercule!
Est-ce un rêve?... On dirait que Torelli recule.

SEVERO, éperdu.

Moi!

SCÈNE V

LES MÊMES, SANDRINO.

Sandrino, le petit orfèvre, entre, tenant un poignard enveloppé dans un coin de son manteau.

SANDRINO.

Salut, messeigneurs.

RENZO, à Severo, avec impatience.

Ah! vraiment, l'on défend
Bien mal ta porte...

A Sandrino.

Il faut t'en aller, mon enfant,
T'en aller sur-le-champ; car, à l'heure où nous sommes,
Nous ne devons avoir affaire qu'à des hommes.

SEVERO.

Cependant... que veut-il?...

SANDRINO.

Excellence, pardon,
Je pars... Mais, hier matin, quand vous m'avez fait don
De votre chaîne d'or, en trop généreux maître,
Vous avez bien voulu, monseigneur, me promettre
D'accepter un cadeau de votre protégé.
Or toujours, en forgeant cet objet, j'ai songé
A la haine du Guelfe, à Pise dans les chaînes,
Au furieux tocsin des révoltes prochaines.
J'ai mis là tous mes soins, tout mon cœur, tout mon art;
Et, comme à notre chef, je vous l'offre.

Sandrino présente le poignard à Severo.

SEVERO.

Un poignard!

A part, considérant l'arme qu'il a saisie.

Il m'apporte un poignard! O féroce ironie!
L'affreux désir me donne un frisson d'agonie;
Je le sens qui m'étreint le cœur comme un étau...
Et c'est ce doux enfant qui m'offre le couteau!

Tirant lentement l'arme du fourreau.

Montre-toi donc, ô lame immaculée! Émerge
De ta gaine, acier pur et froid comme une vierge!
Et réfléchis, avant de te rougir de sang,
Pour la dernière fois les yeux d'un innocent!

Haut, à Sandrino, lui montrant la poignée de l'arme.

Mais, Sandrino, quelle est cette tête énergique,
Cet homme à l'œil austère, au front bas et tragique,
Dont le col est drapé du vêtement romain,
Et que, sur la poignée, a ciselé ta main?

SANDRINO.

Excellence, j'ai cru vous plaire... Car c'est l'homme
Que Pise jusqu'ici put envier à Rome;
Mais nous voyons en vous revivre ses vertus...
C'est le grand meurtrier de César, c'est Brutus...

SEVERO, à part.

Oh! ce crime!... Ainsi, tout m'y pousse, m'y décide...
Et toi-même interviens, Brutus le parricide!

RENZO, avec impatience.

L'heure presse.

SEVERO.

As-tu donc encore des soupçons,
Renzo? Je n'attendais que ce poignard... Marchons.

Il sort en entraînant Renzo.

ACTE CINQUIÈME

Une chapelle basse dans le Dôme de Pise. A gauche, un autel, richement orné, sur lequel est un splendide reliquaire; les nombreuses cires allumées sur cet autel éclairent seules la chapelle. Au fond, un large escalier de huit ou dix marches conduit à une grille de fer dont une partie est ouverte, et au delà de laquelle on aperçoit, dans l'ombre, la nef du Dôme où brûlent quelques lampes. A droite, une petite porte perdue dans la muraille. Lourds piliers.

SCÈNE PREMIÈRE

FRA PAOLO, FIDÈLES *en prière.*

Au lever du rideau, une douzaine de fidèles, hommes, femmes et enfants, sont agenouillés devant l'autel. Fra Paolo, un trousseau de clefs à la main, est immobile en haut de l'escalier, près de la grille ouverte. L'orgue joue.

Fra Paolo descend en scène et dit à voix haute :

Le Salut est fini... L'on va fermer l'église.
Retirez-vous.

Les fidèles en prière se relèvent, s'inclinent devant la châsse et sortent par l'escalier et la grille du fond.

FRA PAOLO, resté seul.

C'est l'heure où le tyran de Pise

Vient ici... J'agirai comme un bon citoyen...
Que Dieu pardonne au prêtre et pardonne au chrétien!

Il sort par la grille du fond et la ferme derrière lui. Au moment où il disparaît dans l'ombre de la nef, la petite porte de droite s'ouvre et Severo entre, drapé dans un manteau. L'orgue se tait.

SCÈNE II

SEVERO, seul.

C'est bien ici... Je suis dans la chapelle basse...
Et, pour s'agenouiller devant la sainte châsse,
Seul et sans arme, il va venir dans un moment.
Moi, je tiens un poignard et j'ai fait ce serment :
« — Je jure de frapper d'une main ferme et sûre,
« De retourner le fer plongé dans la blessure,
« D'égorger le despote en quelque lieu qu'il soit,
« Même s'il est mon hôte et s'il dort sous mon toit,
« Même au pied de l'autel et pendant sa prière;
« De frapper, s'il le faut, lâchement par derrière,
« Et, comme un prêtre antique armé du fer sacré,
« D'offrir cet holocauste à Pise. » — J'ai juré!
La question est nette et je l'ai débattue
Trop longtemps. Il faut en finir... Si je le tue,
J'accomplis un serment sur Dieu même prêté,

Je rends, nouveau Brutus, Pise à la liberté,
Ou, du moins, de cent ans [illegible] vengée.
Je punis le bourreau de ma mère outragée,
Et j'assure à jamais le repos et l'honneur
Du noble Torelli, du père de mon cœur...
Si je l'épargne, ainsi que ma mère m'en prie,
Je suis parjure au ciel et traître à la patrie.
Je fais tuer, demain, dix hommes innocents.
Je suis l'objet de haine et d'horreur des Pisans,
Et le nom respecté du vieillard qui m'adore,
Je le couvre de fange et je le déshonore!
Il faut choisir, ô cœur intègre et vertueux!...
Et toi, Pise, cité des crimes monstrueux,
Toi qui vis d'Ugolin la famille farouche,
Dans la Tour de la Faim, leurs deux poings sur la bouche,
Résistant au désir de s'entre-dévorer,
Un autre Alighieri chez toi peut s'inspirer;
Car aujourd'hui, sans doute, ô Pise, ô noir repaire
De forfaits, tu verras un fils tuer son père!...
Mon père!... L'est-il donc? C'est-à-dire qu'il a
Jadis, ce misérable et lâche Spinola,
A force de terreur, abusé d'une femme;
Et moi, grand Dieu! je suis né de cet acte infâme,
Et, n'osant plus montrer mon visage au soleil,
Fils du tigre, je suis au tigre tout pareil!

Comme lui cependant, comme ce père atroce,
Pourquoi ne suis-je pas une bête féroce?
Pourquoi donc, si ma chair est faite de sa chair,
Mon état d'innocence encor m'est-il si cher?
Pourquoi suis-je encor plein de doutes et d'alarmes?
Oui, pourquoi donc, malgré le long passé de larmes
De ma mère et l'appel de ma chère cité,
Hésité-je à présent, presque avec lâcheté,
A lever sur le vil tyran ma main robuste,
Quand je sens que ce meurtre est permis, qu'il est juste?
C'est ainsi... J'imagine un moyen — ô pitié! —
De ne faire aujourd'hui ma tâche qu'à moitié,
Et, risquant mon honneur, oui, j'invente une chance
D'affranchir mon pays sans lui donner vengeance.
Ah! c'est un médiocre et bien douteux moyen!
Mais qu'il n'hésite pas à l'accepter, ou bien
Tu finiras d'un coup nos malheurs et ses crimes,
O fidèle poignard, en faisant deux victimes!...
— Des pas?... C'est lui!

Severo se cache derrière un pilier de la chapelle.

SCÈNE II

SYLVIA, [illegible] BARNABO, [illegible]
FRA PAOLO.

Fra Paolo [illegible] Barnabo [illegible] une lanterne. [illegible]

FRA PAOLO, [illegible]

Selon l'usage, monseigneur.
Je dois...

BARNABO.

Il est vraiment [illegible] sur l'honneur,
De m'imposer, à moi, [illegible]
Enfin... C'est par respect pour [illegible] —
— Le Dôme est bien [illegible]?

FRA PAOLO.

Oui.

BARNABO.

Je suis bien seul ici?

FRA PAOLO.

Oui.

BARNABO, lui donnant son épée.

Prenez mon épée.

FRA PAOLO.

Et la dague?

BARNABO, lui donnant sa dague.

Voici.

Ne vous éloignez pas ; je ne resterai guère
Qu'un quart d'heure.

Fra Paolo s'incline, ferme la grille derrière lui, et s'éloigne en emportant les armes. Barnabo descend lentement les marches de l'escalier.

SCÈNE IV

SEVERO, BARNABO SPINOLA.

BARNABO.

Approchons de ce saint reliquaire
Et prions.

SEVERO, sortant de sa cachette.

Tout à l'heure !

BARNABO.

Un homme!... A moi!...

Reconnaissant Severo.

Lui ! Lui !

Criant.

Eh ! sire moine... holà !

[illegible]

Ne prenez pas l'ennui

D'appeler. [illegible]... La [illegible] est [illegible].
Et ce moine qui vient d'emporter votre épée
Est mon complice... J'ai soigneusement fermé
Cette grille sur nous... Vous êtes désarmé.
Et moi.

Montrant son poignard.

j'ai dans la main cette fine vipère...
Du calme... Maintenant, expliquons-nous... mon père

[illegible], souriant.

Tu sais...

[illegible]

Tout. Le secret abject, je le connais.
Et vous devez comprendre à quel point je vous hais.
Oh ! je vous détestais déjà bien, car vous êtes
Le tyran dont le pied de fer est sur nos têtes;
Florence qui produit, depuis ces temps derniers,
Tant de noirs podestats, d'affreux gonfaloniers,
Sur Pise a su placer son plus cruel Tibère...
Mais, depuis que je sais que vous êtes mon père,
Et comment et pourquoi vous l'êtes, oui ! depuis
Que je sais votre crime et quel bâtard je suis,
La haine qui se creuse en mon âme qui souffre
Est telle que je n'ose en mesurer le gouffre,

Et mon regard fixé sur le vôtre est pareil
A celui de Satan regardant le soleil !

BARNABO.

Jeune homme...

SEVERO.

Appelle-moi ton fils, infâme ! et tremble !
Un fils de toi doit être un monstre, que t'en semble ?
C'est logique ; et puisque ce fils t'exècre, eh bien,
Il va probablement te tuer comme un chien...

BARNABO.

Me tuer !

SEVERO.

Tu pâlis, et mon regard te glace...
Je me croirais perdu, tenez, à votre place.

BARNABO.

Me tuer !

SEVERO.

J'en ai fait le solennel serment,
Hier même, devant le Très Saint-Sacrement.
Voulant débarrasser de toi notre patrie,
Nous nous étions armés quatre pour la tuerie ;
Et l'honneur du premier coup m'était décerné...
Hélas ! je ne savais pas de qui j'étais né !

BARNABO.

Qui te l'a dit ?

SEVERO.

Qui m'a révélé votre crime
Et ma honte? Qui donc? Si ce n'est la victime...
Ah! qui pouvait me faire un tel aveu, sinon
Ma mère?... Scélérat! j'ai prononcé son nom,
Je songe à ses vingt ans de remords et d'alarmes...
Prends garde... Ah! tout ton sang contre une de ses larmes!

BARNABO.

Prends-le donc.

SEVERO.

Malheureux!... Ah! ne me tente pas!
Écoute, tu ne peux échapper au trépas...
Ce devrait être fait... Attendant que je sorte,
Tout sanglant, mes amis veillent à cette porte.
Plus de secours possible... Eh bien! écoute-moi...
Je te hais, mais un fils de toi, — même de toi! —
Peut hésiter devant un crime, et la clémence
De la nature humaine est cependant immense;
Car quels que soient déjà les sentiments pervers
Qu'en me sachant ton fils je me suis découverts,
Il reste assez en moi de ma mère martyre
Pour remettre au fourreau ce poignard que j'en tire,
Pour ne pas écouter le conseil de Satan,
Pour t'offrir le salut, pour te dire : « Va-t'en! »
Pour résister enfin à mon horrible envie...

Et, bien qu'en épargnant ta misérable vie
Je manque à mon serment, au devoir, au pays,
Je puis le faire encor... mais si tu m'obéis.

BARNABO.

Obéir !... Recevoir vos ordres !

SEVERO.

Ah ! refuse !...
Refuse ! et mes amis, que déjà je m'accuse
De tromper, pourront voir un spectacle hideux !
Refuse ! et ce couteau nous tuera tous les deux.

BARNABO.

Enfin... qu'exigez-vous ?

SEVERO.

Donnez-moi l'émeraude
Que vous avez au doigt. Je commettrai la fraude
De porter cette bague à mes jeunes amis,
En mentant, en disant que le meurtre est commis.
Quand ils auront la bague, ils se serviront d'elle
Et se feront d'abord livrer la citadelle,
Sur l'ordre qu'on croira timbré de votre main.
Le vieux drapeau de Pise y flottera demain.
Car, pour venir en aide à l'émeute hardie,
Le roi Charles déjà chevauche en Lombardie...

Vous m'attendrez ici, caché; dans un moment,
Je reviens, je vous donne un bon déguisement,
Celui d'un serviteur de ma maison, ma bourse
Pleine d'or, un cheval excellent pour la course;
Je vous mets hors la ville, et vous vous en irez
Droit devant vous, bien loin... enfin, où vous voudrez!
Pour le corps... Oui, je puis inventer quelque histoire...
Je séduirai le moine et je leur ferai croire
Que nous avons jeté le cadavre à l'Arno...
Et je vous sauve ainsi. — Donnez-moi votre anneau.

BARNABO, railleur.

C'est très ingénieux... Vraiment, je vous admire!
Mais ce que vous m'offrez, je pense, c'est pour rire;
Pendant que vous parliez, d'honneur! je suffoquais.
Ainsi, je vais m'enfuir sous l'habit d'un laquais;
Je reçois votre aumône et la mets dans ma poche...
Allons! vous êtes fou, jeune homme sans reproche,
D'avoir un instant pu croire qu'on vous cédât.
Je suis un gentilhomme et je suis un soldat,
Mon cher, et j'ai le front trop haut pour que je passe,
A n'importe quel prix, sous cette porte basse...
Sur votre bon cheval, je devrais, n'est-ce pas,
Au quadruple galop, m'en retourner là-bas?
J'irais, au débotté, faire la révérence,

Comme c'est mon devoir, aux seigneurs de Florence,
Et quand, m'interrogeant sur Pise avec bonté,
Ils diraient : — « Que devient notre bonne cité ? » —
Je répondrais à la Seigneurie étonnée :
— « J'ai là-bas un bâtard à qui je l'ai donnée... » —
Fuir en lâche, livrer la ville et le château !
Moi, Spinola !... Jamais !... Prépare ton couteau.

SEVERO.

Un bâtard !... Songe donc à quel fil tient ta vie
Et ne répète pas ce mot qui me défie.
Va ! je fais un terrible effort pour l'oublier.
Je ne descendrai pas jusqu'à te supplier,
Mais, voyons ! réfléchis... Ma patience est lasse...
Donne-moi ton anneau, vite... je te fais grâce...
Mes amis vont venir; tu seras massacré...
Donne donc... N'es-tu pas ancien condottiere ?
Tu t'en iras servir le Sforze ou le Gonzague...
Donne ton émeraude, allons ! donne ta bague...
Malheureux ! tu vois bien quelle instance je mets
A t'offrir le salut. Accepte donc !

BARNABO.

Jamais.

SEVERO.

Alors tu vas mourir !... Si tu le peux, rappelle

L'instinct de piété qui, dans cette chapelle,
Barnabo, cette nuit, a dirigé tes pas.

BARNABO.

A genoux devant toi !... Non ! je ne prierai pas.

SEVERO.

Tu dois douter du Ciel, car il semble t'absoudre
En ne te frappant point...

Brandissant son poignard.

Eh bien, voici la foudre !

BARNABO, montant les marches de l'autel et se plaçant devant le reliquaire.

Injure pour injure et défis pour défis !
Sur cet autel, où Dieu sacrifia son fils,
Si tu l'oses, toi, fils, viens égorger ton père !

Il arrache le devant de son pourpoint et met sa poitrine à nu.

Frappe au cœur !... Et mon spectre, enfant de l'adultère,
Te poursuivra partout dans son sanglant linceul.

SEVERO, s'élançant, le poignard levé, vers Barnabo.

Eh bien, soyons damnés tous les deux !

Tout à coup, une forme noire surgit auprès de la châsse. C'est Donna Pia, un couteau à la main ; elle frappe Barnabo en pleine poitrine.

DONNA PIA.

Non ! lui seul !

SCÈNE V

SEVERO, BARNABO, DONNA PIA.

BARNABO, tombant sur les marches de l'autel.

Ah !

SEVERO, laissant tomber son poignard.

Ma mère !

BARNABO, se traînant vers Donna Pia.

Pia... Pia... Tu t'es vengée...

Il met sa main sur sa poitrine et la retire toute sanglante.

Que de sang !... Je meurs !... Ah !...

Il rend le dernier soupir.

DONNA PIA.

Oui, je me tiens cachée
Depuis une heure, ici... Tout m'était révélé ;
Car, tantôt, j'écoutais quand Renzo t'a parlé...
Moi seule avais le droit de frapper la victime,
Et j'ai pu t'épargner l'épouvantable crime.

SCÈNE VI

LES MÊMES, RENZO RICCARDI.

RENZO, apparaissant à la petite porte de droite.

Est-ce fait?

DONNA PIA, montrant Barnabo mort.

Oui, par moi... Pise est libre aujourd'hui;
Mon fils allait frapper, je l'ai fait avant lui.
Le despote a péri de la main d'une femme.
Car je ne voulais pas que l'enfant de mon âme,
Qui sortit de mon être et qu'allaita mon sein,
Se souillât de ce meurtre et fût un assassin.
Mais, après avoir fait l'action violente,
Je le délivrerai d'une mère sanglante...

A part.

Cesse de palpiter, enfin, ô cœur martyr!

Elle se donne un coup de poignard.

SEVERO, recevant sa mère expirante dans ses bras.

Ah! ciel!

DONNA PIA, d'une voix faible.

Il le fallait et je devais partir,
Mon enfant... Ton épreuve eût été trop amère

D'entendre devant toi toujours mentir ta mère...
Reste auprès du vieillard, tu dois le consoler.

SEVERO.

Mon Dieu! mon Dieu!

DONNA PIA, à l'agonie.

Mon âme est près de s'exhaler...
Un ordre... avant qu'aux pieds du Juge elle s'élance...

SEVERO.

Et que m'ordonnez-vous, ma mère?

DONNA PIA.

Le silence.

Elle meurt.

LES JACOBITES

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE
NATIONAL DE L'ODÉON, LE 21 NOVEMBRE 1885

A POREL

DIRECTEUR DE L'ODÉON

AU FRATERNEL AMI QUI M'A AIDÉ
AVEC TANT DE COURAGE ET DE DÉSINTÉRESSEMENT
A DÉFENDRE LA POÉSIE AU THÉATRE

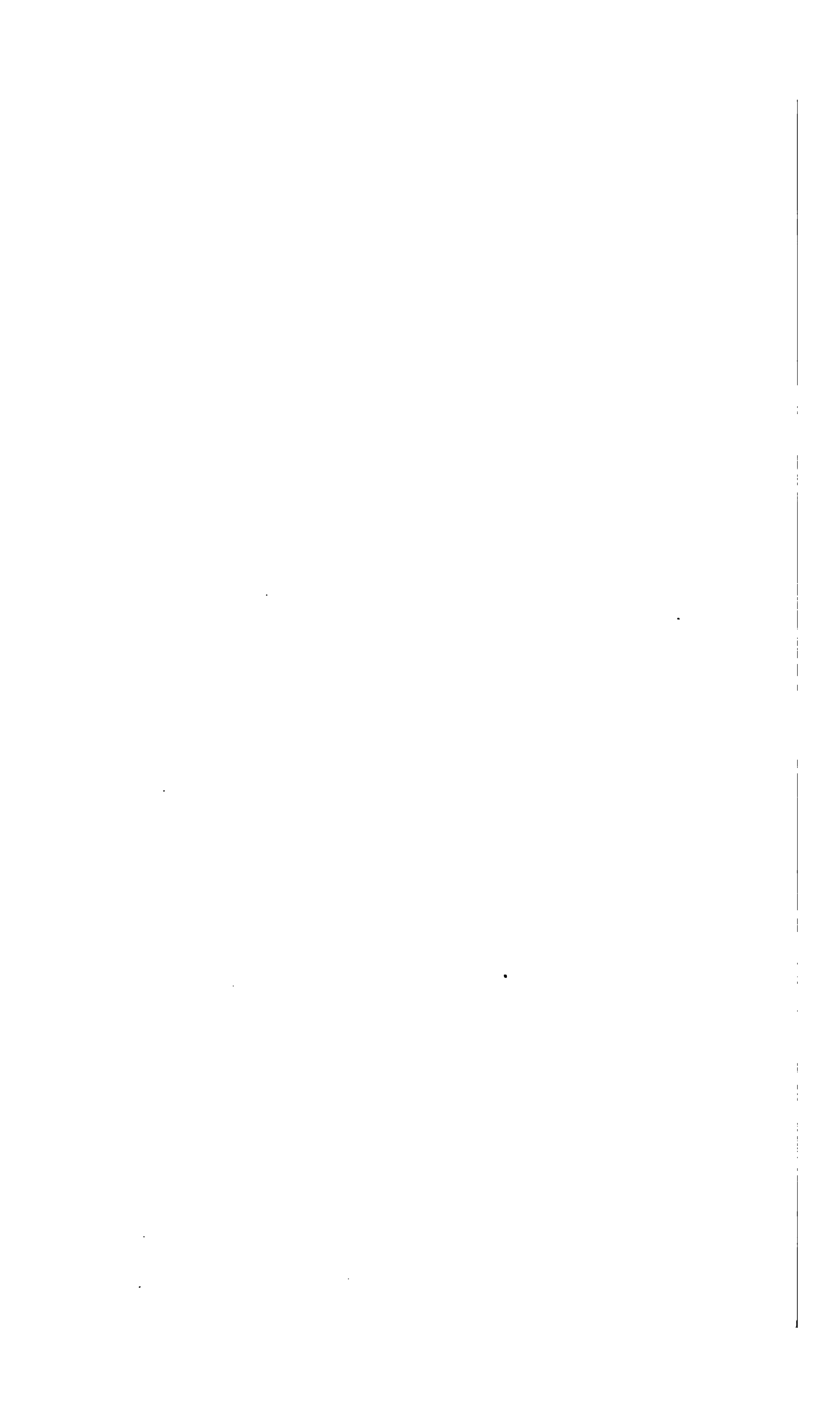
ET

A MADEMOISELLE WEBER

EN QUI JE SALUE
L'AURORE D'UN GRAND TALENT

JE DÉDIE CE DRAME

F. C.



LES JACOBITES

PERSONNAGES

LE PRINCE CHARLES-ÉDOUARD STUART..........................	MM. CHELLES.
LORD FINGALL, chef du clan des Mac-Fingalls........................	ALBERT LAMBERT.
ANGUS, vieux mendiant aveugle.......	PAUL MOUNET.
DONALD DE GLENMORISTON, chef de clan............................	MONVEL.
GORDON DE GLENCOÉ, chef de clan.	JAHAN.
DUNCAN (montagnards du clan des Mac-Fingalls.)	RAYMOND.
LE VIEIL ENOCH (montagnards du clan des Mac-Fingalls.)	DUPARC.
ROBIN (montagnards du clan des Mac-Fingalls.)	COLIN.
LE MARQUIS D'AIGUILLES.......	RAMEAU.
UN SERGENT ANGLAIS..............	TALDY.
UN OFFICIER DE L'ARMÉE DU PRINCE............................	DALIER.
UN MONTAGNARD...................	***.
MARIE, petite-fille d'Angus...........	Mmes WEBER.
LADY DORA, femme de Lord Fingall..	JANE MÉA.
JOÉ, jeune frère de Duncan...........	LAINÉ.
RUTH, femme de Duncan.............	MARIE SAMARY.
LADY MURRAY....................	MIETTE.

MONTAGNARDS ET MONTAGNARDES. OFFICIERS ET SOLDATS DE L'ARMÉE DU PRINCE. SOLDATS ANGLAIS.

En Écosse, 1745-1746.

Pour la mise en scène détaillée
s'adresser à M. FOUCAULT, régisseur à l'Odéon.



Dessin de François Flameng — Gravé par Jules Jacquet

LES JACOBITES

Le prince Charles-Édouard tombe dans une méditation douloureuse

Acte V Scène I

L. HÉBERT ÉDITEUR

LES JACOBITES

DRAME EN CINQ ACTES

EN VERS

ACTE PREMIER

Un cimetière de village, dans les Hautes-Terres. A droite, au fond, l'église. Dans le mur du cimetière, bas et ruiné, qui occupe le fond de la scène, une porte s'ouvre sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

DUNCAN, LE VIEIL ÉNOCH, ROBIN.

Au lever du rideau, quelques groupes d'hommes et de femmes sont réunis et causent tout bas entre eux à la porte de l'église. Duncan, jeune montagnard d'une trentaine d'années, s'entretient au premier plan avec le vieil Énoch et Robin.

DUNCAN, à Robin.

Quand on te dit qu'il est en Écosse...

ROBIN.

Eh bien, non!

Aussi vrai que Robin le Berger est mon nom

Et que c'est toi, Duncan le Chasseur, qui me parles,
Je ne croirai jamais, moi, que le prince Charles,
Qu'un fils de roi, — combien voudrais-tu parier? —
Soit ainsi revenu comme un aventurier.

LE VIEIL ÉNOCH.

Prends-y garde! On a vu choses plus surprenantes.

DUNCAN.

Mais c'est le bruit public. Il arrive de Nantes,
Avec quelques Français, des compagnons choisis,
Sur un vaisseau bondé d'armes et de fusils.
Le prince, débarqué près d'ici, vers les îles,
A, chez les Mac-Donald, trouvé de sûrs asiles.
Plusieurs chefs l'ont déjà visité, dont les clans
Payèrent aux Stuarts bien des impôts sanglants.
Ils venaient pour blâmer le jeune téméraire;
Mais, à son seul aspect, il paraît qu'au contraire,
Au cœur de tous les chefs a tout à coup monté
Un flot de loyalisme et de fidélité.
Devant ce fils de roi, jeune, charmant et brave,
Que la mer leur semblait rendre comme une épave
Et qui leur souriait, l'air confiant et doux,
Criant : « Vive le Roi! » tombant tous à genoux,
Ils ont baigné ses mains de leurs larmes de joie.
Il paraît, mes amis, qu'il suffit qu'on le voie

Pour se donner à lui d'un entier dévouement,
Et que, s'il surgissait parmi nous brusquement,
Ce Charlot, dont nous ont tant parlé nos aïeules,
Nos lames sortiraient du fourreau toutes seules!

LE VIEIL ÉNOCH.

La mienne y restera, garçon.

ROBIN.

La mienne aussi.

DUNCAN.

Ne sommes-nous donc plus bons jacobites?

LE VIEIL ÉNOCH.

Si!
On se souvient que c'est grâce aux gens de Hanôvre
Que l'Angleterre est riche et que l'Écosse est pauvre ;
On n'a pas oublié que tout le mal vient d'eux ;
On aime les Stuarts ; on hait ce Georges deux ;
Et si, pour renvoyer, là-bas, à sa mangeoire,
Ce cheval d'Allemagne à la lourde mâchoire
Qui s'est, contre tout droit, dans nos prés mis au vert,
Un espoir de succès, un seul, était offert,
Eh bien, on essayerait! on nous verrait encore
Décrocher le mousquet, mettre au vent la claymore,
Et sur les vieux pibrocks jouer les airs anciens.
Mais le diable est avec tous ces Hanovriens,

Et notre humble prière, à nous, Dieu la dédaigne;
Car nous sommes vaincus, car notre pays saigne
Des efforts surhumains obstinément tentés
Pour nos rois en exil et pour nos libertés!
Toujours lutter pour rien, lutter sans espérance;
A quoi bon? Ce Stuart, qui nous tombe de France,
De tous ceux qui sont morts pour lui, sait-il les noms?
On a construit des forts hérissés de canons,
Prêts à nous foudroyer, si le Haut-Pays bouge;
L'Angleterre a posé partout son soldat rouge,
Maudit coquelicot qui ronge notre blé.
Et je dirais, devant tout le clan assemblé,
Que les rébellions désormais seront vaines,
Et que nous sommes las de nous ouvrir les veines.

DUNCAN.

Cependant ces soldats rouges, galonnés d'or,
On les a battus.

LE VIEIL ÉNOCH.

Oui, le chardon pique encor;
Oui, le cerf découdra quelques chiens de la meute;
C'est bien sûr! Si, demain, éclatait une émeute,
Parbleu! nous pourrions voir encor les Anglais fuir
Comme à Killiecrankie et comme à Sherif-Muir.
Mais après? Ils viendront mille contre un, te dis-je!

Qu'y faire? Pour les vaincre, il faudrait un prodige.

DUNCAN.

Oserais-tu donner de si prudents avis
Au chef? et penses-tu, dis-moi, qu'ils soient suivis?
Le cœur de lord Fingall est resté jacobite,
Et l'amour des Stuarts fidèlement l'habite.
Si notre chef, chargé d'honneur et de vertu,
T'ordonne de marcher, désobéiras-tu?
En lui résistant, moi, je me croirais un traître!

LE VIEIL ÉNOCH.

Le lord est notre chef; il n'est pas notre maître.
De sa place d'honneur, dans le festin commun,
Le lord demandera son avis à chacun,
Et, comme il a gardé le respect des usages,
Il suivra le conseil des anciens et des sages.
Je compte bien alors ne pas parler en vain.

La cloche sonne. De nouveaux montagnards entrent.

ROBIN.

Voici le premier coup de l'office divin.
Tous les Fingalls seront ici dans un quart d'heure.

DUNCAN, à lui-même.

Noble race, la plus célèbre et la meilleure
De l'Écosse! O Fingalls, ô vaillants bonnets bleus,

Qui descendez, dit-on, des vieux rois fabuleux,
Vous qui dans le passé tenez si large place,
Vous, fameux dès les temps de Bruce et de Wallace,
Pour votre audace et pour votre orgueil de démons,
Fiers chasseurs qui passiez de longs jours sur les monts,
Vous nourrissant, auprès de l'aigle et de la foudre,
D'un morceau de daim cru, salé d'un peu de poudre;
Bouviers qui terrassiez, forts comme des héros,
En les prenant par les deux cornes, vos taureaux;
Marins vieillis en mer, qu'on voyait dans la brume,
Mêlant vos cheveux blancs aux blancheurs de l'écume;
Aïeux dont les hauts faits nous semblent des défis,
Les Fingalls d'à présent ne sont-ils pas vos fils?
Nos mères, je le sais, quand on sortait du temple,
Nous montraient vos tombeaux, nous vantaient votre exemple:
Et, sentant votre esprit dans nos cœurs palpiter,
Nous jurions de vous suivre et de vous imiter.
Mais si nous n'avons plus votre fierté sauvage,
Si nous sommes réduits vraiment en esclavage,
Si notre libre nuque au joug a consenti,
O Fingalls! c'est qu'alors nos mères ont menti,
Et c'est qu'apparemment nos conquérants infâmes
Ont séduit ou forcé vos filles et vos femmes!
Oui, si l'on n'aime plus l'Écosse et les Stuarts,
Si l'on ne se bat point, nous sommes des bâtards!

Et moi, te repoussant, honte qui sur nous tombes,
Je maudis les aïeux et crache sur leurs tombes!

Un vieillard, aveugle et vêtu de haillons, la main appuyée sur l'épaule d'une toute jeune fille, apparaît en haut du sentier qui descend près de l'église. Duncan l'aperçoit.

L'aveugle!... Ah! celui-ci, du moins, va mieux que moi
Leur parler chaudement de l'Écosse et du Roi.

SCÈNE II

LES MÊMES, ANGUS, MARIE.

ANGUS.

Faites la charité! C'est l'aveugle qui passe.

LES MONTAGNARDS.

Angus!

ANGUS.

Les vieux corbeaux croassent dans l'espace.
Comme ils sont enroués! Est-ce de sang humain?

ROBIN, au vieil Énoch.

Il me fait peur!

ANGUS, à Marie.

Enfant, montre-moi le chemin...
Suis-je au milieu des fils de Fingall?

MARIE.

Oui, grand-père.

ANGUS.

Jadis, c'était un clan très riche et très prospère;
Comme toute l'Écosse, il doit être appauvri.
Mais que demandons-nous? Du pain, un humble abri.
Faites la charité! Si, dans sa main tendue,
L'aveugle ne voit pas l'aumône répandue
Et vous dit mal merci du secours qu'il reçoit,
Faites la charité quand même, Dieu vous voit!
Par ses yeux qui ne sont obscurcis d'aucuns voiles,
Le jour par le soleil, la nuit par les étoiles!

DUNCAN.

Pourquoi tendre la main et pourquoi mendier,
Angus? Nous mettrons tous une bûche au landier
Et, pour t'y faire asseoir à côté de ta fille,
Nous marquerons ta place au repas de famille;
Car, parmi les Fingalls, il n'en est pas un seul
Qui dans chaque vieillard n'honore son aïeul.
Viens chez moi! L'âtre flambe et la table est servie.
Mais viens-y pour finir paisiblement ta vie;
Promets-nous de ne plus livrer le lendemain
Tes nobles cheveux blancs aux bises du chemin.
Ne nous tends plus la main, ce n'est point nécessaire;

Car nous savons d'où vient ton auguste misère,
Nous savons que tes fils, quatre nobles enfants,
Sous les fusils braqués des Anglais triomphants,
Ont mieux aimé mourir que de rendre leurs armes;
Nous savons que tes yeux sont éteints par les larmes
Et qu'à présent tu n'as pour guide, infortuné!
Que la pauvre orpheline, enfant du dernier-né.
Victime du devoir et de la bonne cause,
Il faut que sous un toit ta tête se repose.
Chez le lord opulent ou chez l'humble fermier,
Entre! et l'on remplira ton verre le premier;
Entre! et chez l'un de nous prends la meilleure place;
Mais ne tends plus, Angus, au voyageur qui passe
Sans savoir quel malheur te force à l'implorer,
Cette main que nous tous sommes fiers de serrer!

ANGUS.

Qui que tu sois, merci! L'Écosse hospitalière
A dignement parlé par ta voix familière.
Mais le lit aux draps frais et les larges repas,
O Fingalls! parmi vous ne me retiendront pas.
Je dois toujours errer et mendier sans cesse;
Et l'héroïque enfant qui conduit ma vieillesse,
Par les âpres sentiers, vers des buts inconnus,
Aux cailloux du chemin doit meurtrir ses pieds nus.

Non! je n'accepterai ni le feu, ni la table;
Je ne veux que du pain et qu'un coin dans l'étable,
Et dès l'aube, demain, je fuirai sans adieu.
Car, sachez-le bien tous! Angus a fait un vœu.
Aux portes du manoir et de la métairie,
Il surgit, vieux témoin des maux de la patrie,
Et de nos chers proscrits il est le messager.
Tant que nos rois mordront au pain de l'étranger,
Il se contentera, lui, du pain de l'aumône;
La paille lui suffit, puisqu'ils n'ont pas leur trône;
Les malheurs des Stuarts aux siens se sont mêlés,
Et le vieux vagabond ressemble aux exilés.
Lorsque l'aveugle entend quelque clocher qui vibre,
Il va là, répétant : « L'Écosse n'est pas libre! »
Et ses affreux haillons, et ses tristes yeux morts,
Au cœur des oublieux font naître les remords.
C'est là ma mission, c'est le devoir de celle
Dont l'humble main conduit l'infirme qui chancelle.
O vous, qui, plus heureux que moi, pouvez la voir,
Cette fière et candide enfant, toute au devoir,
Dont le malheur a fait le courage précoce,
N'est-elle pas la chère image de l'Écosse?
Marie! Elle a le nom d'une Stuart; elle est
Catholique comme elle, et dit son chapelet;
Mais il est tout entier fait des balles de guerre

Dont furent fusillés ses oncles et son père.
Moi-même, je les vins ramasser sur le lieu
Du massacre, et l'enfant, le soir, en priant Dieu,
Touche ces plombs rouillés du sang de sa famille.
Voilà quels sont l'aïeul et sa petite-fille.
Laissez errer les deux mendiants; soyez bons;
Donnez votre pain noir aux pauvres vagabonds,
Qui vont, les pieds poudreux, sur la route publique,
Mais qui vous laisseront un bienfait magnifique,
Fingalls, si, dans vos cœurs, ils ont ressuscité
L'espoir de la vengeance et de la liberté!

DUNCAN.

Vieillard, avec le ciel es-tu d'intelligence,
Pour nous parler ainsi de guerre et de vengeance?
Mais non! tu sais plutôt toute la vérité :
Qu'en Écosse un Stuart s'est hardiment jeté,
Que l'entreprise n'a chance de réussite
Que si Fingall combat... et que Fingall hésite!
Et que le clan, cédant à des conseils mauvais,
Veut même résister au chef!

ANGUS.

Je le savais...
Et je sens à mes yeux monter des pleurs de rage,
En songeant que Fingall, fameux par son courage

Et naguère, parmi tous les clans, redouté,
Au nom de ses vieux rois, devant lui répété,
Ne m'a pas répondu par des hurrahs sonores
Et par un grand frisson de dircks et de claymores!

LE VIEIL ÉNOCH.

Arrête, Angus!... Avant de nous parler ainsi,
Peux-tu nous affirmer que le Prince est ici?

ANGUS.

Oui! La mer déferlait avec un bruit sauvage...
J'étais là! Quand sa barque a touché le rivage,
Je l'ai bien entendu pousser un joyeux cri;
Et ma fille l'a vu.

MARIE.

Grand-père, il m'a souri!...
Et mettant dans ma main un louis d'or de France:
« La charité pour toi! —dit-il, —j'ai l'espérance! »
Puis il a, découvrant son jeune front poudré,
Salué son pays. Sa croix de Saint-André
Étincelait, et sur sa poitrine chérie
On voyait se lever l'astre de la Patrie!
Il est tout jeune, avec des éclairs dans les yeux,
Et son regard est calme, et son rire est joyeux,
Et tout de suite on sent que c'est un capitaine.
Le prince à son chapeau, d'une façon hautaine,

Mit ensuite un chardon de mer, un chardon bleu,
En criant : « Pour mon droit, pour l'Écosse et pour Dieu! »
Enfin, c'est un héros!... Je ne sais comment dire,
Grand-père... mais, depuis que je l'ai vu sourire
Et marcher dans l'écume avec un air vainqueur,
C'est comme un fruit divin qui se fond dans mon cœur!

ANGUS.

Vous l'entendez? Le prince est parmi nous! Le prince
A déjà réuni trois clans de la province,
Caméron, Clanranald, Fraser, les belliqueux...
Serez-vous moins hardis et moins fidèles qu'eux?

La cloche sonne.

LE VIEIL ENOCH.

Calme-toi, vieil Angus!... La cloche nous appelle
Et l'office divin commence à la chapelle.
Nous y demanderons au Seigneur, ce matin,
Si par les montagnards, sans un échec certain,
La bonne cause peut être encor défendue.
Au revoir.

DUNCAN, *à part.*

C'en est fait, et l'Écosse est perdue!

Les montagnards entrent tous dans l'église.

SCÈNE III

ANGUS, MARIE.

MARIE.

Eh bien, grand-père?

ANGUS.

Eh bien, je suis désespéré!...
Car, à Charle-Édouard les chefs l'ont déclaré,
On ne peut rien tenter d'utile pour sa cause
Sans les mille fusils dont lord Fingall dispose.

MARIE.

Lord Fingall est loyal; on peut compter sur lui.

ANGUS, *montrant l'église.*

Mais ceux-là!

MARIE.

Tout espoir n'est pas évanoui.
Tandis que vous parliez, j'ai vu plus d'une bouche
Se crisper, et j'ai vu plus d'une main farouche
Au ceinturon de cuir chercher le coutelas;
Et quelques mots de plus les entraînaient.

ANGUS.

Hélas!

Il s'assied, accablé, sur une pierre tombale.

MARIE.

Eh quoi!... Le noble Angus désespère et défaille!
Cher grand-père, aujourd'hui, c'est veille de bataille.
Repoussez, il le faut, cet accès de langueur!...
Ou plutôt, non... Mettez votre front sur mon cœur;
Mes baisers chasseront cette tristesse amère.
Si vous faites l'enfant, je ferai la grand-mère,
Et je vous bercerai comme un petit garçon,
Très doucement, avec cette belle chanson
Que vous m'avez cent fois et mille fois redite,
Pour m'endormir, lorsque j'étais toute petite
Et que, calmant mes pleurs par ce refrain guerrier,
Vous berciez votre enfant dans un vieux bouclier.

Depuis que sa gloire est tombée
Et que se sont tus les pibrocks,
L'Écosse a caché son épée
En pleine lande, entre deux rocs;
Et sous la bruyère vermeille,
Où passe, en rêvant, le berger,
La claymore est là qui sommeille
Et médite de se venger.

Claymore dont on nous dépouille
Et qu'on proscrit, comme le Roi,
Ne crains ni l'oubli ni la rouille :
Toujours l'Écosse pense à toi!
Nous te ferons briller encore
Aux regards de l'Anglais bourreau.
Dors jusque-là, bonne claymore,
Avec notre honneur pour fourreau!

Deux oiseaux, l'aigle et l'hirondelle,
Se plaisent sur nos monts brumeux.
L'Écosse est vaillante et fidèle,
Fidèle et vaillante comme eux!
Et pour la révolte indignée
Le vieux glaive, quand il faudra,
En nous présentant sa poignée,
Lui-même, du sol, surgira!

ANGUS, qui, pendant que Marie chantait, a peu à peu relevé la tête.

Oui, tu dis vrai! L'enfant vaut mieux que le grand-père;
Le vieux chant a raison. Honte à qui désespère!
Je veux encor tenter, pour la cause du Roi,
Un énergique effort.

MARIE.

Cher grand-père!

ANGUS.

Dis-moi,
Si j'en crois ce grand vent, qui souffle la poussière,
La mer est proche, et c'est ici le cimetière
Des Fingalls?

MARIE.

Oui.

ANGUS.

Dickson est toujours fossoyeur?

MARIE.

Oui.

ANGUS.

Je ne puis trouver de complice meilleur...

Un jacobite... Et c'est près d'ici, sa masure?

MARIE.

Oui.

ANGUS.

Tu vas m'y conduire... Ah! cette épreuve est sûre
Et terrible; et, bientôt, je saurai si Fingall
Qui, jadis, dans les clans n'avait pas son égal,
Est à ce point infâme et tombé dans la boue
Qu'il ne rougisse plus d'un soufflet sur la joue!...
Allons!

Il sort à droite, guidé par Marie, au moment où lord Fingall et lady Dora entrent à gauche. Le lord, homme de plus de cinquante ans, porte des cheveux gris, sans poudre. Lady Dora, vingt ans à peine, très jolie blonde, est vêtue avec la plus luxueuse élégance.

SCÈNE IV

LORD FINGALL, LADY DORA.

DORA, avec gaieté.

Ah! cette fois, le sort en est jeté,
Richard, et le devoir est strictement dicté...
Plus d'hésitations ni de vaine tristesse!
Il faut bien vite armer vos hommes. Son Altesse
Vous écrit de sa main — en quels termes flatteurs! —

Que, vous tenant pour un de ses bons serviteurs,
Elle veut avec vous avoir une entrevue,
Dans une heure, et passer vos troupes en revue.
Laissez donc cet air sombre et ce sourcil froncé,
Milord ! car le gros roi George sera chassé,
Et moi, je deviendrai... colonelle des gardes !...
Bataille ! Je vais donc chiffonner des cocardes,
Pour en mettre au bonnet de chaque montagnard.
Le prétendant n'est pas un papiste cafard,
Comme ce Jacques deux, qui, pour toute prouesse,
Vint et se contenta de bien servir la messe.
Le prince n'a souci, je pense, d'Anglicans
Ni de Romains. Il a ce charme : vingt-cinq ans!
Et, bravement, dans l'air fait siffler son épée.
Soyez jaloux, Richard ! mais j'ai l'âme occupée
Du prince, et veux pour lui combattre les Anglais,
Sur mon poney de chasse, avec des pistolets
Et tout un arsenal de guerre à ma ceinture ;
Et j'ai la passion de ce roi d'aventure,
Qui vient, joyeux, comptant sur sa seule valeur,
Conquérir un pays comme on cueille une fleur.

LORD FINGALL.

O Dora ! J'aime tout en vous, ma chère folle,
Et je souris devant votre grâce frivole.

Je craindrais, en calmant cette gentille ardeur,
De vous faire l'effet d'un vieux mari grondeur...
Cependant le moment est grave et difficile,
Et ce n'est pas un jeu que la guerre civile.
Vous y courez, Dora, comme on part pour le bal :
Déjà vous vous voyez en habit de cheval,
Le sabre au flanc, ayant au corsage une rose...
Moi, je songe à Dundée et je songe à Montrose,
Je songe à tout le sang déjà versé pour rien!
Oh ! sans doute, je suis prêt à donner le mien
Sans marchander; car, dans nos vieilles seigneuries,
Nous sommes, en naissant, cavaliers et tories,
Et ce proverbe a cours dans tous les clans du Nord :
« Quand Stuart est vaincu, c'est que Fingall est mort... »
Mais tous ces pauvres gens !... Elle sera coûteuse,
Cette guerre ! et je crois la victoire douteuse;
Car je connais, hélas! notre sanglant passé.
Nos révoltes toujours ont ainsi commencé
Par des cris de triomphe aux lueurs des épées,
Et toujours ont fini par des têtes coupées
Et des champs de carnage où planent les corbeaux...
N'importe! Puisqu'on a déployé les drapeaux,
Qu'un Stuart est venu, que le pibrock résonne,
Nous partirons tous deux, ma vaillante amazone,
Nous suivrons les tambours du prince aventurier,

Et votre vieil époux vous tiendra l'étrier.

DORA.

Eh bien ! moi, je vous crois, Richard, mauvais prophète.
Rien ne peut m'empêcher d'avoir le cœur en fête.
Dans son parti, le Prince a les femmes !... Il a
Les femmes ! C'est le point important. Tout est là.
Ces Londonners, des gens de banque et de négoce,
Résister à l'effort de l'héroïque Écosse !
Allons donc ! Si l'on veut, je tiens tous les paris,
Mon cher lord ! mais, pour moi, Londres est déjà pris,
Et les Anglaises ont des pudeurs saugrenues
Devant nos montagnards montrant leurs jambes nues ;
Le massif Électeur, qu'ils appellent leur roi,
Et son fils, le fâcheux vaincu de Fontenoy,
Du Hanôvre ont déjà repassé la frontière ;
Je suis duchesse ; vous avez la Jarretière ;
Jacques trois règne ; et, seul, le héros valeureux,
Le beau Charle-Édouard, le Prince, est malheureux,
Car je lui tiens rigueur et j'ai fait sa conquête !...
Et ce sera charmant !

LORD FINGALL.

Que vous êtes coquette !
Et que je souffrirais, si j'étais méfiant,
Dora !... Mais non... Un jour, — j'y pense en souriant, —

Vous vîntes, pour tirer des perdrix et des grouses,
Voir mes grands marronniers et mes vertes pelouses;
Et votre vieux parent vous donna tout son cœur.
Ses premiers cheveux gris ne vous ont pas fait peur,
Non plus que son manoir battu par les tempêtes.
Vous m'avez accepté pour époux, et vous êtes
Comme un rosier grimpant aux murs de ma maison,
Qui parfume et fleurit son antique blason.
O toi, qui m'as donné cette joie infinie
De ne pas vieillir seul et triste, sois bénie!
Toi qui de ton amour m'as fait la charité,
Va! laisse déborder ta vie et ta gaieté!
Oui, je veux retrouver mes vingt ans pour te plaire;
Je n'ai qu'une ruine et qu'un parc séculaire
A t'offrir, mais cours-y librement, ma Dora,
Et sois folle! Et ton vieux compagnon sourira
Lorsque ta voix, sonnant joyeuse à ses oreilles,
Fera des arbres noirs s'envoler les corneilles!

DORA.

Je vous aime, Richard, quand vous parlez ainsi.
Mais c'est trop s'attendrir, et, dans ce moment-ci,
Nous ne devons songer qu'à l'entrée en campagne...
Savez-vous ce qu'on dit, milord? Que la montagne
N'est plus d'un loyalisme aussi pur que jadis,

Que vous n'armerez pas même un homme sur dix;
Et que le clan, perdant l'antique obéissance,
Est prêt à dire non, même en votre présence,
Même devant le Prince en personne apparu.

LORD FINGALL, avec colère.

On ose!...

DORA.

Oui, mon cher lord; mais je n'en ai rien cru.
Il faudrait s'assurer, pourtant...

La cloche sonne. Les montagnards sortent de l'église.

LORD FINGALL.

L'heure est propice...
Les voici, justement, qui sortent de l'office.
Par saint André! je vais à ces audacieux
Parler ferme et les bien regarder dans les yeux;
Et, du premier coup d'œil, je saurai reconnaître
Si mon clan sera sourd à la voix de son maître.

SCÈNE V

LORD FINGALL, LADY DORA, DUNCAN,
LE VIEIL ÉNOCH, ROBIN, LA FOULE.

LORD FINGALL, aux montagnards.

Holà!

DUNCAN, l'apercevant.

Milord!

Tous saluent avec respect.

LORD FINGALL.

Amis, vous savez tous, pardieu!
Qu'en toute occasion je parle vite et peu.
Or, voici. Dans l'espoir d'une levée en masse
De l'Écosse, et risquant tout sur un coup d'audace,
Le fils de Jacques trois vient, comme aux temps anciens,
Revendiquer les droits de son père et les siens.
Il compte, en vous montrant, là-bas, Londres pour cible,
Sur vos mille fusils. Sans vous, rien de possible.
Donc, chargez les mousquets, aiguisez les poignards,
Et guerre à mort! Je suis votre chef! Montagnards,
Aux armes! Car pour moi vous ferez tous, j'espère,
Ce qu'eussent fait jadis vos pères pour mon père,
Et vos aïeux, ô Mac-Fingalls, pour mon aïeul!...
Puis-je en être sûr?

DUNCAN.

Oui!

LORD FINGALL.

Duncan, tu réponds seul...
Ah! terre et cieux!...

LE VIEIL ÉNOCH.

Milord!... Pardon!... A Votre Grâce

Je dois la vérité. La pauvre Écosse est lasse...
On est au désespoir de vous désobéir...
Ces Anglais ! on n'a pas cessé de les haïr ;
Mais ils nous font toujours payer — soyez sincère ! —
Chaque rébellion par trente ans de misère ;
Mais ils sont les plus forts, — ils sont mille contre un...
Plus tard... je ne dis pas... au moment opportun...
Si la France accablait notre vieille ennemie,
On pourrait...

LORD FINGALL.

Taisez-vous !... Ah ! c'est trop d'infamie !...
Vous me déshonorez, misérables !

DORA.

Milord !...
Richard, remettez-vous !

En ce moment, paraissent, au fond de la scène, Angus et Marie. Un fossoyeur, avec sa bêche et sa pioche, les accompagne.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANGUS, MARIE.

ANGUS.

Faites place à la mort !

TOUS.

La mort !

Mouvement de stupeur et d'effroi dans la foule.

LE VIEIL ÉNOCH.

La mort!... Mais nul n'est mort dans la contrée.
Je ne vois pas ici de fosse préparée,
Ni de parents en pleurs conduisant un cercueil...
Angus, Angus, de qui mènes-tu donc le deuil?

ANGUS.

Si fait, quelqu'un est mort, et d'une mort affreuse!
A l'œuvre, fossoyeur!... La tombe, qu'on la creuse!
J'y veux, ô pauvre Écosse, enterrer ton drapeau.

LE VIEIL ÉNOCH.

Ah! mendiant!...

ANGUS.

Tais-toi!...

Avec exaltation.

Mon Dieu! que c'était beau,
L'Ecosse d'autrefois, pauvre, fière et fidèle!
Le grand aigle qui la traversait d'un coup d'aile
Sentait qu'un air plus libre emplissait ses poumons;
Et l'azur de nos lacs, la neige de nos monts,
Et l'écume d'argent que le torrent charrie,
Et l'herbe fraîche, et les fleurs d'or de la prairie,
Et le soleil levant, rose dans le brouillard,
Étaient moins purs qu'un cœur de pauvre montagnard!
Là palpitait, auprès des vertus domestiques,

L'amour de nos vieux chefs et de nos lois antiques;
Le vent de la montagne y faisait circuler
Un sang, pour le pays, toujours prêt à couler;
Là résidait, ainsi qu'en une tour murée,
Le respect du serment et de la foi jurée.
Quand on l'avait promis, sur un clignement d'yeux
On aiguisait l'épée au tombeau des aïeux
Et l'on courait chercher la mort qui glorifie;
Et, n'ayant qu'un dédain superbe pour sa vie,
Le montagnard bien plus aisément la donnait
Que l'aile de faisan piquée à son bonnet.
Mais cette Écosse-là, l'Écosse de vos pères,
Elle n'existe plus, ô gens des Hautes-Terres!
Il est mort, l'étendard autrefois triomphant,
Que pleurent seuls ici l'aveugle et son enfant!
Sa tombe n'est pas prête, a-t-on dit? Je m'en charge!
Je la ferai profonde, et je la ferai large;
Car il convient aussi de jeter au fossé
Toute la gloire et tous les malheurs du passé...
Disparais, reliquaire aimé de la patrie!
Lourdes clefs des prisons de la reine Marie,
Hache qui la frappas, à la tombe, au fumier!
Spectre pâle et sanglant du Roi Charles premier,
Donne-nous, pour la fosse et pour la pourriture,
Les instruments sacrés de ta longue torture,

Le drap de l'échafaud sur lequel tu marchas,
Et ton gant, essuyant sur ton front les crachats!
Faites un trou profond, profond, pour qu'on y jette
Les armes du vaincu, la lyre du poète,
Tous nos espoirs chéris, tous nos grands souvenirs,
Les pleurs des exilés et le sang des martyrs!
Puis, lorsque tout aura disparu sous l'argile,
Piétinez bien le sol pour qu'il soit infertile
Et que, derniers témoins venant vous accuser,
Les chardons écossais n'y puissent plus pousser!

ROBIN, suivi de plusieurs montagnards.

Assez, Angus!... Ta voix a remué nos âmes!
Oui, vieillard, nous étions des lâches, des infâmes!
Mais c'est fini...

Se jetant aux pieds de lord Fingall.

Pardon, milord, à deux genoux!...
Commandez... On est prêt à vous suivre.

LA FOULE.

Oui, tous!

LORD FINGALL.

Bien sûr?

ROBIN.

Vous reverrez nos vaillantes furies.
On courra, sabre au poing, sur les artilleries
Et sur les escadrons d'hommes et de chevaux;

Et quiconque n'a pas d'arme prendra sa faux,
Noble lord, et viendra combattre sous votre ordre...

DUNCAN.

Et qui n'a pas de faux aura des dents pour mordre ;
Et l'on surpassera les exploits anciens.
On nous a trop longtemps traités comme des chiens ;
L'Anglais reconnaîtra les petits de la louve.

LORD FINGALL.

Dieu soit loué !... Fils de Fingall, je vous retrouve !
Donc, aux armes !

LA FOULE.

Hurrah !

LE VIEIL ÉNOCH.

Vous courez, insensés,
Vers la défaite et vers les échafauds dressés,
Pour un drapeau-fantôme et pour un discours vide !

ANGUS.

Pour un fantôme ! O toi, que la peur rend livide
Et dont la lâcheté les empêchait d'agir,
Toi-même, le poltron blême, tu vas rougir !
— Et vous, dont je retrouve, enfin, l'âme hardie,
Vous verrez que ceci n'était point comédie
Et quel noble étendard je menais au tombeau !

Regardez tous... Le mort se réveille !

Il tire de dessous ses haillons, fixe sur son bâton et brandit un drapeau rouge, traversé d'une croix blanche, sur lequel sont brodés en lettres d'or ces mots : Tandem triumphans.

TOUS.

Un drapeau !

ANGUS.

Oui, le nouveau drapeau, rouge avec la croix blanche,
Le drapeau des Stuarts, celui de la revanche,
Que je portais, sous mes haillons, par les chemins !...
Le voici ! Mon enfant l'a cousu de ses mains
Et brodé, par les nuits d'hiver, près de la lampe ;
Et mon bâton d'aveugle en fournira la hampe...
C'est lui ! c'est le drapeau de notre liberté !
Il surgit de la tombe ! Il est ressuscité !

LA FOULE.

Hurrah !

On entend une marche battue par des tambours et sonnée par des cornemuses.

UN MONTAGNARD, *accourant, à lord Fingall.*

Milord, le Prince !

SCÈNE VII

Les Mêmes, LE PRINCE CHARLES-ÉDOUARD

Le prince, en poudre, botté, l'étoile de diamants de Saint-André sur son habit, entre, précédé de pibrocks et de tambours qui jouent un air de marche, et suivi d'une escorte de gentilshommes et de montagnards en armes. Lord et lady Fingall vont à sa rencontre et s'inclinent devant lui.

LORD FINGALL.

Altesse, dans ma terre,
Au noble fils du Roi d'Écosse et d'Angleterre
Ma femme et moi devons, les premiers, faire honneur;
Mais tout Fingall vous dit avec moi : Monseigneur,
Soyez le bienvenu !

LA FOULE.

Vive le Roi !

LE PRINCE.

Mon hôte,
Aucun clan, d'une voix si vaillante et si haute,
N'a salué son prince, et, parmi les meilleurs,
Aucun n'a par avance arboré mes couleurs.
Mon père, Jacques trois, devrait dater son règne
D'aujourd'hui, puisqu'on a déployé son enseigne
Et que tant de soldats viennent sous son drapeau.
Donc, je tire l'épée et jette le fourreau.

En guerre !... Pour l'Écosse et le Roi légitime !
Et je veux qu'un Fingall, comme marque d'estime,
Tienne toujours à mes côtés cet étendard...

Il salue le drapeau.

Mais quel est donc celui qui le porte ?

LORD FINGALL.

Un vieillard
Dont la voix serait mieux que la mienne acclamée,
Prince ; et vous lui devez, peut-être, votre armée.

LE PRINCE.

Et la jolie enfant debout auprès de lui ?

LORD FINGALL.

C'est sa petite-fille et son unique appui.
Pour votre cause et pour votre auguste personne,
Tous deux ont fait beaucoup.

LE PRINCE.

Approche donc, mignonne !...
Moi-même je veux mettre, ainsi qu'un fiancé,
Un baiser tendre et doux sur ce beau front baissé.

Il la baise au front.

Il me semble que c'est l'Écosse que j'épouse.

LA FOULE.

Vive le Roi !

DORA, à part.

Vraiment... je suis presque jalouse.

MARIE, à part.

Ses lèvres!... sur mon front!...

LE PRINCE, à Angus.

Et que puis-je pour toi,
Vénérable aïeul?

ANGUS.

Rien!... Rien, que d'être un bon roi.
Ces bandes de héros autour de toi groupées,
Tu me les dois. Ma main a semé les épées;
Tu n'as qu'à moissonner, Prince, et qu'à conquérir.
Mais, plus tard, songe aux fils de ceux qui vont mourir;
Lorsque tu régneras, que ton cœur compatisse
Aux maux des pauvres gens; sois bon, fais-nous justice,
O jeune homme, à qui tout un peuple s'est donné!
Et souviens-toi, lorsque tu seras couronné
Et que tu sentiras le sceptre dans ta paume,
Qu'un mendiant t'a fait l'aumône d'un Royaume!

ACTE DEUXIÈME

Le camp du Prétendant sous les murs d'Édimbourg. C'est la nuit, mais la scène est éclairée par un très brillant clair de lune. Au loin, sur une hauteur, la silhouette de la ville se dessine dans le ciel. A droite, la tente du Prince, dont l'intérieur est visible pour le public. Dans cette tente, un fauteuil et une table, sur laquelle sont des flambeaux allumés, des armes, des cartes de géographie. Au fond, une ouverture mène dans une autre partie de la tente. Tout le reste de la scène est occupé par le camp. Feu de bivouac, faisceaux d'armes, tambours, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

DONALD DE GLENMORISTON,
GORDON DE GLENCOÉ,
LE MARQUIS D'AIGUILLES, LADY DORA,
LADY MURRAY,
GENTILSHOMMES FRANÇAIS ET ÉCOSSAIS,
MONTAGNARDS, OFFICIERS ET SOLDATS
DES BASSES-TERRES.

Au lever du rideau, le camp présente un tableau pittoresque et animé. Les uniformes des officiers des Basses-Terres contrastent avec les costumes de tartan des chefs montagnards. Deux highlanders, d'aspect sauvage, armés seulement d'une faux fixée droite à son manche, montent la garde devant la tente du Prince. Deux chefs, Gordon de Glencoé et Donald de Glenmoriston, celui-ci remarquable par son aspect farouche et sa longue chevelure rousse, se chauffent, debout, au feu de bivouac. Un autre groupe est formé par le marquis d'Aiguilles, gentilhomme

français, mis à la dernière mode de Versailles, et par lady Dora et lady Murray, toutes deux vêtues de fantasques habits de guerre : feutre à plume, pistolets à la ceinture, jupe relevée et montrant la botte molle à éperon d'or.

LADY MURRAY.

Ainsi, marquis, le bruit de nos premiers succès
Est déjà parvenu chez nos amis français?

LE MARQUIS.

Un héros se révèle et la France tressaille,
Milady. J'ai reçu des lettres de Versaille,
De Paris, de Calais, de je ne sais plus où...
On n'y parle que du jeune Prince, on est fou
De ce beau chevalier d'aventure et d'épée...
Mais aussi quel roman, ou mieux, quelle épopée !
D'abord, Édimbourg pris sans un seul coup de feu,
Et puis ce beau combat de Preston-Pans... Morbleu!
Des paysans battant une armée aguerrie!
Des gens à moitié nus contre l'artillerie
Et les dragons ! C'était superbe ! A Fontenoy,
J'eus l'honneur de charger dans la Maison du Roi,
Et je n'ai pas vu là de vaillance plus belle.
On m'écrit que le Roi, recevant la nouvelle,
— Et Louis quinze s'est rarement échauffé, —
A crié : « Braves gens ! » en prenant son café ;
Et, ce qui vaut bien mieux, on dit que la marquise

A la cause du Prince est tout à fait acquise;
On prétend qu'elle en rêve, et que la Pompadour
Suit de loin vos succès et marque, chaque jour,
Le terrain qu'ont gagné vos montagnards farouches,
Sur la carte d'Écosse, avec sa boîte à mouches.

DORA.

Eh! quelle femme, ayant le cœur un peu guerrier,
N'aimerait ce royal et bel aventurier?...
Si pour lui celle-ci n'a pas d'indifférence,
Qu'elle rappelle donc, alors, au Roi de France,
D'envoyer les secours et les renforts promis!

LE MARQUIS.

Mais vous avez raison... Je vais, par des amis,
Faire savoir à la nouvelle favorite
Ce qu'est le Prince Charle et quel est son mérite.
Car elle ne connaît que ses exploits vainqueurs.
Mais quand elle apprendra qu'il ravage les cœurs,
Qu'il part, pour conquérir l'Angleterre et les Indes,
Beau Tancrède, entouré d'un essaim de Clorindes;
Que des dames, tandis qu'à la gloire il volait,
Ont fait à ses côtés le coup de pistolet,
La Pompadour, alors, redoublera de zèle
En faveur du héros déjà bien vu chez elle...
Vous souriez?... Non pas! je suis très sérieux.

Avoir raison, c'est bien; être charmant, c'est m
Quand on saura qu'en plus de ses droits légitin
Le Prince a de beaux yeux et qu'il fait des victi
La marquise offrira, j'aime à le supposer,
Un canon par caprice, un soldat par baiser.

DORA, *à part.*

Non ! il n'a qu'un amour, et pour moi, j'en s

Haut.

Accuser d'inconstance un héros ! Quelle inju

LE MARQUIS.

Ce serait le flatter, en France, milady.

DONALD DE GLENMORISTON, *à Gordon de Glenc*

Ce papillon doré me semble bien hardi,
Et je vais interrompre un peu son bavardage.
Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *à part.*

Quoi ? Que nous veut

DONALD.

Je m'appelle Donald, laird de Glenmoriston,
Et j'ignore les mœurs de cour et de bon ton
De Versaille, où vos rois sont conduits par d
Mais je connais les mœurs de nos nobles fa
Lorsque l'honneur est par une femme outra

Je sais que le mari s'est bien vite vengé,
Et que, si le sang coule alors, nul ne remarque
Si c'est celui d'un lord, d'un prince ou d'un monarque.
J'ai dit.

DORA, à part.

Soupçonne-t-il ?... Oh ! j'en ai le frisson.

LE MARQUIS.

Ça ! l'homme aux cheveux roux, serait-ce une leçon ?
Morbleu ! Je n'admets pas...

LADY MURRAY.

Messieurs, point de querelle !
Car votre double erreur est toute naturelle.
Vous, marquis, ne pouviez savoir, en vérité,
Quel excès de scrupule et de sévérité
A présidé toujours à nos mœurs écossaises...
Et vous, Donald, ce sont là des fureurs mauvaises,
Et vous avez parlé rudement, sans songer
Que monsieur est notre hôte et qu'il est étranger.
Donc, la paix !... Gardez-vous pour de meilleures luttes.

DONALD, avec brusquerie.

Soit !

LE MARQUIS, galamment.

C'est bien, milady.

DONALD, à part.

Cet étourneau !

LE MARQUIS, à part.

Ces brutes !

Bruit de tambour.

DORA.

Son Altesse !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PRINCE, LORD FINGALL.

Le Prince porte le costume des montagnards, avec l'écharpe et la cocarde blanches. Il est suivi d'une escorte. Lord Fingall est en tenue de colonel.

LE PRINCE, à lord Fingall.

Mon cher Fingall, je le voudrais ;
Notre honneur est d'accord avec nos intérêts.
Je trouve, comme vous, que c'est trop se morfondre
Dans Édimbourg, qu'on doit enfin marcher sur Londre.
Je suis las d'Holyrood. Votre Prince Royal
Voudrait vous recevoir, messieurs, dans White-Hall.
Nous lèverons le camp bientôt... ce soir, peut-être.
Mais on ne peut se mettre en route sans connaître
Où sont les ennemis et le meilleur chemin ;
Je compte le savoir cette nuit, ou demain.

LORD FINGALL.

Puis donc que mon avis est tout conforme au vôtre,
Altesse, — et j'en suis fier ! — que d'un moment à l'autre
On peut partir, je dois, dans ce cas, sans retard,
Faire ma ronde et bien ordonner le départ,
Former les corps d'armée et choisir l'avant-garde.

LE PRINCE.

Oui. Je me fie à vous, et ce soin vous regarde :
Car je vous ai choisi pour premier lieutenant
Et je m'en félicite encore maintenant.
En un mot, pour ce soir, tenez prête l'armée.

Le congédiant d'un geste gracieux.

Allez.

Lord Fingall sort. Le Prince s'adresse au marquis.

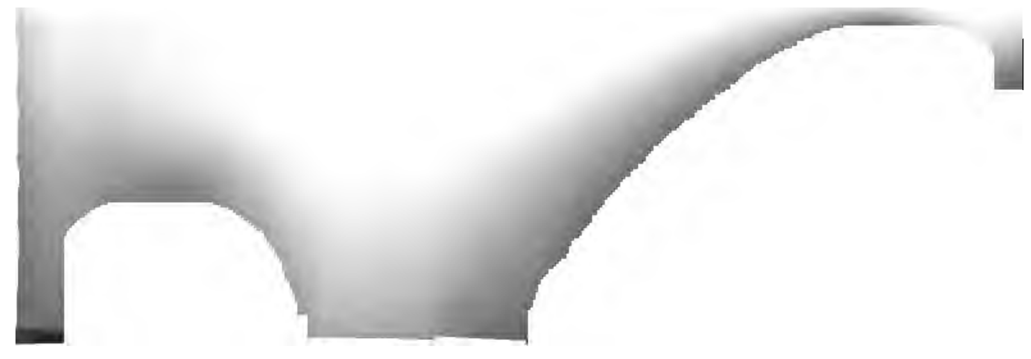
Eh bien, la cour de France est informée
De nos succès, marquis ! Aurons-nous son concours ?

LE MARQUIS.

Altesse, on me promet... on me promet toujours...
Et, sans les embarras si graves où nous sommes...

LE PRINCE.

La France m'a donné vingt de ses gentilshommes ;
C'est beaucoup. Je lui dois un grand remerciement.
Vingt Français dévoués valent un régiment...



Se tournant vers les chefs des Hautes-Terres.

Et puis vous êtes là, mes loups de la montagne !
Vous voyez ! j'ai repris, pour rentrer en campagne,
Le costume de mes soldats, de mes héros,
La toque à plume d'aigle et le plaid à carreaux.
Car je vous vis charger, ô fils de bonne race !
En habit de tartan, les dragons à cuirasse,
Et marcher aux canons en boucliers de cuir.
Or, nous verrons encor les ennemis s'enfuir,
Et, comme cette fois il faut qu'on les rattrape,
J'ai pris ce leste habit pour mieux doubler l'étape.

LES MONTAGNARDS.

Hurrah ! Vive le Prince !

LE PRINCE, à Dora et à lady Murray.

Et vous, mesdames, vous,
Qui jetez un parfum, un charme parmi nous,
Roses dont l'ennemi redoute les épines,
Je me mets à vos pieds, mes belles héroïnes,
Et j'admire, avec un orgueil toujours nouveau,
La cravate de fleurs nouée à mon drapeau !

LADY MURRAY.

Monseigneur !...

DORA, à part.

Ah ! je l'aime !... et mon cœur est commeivre !

[illegible]

Mon Prince, que je crains!

[illegible]

Ah! c'est si bon de vivre!...

C'est si bon d'être un soldat ardent dans les camps!
C'est si bon de mirer ses yeux de vingt-cinq ans,
Où brille une âme neuve et que nul n'a trompée,
Dans des regards amis et dans sa jeune épée!...
Être roi! Triste rêve! Est-ce que j'y songeais?
Un roi, vague fantôme aux yeux de ses sujets,
Errant dans des palais pleins de spectres sinistres;
Misérable instrument aux mains de ses ministres;
Whig pendant tout un jour, le lendemain tory;
Jouet d'une maîtresse ou bien d'un favori;
Sceptre en main, mais sachant que c'est une chimère;
Couronné, mais bien moins puissant que le Lord-maire,
Statue en bois doré de la nef de l'État!...
Ce n'est rien!... Moi, je veux être un libre soldat,
Aimé comme un héros et non craint comme un maître;
Saluant d'un baiser la dame à sa fenêtre,
Et prodigue, et jetant parfois, en souriant,
La rançon d'une ville aux mains d'un mendiant;
Un juste et généreux soldat, fou de la gloire,
Mais qui met le bon droit toujours dans sa victoire,

Et fait pousser les blés plus épais et plus beaux
Partout où son cheval a posé ses sabots!...
Rêve de ma jeunesse! Être ce météore!
Entendre quelque temps, du couchant à l'aurore,
Mon nom glorifié dans un chant sans pareil,
Puis, un jour de bataille, un jour de grand soleil,
Répandant mon sang chaud sur la terre féconde,
Mourir jeune et laisser un vide dans le monde,
De même que le ciel semble rapetissé,
Et plus triste et plus bas, quand un aigle a passé!

TOUS.

Hurrah!

LE MARQUIS.

Ah! Monseigneur, comme en vous l'on sent battre
Le cœur de votre aïeul français, notre Henri quatre!
Et combien, tel que lui, vous avez le talent
D'être charmant et brave...

LE PRINCE, passant son bras sous celui du marquis et parlant à demi-voix.

Et d'être vert-galant,
Marquis. Bien des beaux yeux m'ont souri; j'en profite.
Celui qui peut mourir demain, doit aimer vite.

Quittant le marquis et allant vers Dora.

Milady!

DORA.

Monseigneur!...

LE PRINCE, bas et rapidement.

Dora, venez ce soir
A notre rendez-vous... J'ai besoin de vous voir.
Car je reprends — jusqu'à quelle date lointaine? —
Les devoirs du soldat et ceux du capitaine.
Qu'ils vont mettre entre nous d'obstacles odieux!
Il me faut, ma Dora, le baiser des adieux.

DORA, très troublée.

Dans une heure... ce soir... vous voulez?...

LE PRINCE.

Je t'en prie!

Pendant que le Prince parle bas à Dora, un officier a introduit dans la tente Marie, couverte d'un manteau. Elle semble épuisée de fatigue et s'appuie contre la table. L'officier sort alors de la tente par la porte qui donne sur le camp.

LE PRINCE, à l'officier.

Qu'est-ce?

L'OFFICIER.

Prince, on attend Votre Altesse.

LE PRINCE, à part.

Marie!...

Enfin!...

A l'officier.

J'y vais... Messieurs, je vous quitte un moment
Mais qu'on se tienne prêt à tout événement!

Il salue et entre dans la tente. Les personnages restés dans le camp se dispersent. Les uns sortent; les autres se retirent au fond du théâtre. Seuls, quelques montagnards restent, au premier plan, près du feu de bivouac.

SCÈNE III

LE PRINCE, MARIE.

Sous la tente.

LE PRINCE.

Eh bien! ma chère enfant?... Parle vite. J'écoute.

MARIE.

Il faut lever le camp, il faut vous mettre en route,
Monseigneur, cette nuit même; car les Anglais
Sont toujours à Newcastle... Altesse, évitez-les,
Passez vite la Tweed et prenez de l'avance,
Et Carlisle est à vous... Carlisle est sans défense.
J'en viens. Je n'ai vu là que bourgeois effrayés
Montant la garde avec de vieux fusils rouillés,
Et quinze ou vingt canons sur un rempart qui croule.
C'était jour de marché. J'ai traversé la foule,
L'oreille au guet; et tous disaient, sur mon chemin,

Que la ville serait prise d'un coup de main.
Pour être revenue avec plus de vitesse
Et donner la nouvelle heureuse à Votre Altesse,
J'ai marché nuit et jour... La route est libre... Allez!

LE PRINCE.

Certes, j'y vais!... Et si ces bourgeois affolés
Osent nous envoyer un seul coup de mitraille,
Je jette mon bonnet par-dessus la muraille;
Mes bons Fingalls l'auront bien vite retrouvé;
Et je prendrai Carlisle, et sur son vieux pavé
Les fers de mon cheval feront des étincelles,
J'en réponds!...

Voyant Marie s'appuyer d'une main à la table.

Mais qu'as-tu, mon enfant? Tu chancelles!...

MARIE.

Prince, je vous l'ai dit, j'ai marché nuit et jour.

LE PRINCE, *à part.*

Oh! que de dévouement, Écosse, et que d'amour!
Et combien, chaque jour, tu me deviens plus chère!

Il force Marie à s'asseoir sur le fauteuil.

Repose-toi, fidèle et brave messagère,
Car je dois mes soldats, Marie, à ton aïeul!
L'aveugle que jamais tu n'avais laissé seul

A voulu, par un rare et dernier sacrifice,
Que son unique enfant fût toute à mon service;
Et tandis qu'il exalte encor mes bataillons,
Toi, sachant qu'on ne peut suspecter tes haillons,
Parmi mes ennemis, et sur leur territoire,
Tu cherches le chemin qui mène à la victoire...
Ton Prince est là; mais reste assise devant lui,
Fille du mendiant, qui peut-être aujourd'hui
Sous ton manteau troué m'apportes la couronne!
C'est l'Écosse lassée à qui j'offre mon trône,
Et tout ému, devant le mal qu'elle a souffert,
Je veux rester debout...

Il ôte son bonnet.

et le front découvert!

MARIE, se jetant aux pieds du Prince et lui baisant la main.

Monseigneur!...

LE PRINCE.

Mais il faut partir cette nuit même,
As-tu dit?... Adieu donc, enfant! Ton Prince t'aime...

Lui offrant sa bourse.

Prends ceci.

MARIE.

De l'argent!

LE PRINCE.

[illegible] un jour me servir.

Et garde seulement, Marie, en souvenir
De ce temps de combats, de périls et d'alarmes,
Cette bourse de soie et brodée à mes armes.
Au revoir!

MARIE, à part, douloureusement.

De l'argent!

SCÈNE IV

LE PRINCE,
TOUS LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PREMIÈRE,
MARIE dans la tente.

LE PRINCE, sortant de la tente et appelant.

Messieurs! Venez!

A l'appel du Prince, les chefs et les officiers entrent et s'approchent de lui.

Sans bruit,
Faites lever le camp. Nous partons à minuit,
La route de Berwick. Dites que chacun s'apprête!
A minuit, je viendrai me mettre à votre tête.

Les officiers et les chefs, après s'être inclinés, se consultent tout bas entre eux pendant quelques moments et sortent de divers côtés. Pendant leur colloque le Prince s'approche de Dora,

LE PRINCE, à voix basse, tendrement.

A tout à l'heure!

DORA.

Prince!...

LE PRINCE.

Eh quoi! Vous hésitez!

DORA.

Laissez-moi seulement combattre à vos côtés,
Désormais... Le remords me tourmente et m'assaille!...

LE PRINCE, la regardant dans les yeux.

Et si je meurs demain, Dora, dans la bataille?...

DORA.

Je songe à mon mari, si bon, si confiant!...

LE PRINCE.

Et si je meurs demain?

DORA.

Vous êtes effrayant!...
Si vous saviez combien mon âme est torturée!...
J'ai honte...

LE PRINCE.

Et si je meurs demain, mon adorée!

Silence.

Ce serait donc ici le suprême entretien?...

[illegible]

Ah ! je su[illegible]

[illegible]

O ma Dora, je t'aime [illegible] âme !
A tout à l'heure !

[illegible]

Allons !

Il sort au fond avec ses gentilshommes. Dora sort à gauche. Marie, debout près de la porte de la tente, a observé le Prince tandis qu'il parlait bas à Dora. Quand tous se sont éloignés, elle sort de la tente et se trouve seule dans le camp désert.

SCÈNE V

MARIE, seule.

Oui, je hais cette femme !
Comme il la regardait, dans les yeux, tendrement,
Et comme il l'aime encor, dans un pareil moment !...
O mon Dieu, que je souffre, et combien je suis lasse !

Elle s'assied près du feu du bivouac presque éteint.

Naguère, par les soirs de brouillard ou de glace,
Quand, de mon cher aïeul partageant le manteau,
Je traversais la plaine ou montais le coteau,
Parfois, en grelottant, je rêvais, pauvre fille !

Que, comme une autre, un jour, j'aurais une famille,
Un brave et bon mari, laboureur ou berger,
Un foyer, près duquel, trop vieux pour voyager,
L'aveugle chercherait de ses mains amicales
Plusieurs petits enfants aux têtes inégales...
J'ai rêvé tout cela... Puis ce Prince est venu ;
Mon front sur sa poitrine un instant fut tenu :
Son habit brodé d'or a meurtri mon visage ;
Et parce qu'il a mis, par hasard, au passage,
Sur ce front un baiser qui n'était pas pour moi,
Parce que j'ai senti battre le cœur d'un roi,
Toute à ce souvenir qui me poursuit sans trêve,
Maintenant c'est fini, plus jamais je ne rêve
D'une chaumière au fond du pays montagnard,
D'un époux et d'enfants bénis par le vieillard...

Elle se lève.

L'aimé-je? Suis-je folle à ce point? Eh! qu'importe?
Si, tout en devenant pâle comme une morte,
Je sens s'épanouir mon cœur, rien qu'à le voir ;
S'il m'est cher, ce tourment de l'amour sans espoir ;
Si, par un de ces mots dont les rois sont prodigues,
Il sait me reposer de toutes mes fatigues ;
Si c'est un infini bonheur que je lui dois
Quand il daigne effleurer ma joue avec deux doigts ;
Si, rien qu'à prononcer son cher nom, je frissonne ;

Tout est bien ! et cela ne fait mal à personne...
Si, cela fait bien mal ! Je le sais, aujourd'hui
Qu'une autre femme, hélas ! s'est fait aimer par lui !
Mais ne va pas, ô pauvre Marie, être lâche !
Reste-lui dévouée et fais ton humble tâche.
Pas de soupirs de femme et pas de pleurs d'enfant !
Et, le jour qu'il sera vainqueur et triomphant,
Fuis bien loin, emportant ta blessure mortelle,
Comme, lorsque le plomb ensanglante son aile,
Faisant un grand effort désespéré dans l'air,
Le goéland s'en va mourir en pleine mer !...

Après un court silence.

Je suis lasse... Dormons. Quand on dort on oublie.

Elle s'étend à terre, près du feu du bivouac, se roule dans son manteau et ferme les yeux.

SCÈNE VI

MARIE, *couchée dans l'ombre.*
LORD FINGALL, DONALD DE GLENMORISTON,
GORDON DE GLENCOÉ.

LORD FINGALL, *aux deux chefs, en entrant vivement.*

Eh bien ! moi, je vous dis que c'est une folie !

GORDON DE GLENCOÉ.

Nous vous respectons tous, milord, profondément;

Cependant, en ceci, je suis du sentiment
De Donald. Il convient d'éclaircir cette affaire.

DONALD DE GLENMORISTON, à lord Fingall.

Et voilà beaucoup trop longtemps qu'on la diffère.
Et pour mon compte, — il faut bien que vous y pensiez, —
Je n'irai pas plus loin, avec mes tenanciers,
A moins d'être très sûr de servir un bon maître.

LORD FINGALL.

Le Prince — vous voulez bien, tous, le reconnaître, —
Est brave, généreux, loyal...

DONALD DE GLENMORISTON.

Oui, c'est certain;
Mais j'ai grand'peur, aussi, qu'il soit un libertin.
Et nous ne voulons pas, nous, d'un roi de débauche.

GORDON DE GLENCOÉ.

Charles deux, avec ses reines de la main gauche,
Et sa cour dépravée, et ses ruffians hideux,
Nous ont fait trop de mal et l'on se souvient d'eux.

LORD FINGALL.

Et de quoi pouvez-vous accuser Son Altesse,
Mes amis? De galante et libre politesse
Envers les femmes? Mais, quoi de moins surprenant?

Notre Prince est tout jeune ; il vient du continent;
Hier, il était encore à la Cour de Versailles.

GORDON DE GLENCOÉ.

A Glencoé, pays de lacs et de broussailles,
Et pays de sévère honneur, quand un mari
S'aperçoit que sa femme a plusieurs fois souri
A quelque beau garçon passant devant sa porte,
Il ne dit rien; mais, deux jours après, on rapporte
Le beau garçon, avec un couteau dans le cœur.
On voit très rarement ces actes de rigueur ;
Nos ménages sont bons et nos femmes candides.

DONALD DE GLENMORISTON.

A Scarpa, mon pays, dans le nord des Hébrides,
Où le soleil brumeux n'a ni feu ni rougeur,
Mon plus illustre ancêtre, Évan le Naufrageur,
Fut trahi par Elfa, sa femme et sa cousine,
Et par Cédrick le Bœuf, chef d'une île voisine,
Que, pour d'anciens motifs, il détestait déjà.
Il jugea devant tous sa femme, l'égorgea,
Livra le corps aux loups, ne gardant que la tête,
Apparut chez Cédrick au milieu d'une fête,
Jeta la tête pâle aux buveurs réunis,
Et poignarda l'amant, comme il l'avait promis...
Alors, c'était ainsi, dans notre chaste Écosse.

LORD FINGALL.

Soit ! Mais le Prince est né dans un temps moins féroce ;
Il ne se doute pas de la sévérité
De nos mœurs, mais l'honneur est par lui respecté.
Son ardeur d'écolier s'échappant du collège
Est excusable.

DONALD DE GLENMORISTON.

Aussi, certes, l'excuserais-je
S'il n'était question que de cette ardeur-là.
Mais si je vous disais, lord Fingall, que déjà,
— Oh ! j'en suis presque sûr ! — est perdue et séduite
La femme d'un de ceux qui marchent à sa suite
Et peut-être demain lui donneront leur sang ?

MARIE, qui a écouté l'entretien des trois hommes.

Ciel ! que dit-il ?

LORD FINGALL.

Donald, songez-y ! Dieu puissant !
Souiller une famille, oui, fût-elle ennemie,
C'est un tous cas un crime et c'est une infamie !
Et pourtant vous osez soupçonner, malheureux !
Votre Prince d'un crime encore plus affreux...
Trahir son serviteur, son soldat et son hôte !
On n'aurait jamais vu de trahison si haute...
Et vous parlez sans preuve !... Et vous n'êtes pas sûr !

[illegible]

[illegible]

[illegible]
Sa[illegible]
Afin [illegible]
Et si [illegible]
Le [illegible]
Si [illegible]

[illegible]

Nous [illegible]
Et si [illegible]
Il je[illegible]
La tête aux [illegible]

[illegible]

Je le sens! [illegible]

[illegible]

Mais enfin [illegible]

DONALD DE [illegible]

Voici... J'ai vu t[illegible]j[illegible] avec [illegible] courroux
Venir, dans Holy-Ro[illegible]d et jusque dans nos tentes,
Nos femmes, avec des parures éclatantes...

Lord Fingall hausse les épaules.

Tant pis! J'ai, vous savez, du sang de puritain...
Je n'ai jamais aimé, non plus, l'air libertin

Dont souvent je voyais le Prince leur sourire.
Mais, hier, un de mes tenanciers vint me dire
Que dans une maison, aux portes d'Édimbourg,
— La troisième, adossée au rocher du faubourg, —
Une femme, portant toujours un voile double,
Pénétrait tous les soirs, avec un air de trouble;
Et qu'après, entrait là, seul et mystérieux,
Le Prince que, malgré son manteau sur les yeux,
Mon homme a reconnu, l'autre ayant, par mégarde,
Laissé le diamant piqué dans sa cocarde.
Tout ceci me déplaît, et je prétends savoir
Quelle femme il vient là rejoindre chaque soir.

LORD FINGALL.

Et comment?

DONALD DE GLENMORISTON.

N'est-ce pas leur dernière soirée?
L'amant aura voulu revoir son adorée.
Allons donc là. D'après ce qu'a dit mon fermier,
Le jeune homme au manteau sort toujours le premier.
Nous le laissons ; et quand l'heure sera venue
Où du réduit d'amour sortira l'inconnue,
Nous l'abordons alors et nous la dévoilons.

LORD FINGALL.

Quoi! Messieurs, vous voulez?...

DONALD DE GLENMORISTON.

Allons, milord, allons !
Femme ne meurt jamais parce qu'on la regarde.
Nous voulons tout savoir... Et, pourvu qu'elle tarde
A sortir de son nid et ne se montre point,
Gordon — il peut tuer un bœuf d'un coup de poing —
D'un bon effort d'épaule enfoncera la porte.

LORD FINGALL.

C'est une violence indigne !...

DONALD DE GLENMORISTON.

Que m'importe !
Je veux savoir, par un moyen brutal ou non,
Si nous devons mener tout un peuple au canon
Pour un roi qui serait libertin ou parjure.
Si nous ne trouvons là que quelque fille impure,
Tout est dit; l'on s'excuse, et je lui donne encor
Ce que ma bourse en poil de chèvre contient d'or...
Mais, si nous rencontrons la femme d'un des nôtres...
Malheur !...

LORD FINGALL.

Mes sentiments, sans doute, sont les vôtres...
Mais forcer un logis, exposer aux affronts
Une femme !...

DONALD.

Gordon et moi, nous suffirons.
Ne venez pas, milord, si la chose vous peine...
Nous n'agirons pas seuls, du reste, car j'emmène
Un compagnon, pour être, alors qu'il le faudra,
Le seul témoin qu'ici nul ne récusera...

LORD FINGALL.

Qui ?

DONALD.

Venez; vous verrez... Mais, Gordon, l'heure presse,
Et le Prince doit être auprès de sa maîtresse.
A l'action ! Je pars pour chercher mon témoin.
Toi, cours vite au faubourg, et là, guette avec soin.
Va ! je ne serai pas longtemps sans te rejoindre.

A lord Fingall.

Adieu !

Donald et Gordon sortent de deux côtés différents.

LORD FINGALL.

Leur violence, avec moi, sera moindre.
Suivons-les... C'est encor le parti le meilleur,
Et je pourrai peut-être empêcher un malheur.

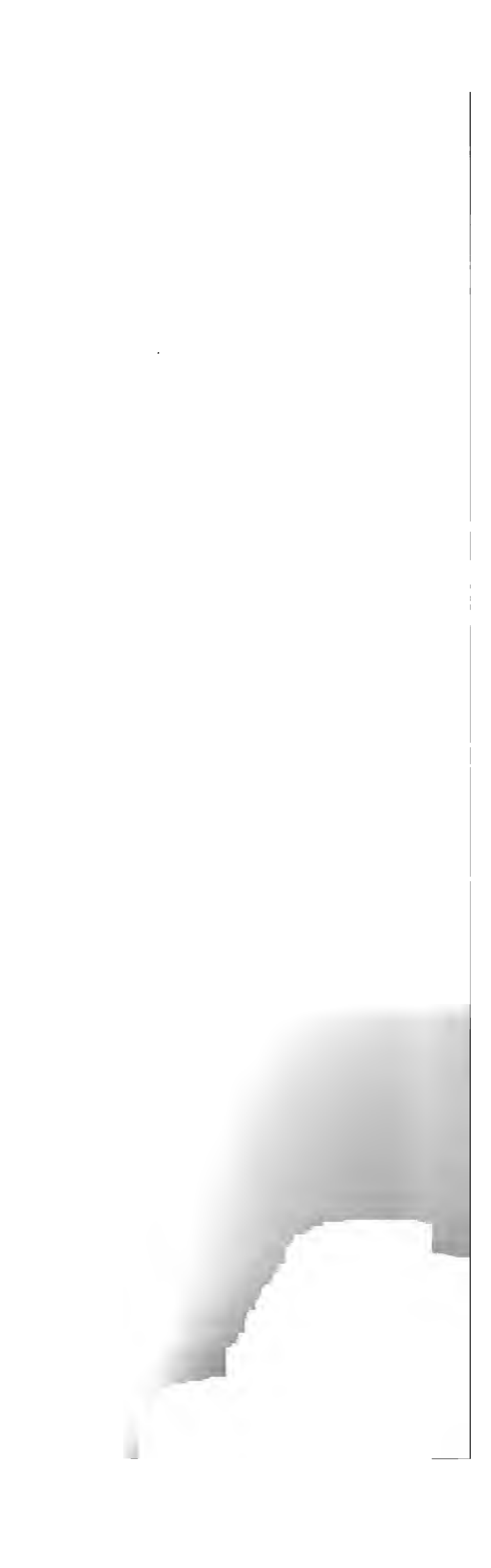
Il suit Gordon de Glencoé.

SCÈNE VII

MARIE, seule.

Cette femme est perdue !... Eh bien, tant mieux !... Oui, certe !
Mais elle entraîne aussi le Prince dans sa perte...
Ces hommes irrités, quand ils la surprendront,
Détesteront le Prince et l'abandonneront...
Et lord Fingall, qui tout à l'heure va connaître
Sa honte !... Oh ! c'est affreux ! Il frappera peut-être !...
Courons, devançons-les !... Mais elle sera là,
Cette femme !... N'importe ! A tout prix, sauvons-la !

Elle sort en courant.



ACTE TROISIÈME

Dans l'intérieur de la maison du rendez-vous. Une chambre carrée, meublée avec simplicité. Au fond, une porte et une fenêtre. A droite, une autre porte. Chaises et fauteuils de bois sculpté, grande horloge à poids, dressoir chargé de faïences peintes et de vases d'étain. Sur une petite table, à gauche, un chandelier à plusieurs branches, avec des cires allumées.

SCÈNE PREMIÈRE

DORA, seule.

Au lever du rideau, elle est debout, près de la fenêtre, ouverte à moitié, et par laquelle entre un rayon de lune.

DORA, envoyant un baiser au dehors.

Adieu, cher Prince !... Il part, il est loin sur la route...
Je n'entends plus le bruit de son pas... Non ! j'écoute...
Non !... plus rien... Il emporte avec lui mon bonheur,
Et c'est comme un désert qui se fait dans mon cœur !

Quittant la fenêtre et descendant en scène.

C'est donc vrai ! Sa maîtresse ! Oui, je suis sa maîtresse !...
Quel sentiment affreux de honte et de détresse
Se mêle constamment à l'ivresse que j'ai...
Sa maîtresse !... Mon Dieu ! comme tout a changé !

Que de choses d'hier qui me semblent anciennes!

Après un silence.

Je me souviens... Prenant mes deux mains dans les siennes
Lord Richard me disait : « Il est encore temps...
Réfléchissez-y bien, Dora... j'ai cinquante ans...
Est-ce bien oui ?... » C'était sous la verte futaie;
J'ai répondu : « C'est oui ! » d'une voix ferme et gaie;
Et, dans le fond du parc, l'écho l'a répété.
Ce jour-là, qu'ai-je fait ?... Et ma jeune gaieté,
Qui réveillait l'écho de la vieille avenue,
Ma naïve gaieté, qu'est-elle devenue ?...
Trahir Richard, si bon, si tendre, si loyal !...
Ah ! je le hais parfois, ce beau Prince royal,
Qui, par ce soir de fête où j'étais comme grise,
M'a faite en un instant son esclave et m'a prise
Par ce baiser qui brûle et dont j'ai soif toujours !...
Quand il me quitte, après ces rendez-vous trop courts,
Quand je reste un instant seule ici, quand je songe
Que cette passion est peut-être un mensonge,
Qu'il est jeune, léger, et qu'il sera trompeur,
Alors je me sens triste à mourir, et j'ai peur !...
Je frissonne... Partons !... Cette nuit de septembre
Est glacée... Ah ! mon voile !...

Montrant la porte de droite.

Il est dans cette chambre.

Je vais [illegible]

[illegible]

[illegible]

Je [illegible]
Ils [illegible]
Ni ne [illegible]
J'avais [illegible]
Mais cette [illegible]
Je la [illegible]
Lord [illegible]
Et quand [illegible]
[illegible]
M[illegible]
Et la [illegible]
Je le veux, je [illegible]
C'est elle.

DORA, entrant [illegible]

Quelqu'un !... Dieu !

MARIE.

Ne m'interrogez pas...
Mais répondez-moi vite, ou vous êtes perdue...
Dites ! cette maison n'a-t-elle qu'une issue ?

DORA, dans le plus grand trouble.

Mais... pourquoi ?...

MARIE.

Rassemblez toute votre raison
Et tout votre courage, et parlez ! La maison
Où nous sommes, voyons ! n'a que cette sortie?

DORA.

Oui ! contre le rocher la maison est bâtie...
Deux chambres, voilà tout, et cette porte-ci.

MARIE.

Alors, malheur sur vous, et sur le Prince aussi !
Malheur sur les Stuarts et malheur sur l'Écosse !
Ah ! vous avez commis une action atroce
En prenant ce royal amant, lady Dora !
Et ce sera terrible, et l'on vous châtiera,
Mais trop tard, et le crime est bien irréparable ;
Car vous avez perdu, sachez-le, misérable !
Par amour, par caprice... est-ce que je sais, moi ?
La liberté d'un peuple et l'avenir d'un roi !

DORA.

Ces insultes!..

MARIE.

Silence! Elles sont méritées...
Oui, vos courses de nuit ont été suspectées,
On en a pris alarme, et nos chefs les meilleurs
Veulent savoir si c'est la femme d'un des leurs
Que pour amusement le Prince s'est donnée.
A l'heure où nous parlons, la maison est cernée,
Et dans quelques instants — c'est sûr, ils l'ont juré! —
Ils entreront ici, de force ou de bon gré.
Ils sont deux chefs, les plus puissants de la montagne;
Et l'homme qui les suit et qui les accompagne,
Sans soupçons, cherchant même à calmer leur courroux,
Eh bien, cet homme, c'est lord Fingall, votre époux!

DORA.

Richard!... Je veux mourir... Ah! mourir tout de suite!

MARIE.

Et rien! Pas un moyen de salut ou de fuite!
Ils vont venir! Ils vont ensemble nous trouver!
Ah! que je donnerais mon sang pour la sauver!

DORA.

Que dit-elle? Quoi? Vous qui venez l'œil farouche,
La haine dans le cœur et l'outrage à la bouche!...

Me sauver !

Elle tombe, accablée, sur un siège.

MARIE.

Oui, je veux vous sauver aujourd'hui !
Non par pitié pour vous, mais par amour pour lui,
Pour le Prince !... Car dans ma poitrine amaigrie
A toujours palpité le cœur de la Patrie !
J'ai toujours, ayant eu les fossés pour berceaux,
Vu le ciel traversé par les libres oiseaux
Et rêvé du pays esclave qu'on délivre.
Conduisant mon aïeul, par la pluie ou le givre,
Je chantais les vieux airs qui sont repris en chœur
Et font monter le sang de la révolte au cœur;
Partout où je passais, le soir, à la veillée,
La race des Stuarts était moins oubliée.
Enfin, le Prince vint, à notre espoir pareil,
Par la mer, du côté du lever du soleil;
Son baiser sur mon front à lui m'a consacrée.
Pour rendre sa victoire encor plus assurée,
J'ai choisi le rôle humble et dangereux, j'ai pris
La fonction pour qui l'on n'a que du mépris :
La pauvre mendiante, à qui nul ne prend garde,
Va chez ses ennemis, espionne et regarde,
Et comme une servante, une lampe à la main,

Éclaire devant lui son glorieux chemin.
Moi, madame, voilà ce que je suis... Vous êtes,
Au contraire, accourue ainsi que pour des fêtes,
Trouvant bien plus piquant et bien plus singulier
De chasser au soldat anglais qu'au sanglier;
Vous avez, comme on fait pour une mascarade,
Pris un grand sabre et des pistolets de parade;
Puis, le Prince étant jeune, et comme on doit, un jour,
Être duchesse au moins, et dame de la cour,
Qu'on ne veut pas avec les autres se confondre
Quand on ira, plus tard, en carrosse dans Londre,
A titre d'excentrique et bizarre ornement
Vous avez pris alors le Prince pour amant !...
Les justiciers bientôt vont franchir cette porte;
Lord Fingall vous tuera, peut-être... Que m'importe !
Mais il va fuir, après l'outrage d'aujourd'hui,
Notre armée, entraînant les autres avec lui...
Et l'Écosse sera vaincue, et l'Angleterre
Assouvira sur nous sa haine héréditaire,
Et, plus nombreuses que vos baisers froids et faux,
Les têtes tomberont sur les noirs échafauds !
Payant cher vos moments d'ivresse vaniteuse,
Charle-Édouard, après une fuite honteuse,
N'aura plus que l'exil et l'ignoble repos.
Et nos drapeaux gonflés par l'espoir, nos drapeaux,

Sous lesquels nous rêvions l'Écosse libre et sauve,
N'auront servi qu'un jour de draps pour votre alcôve!

DORA.

Ils vont venir!... Mon Dieu! je suis morte à moitié...
Par grâce, sauvez-moi! Sauvez-moi, par pitié!...
Être surprise ici dans ce piège où nous sommes,
Devant le noble Lord, devant ces autres hommes,
J'en vais mourir, et c'est trop de honte et d'effroi!
Inventez un moyen de salut... Pas pour moi!
Oh! pas pour moi!... mais pour le Prince et pour sa cause!
Cherchez une cachette, oui, trouvez quelque chose...
Mais ne me laissez pas déshonorer ainsi!
Ah! je baise vos pieds... Je demande merci...
Vous l'avez dit, le Prince y perdra son armée
Et l'Écosse sera vaincue et décimée...
Rien pour moi!... Mais il faut conjurer ces malheurs
Et sauver la Patrie et le Prince... Ah! je meurs!

Elle tombe, défaillante, aux pieds de Marie.

MARIE.

Les sauver!... A tout prix, il le faudrait... Marie,
Marie, oh! songe au Prince et songe à la Patrie!...
Dieu! quel affreux désir vient de moi s'emparer!
Ces hommes qui sont là ne m'ont pas vue entrer;
Ils l'ont dit, s'ils trouvaient dans la femme inconnue

Une fille de rien, la première venue,
Sur les amours du Prince ils fermeraient les yeux.
Leur honneur étant sauf, ces nobles orgueilleux
S'éloigneraient avec un méprisant sourire.
Oh ! l'horrible moyen que le danger m'inspire !
Mais il est sûr. Je sauve ainsi cette Dora.
Dans la chambre voisine elle se cachera ;
Et les chefs, ne trouvant rien qu'une pauvre fille,
Belle et libre après tout, n'ayant point de famille,
Dont un jeune homme s'est un instant diverti,
N'abandonneront pas le Prince et son parti...
Qu'importent ma pudeur, ma bonne renommée ?
Que l'Écosse et son chef conservent leur armée !
Et puisse l'holocauste, au ciel, être approuvé,
De mon honneur perdu pour mon pays sauvé !

On frappe violemment à la porte.

DORA, se relevant épouvantée.

Ciel !

GORDON DE GLENCOÉ, au dehors.

Ouvrez sur-le-champ ! ou j'enfonce la porte.

LORD FINGALL, au dehors.

Vous attendrez, Gordon, que cette femme sorte !

DORA.

Mon mari !

GORDON DE GLENCOÉ, au dehors.

Non ! Donald est par trop en retard,
Et je vais attaquer la serrure au poignard;
Car la dame est déjà, peut-être, dénichée.

MARIE, bas et impétueusement, en prenant Dora par la main.

Entrez dans cette chambre et restez-y cachée.
Je vous sauve !

Elle l'entraîne, par la porte à droite. La porte du fond craque et s'ouvre violemment; Gordon de Glencoé se précipite dans la chambre, suivi de lord Fingall.

SCÈNE III

LORD FINGALL, GORDON DE GLENCOÉ, puis MARIE.

GORDON DE GLENCOÉ.

La chambre est déserte... Fouillons
La maison.

Marie reparaît sur le seuil de la porte de droite et, à l'aspect des deux hommes, se cache la figure avec son bras. Gordon de Glencoé l'aperçoit.

Ah ! voici !...

Il va vers elle, lui écarte le bras du visage et l'examine.

Cette fille en haillons !...
Nous nous sommes trompés...

LORD FINGALL, la reconnaissant à son tour.

Marie ! Est-il possible ?

MARIE, à part, se cachant de nouveau le visage.

Ah ! je n'aurais pas cru que ce fût si terrible !

GORDON DE GLENCOÉ.

Ainsi, vous connaissez cette femme, milord ?

LORD FINGALL.

Hélas ! oui.

MARIE, à part.

Que j'ai honte ! Oh ! c'est pis que la mort !

GORDON DE GLENCOÉ.

Est-elle, par hasard, mariée à quelque homme
Du clan des Mac-Fingalls ?

LORD FINGALL.

Non ! Elle est libre, en somme,
Mais je la croyais pure, et je murmure : Hélas !
Comme à voir dans la fange un rameau de lilas.

GORDON DE GLENCOÉ.

Enfin, nous ne trouvons ici qu'une amourette.

Vous aviez donc raison, milord, et je regrette
De n'avoir pas à vos avis rangé les miens...
Cependant, il me reste un doute, j'en conviens.
Cette enfant est assez belle sous ses guenilles;
Mais qu'un prince ait du goût pour de pareilles filles!...
Oui, je garde un dernier soupçon...

MARIE, à part.

Il doute encor!
Faisons donc un dernier sacrifice.

Elle prend dans sa poitrine et laisse tomber à terre la bourse que Charles-Édouard lui a donnée à l'acte précédent.

GORDON DE GLENCOÉ.

De l'or!...
Je comprends.

LORD FINGALL, *ramassant la bourse.*

Une bourse... Elle est brodée aux armes
Du Prince!... C'est affreux!

Il la rejette violemment. Marie pousse un sanglot. Lord Fingall s'approche d'elle et lui dit à voix basse :

Ah! pas de fausses larmes,
Et de ton déshonneur ramasse donc le prix,
Malheureuse! On n'a plus pour toi que du mépris...
Pour de l'argent! C'est trop d'infamie et de vice!

MARIE, *à part, montrant la bourse par terre.*

Charle-Édouard m'a dit: « Sers-t'en pour mon service! »

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Et surtout que le pauvre Angus ne sache rien,
Car désormais ses bras seront ton seul refuge !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANGUS,
DONALD DE GLENMORISTON.

DONALD DE GLENMORISTON, du seuil de la porte.

Vous avez la coupable ?... Eh bien, voici le juge !

Angus, qui suit Donald, paraît au fond.

LORD FINGALL.

L'aveugle !

MARIE, à part.

Mon grand-père !... O honte ! ô désespoir !

LORD FINGALL, saisissant le bras de Donald de Glenmoriston et lui parlant à l'écart.

Au nom du ciel, silence !... Il ne peut pas la voir.
C'est sa fille !

DONALD DE GLENMORISTON, à voix basse.

Grand Dieu ! Qu'avons-nous fait?... Sa fille !

ANGUS.

J'étais assis auprès du bivouac qui pétille,
Et songeais tristement, en sentant sa chaleur,
Que la lumière est belle et met la joie au cœur.
Soudain un homme vint, m'éloigna de la flamme
Du bivouac, et me dit : « Le Prince est un infâme;
« Le Prince est un impur, un traître, un suborneur.
« Contre la loi divine et celle de l'honneur,
« Il a pris — nous serons bientôt sûrs de sa faute —
« La femme d'un des chefs, la femme de son hôte.
« Or, si le Prince est tel que nous le soupçonnons,
« Nous brisons la claymore et nous l'abandonnons;
« Il pourra fuir, avec sa honte pour supplice.
« Viens, Angus ! nous allons surprendre sa complice;
« Elle confessera son crime à tes genoux.
« Mais, viens! car nos soldats te croiront mieux que nous;
« Ta bouche leur dira la vérité fatale,
« Et tu seras témoin et juge du scandale. »
J'ai dit : « C'est bien ! » et l'homme en ce lieu m'a mené.
Le Prince, si c'est vrai, doit être abandonné,
Malgré notre serment et son droit légitime.
Car le Vice est la fleur effroyable du Crime,

Et comme les ruisseaux deviennent des torrents,
Tous les riens de plaisir [illegible] en tyrans...
Me voici. Prouvez-moi que cette chose est vraie.

Long silence.

[illegible], avec un peu d'embarras

[illegible], c'est très souvent à tort que l'on s'effraie...
Le Prince est innocent de toute trahison.

[illegible]

Vous ne l'avez pas vu sortir de la maison ?
Vous n'avez pas surpris de femme ici ?

[illegible]

Non, certes...

Le Prince est [illegible]... et la maison est déserte.

[illegible]

Ah! je ne voudrais pas [illegible]
Mais [illegible]
Quand [illegible]
Je [illegible]
Oui, j'entends [illegible]
Et j'entends [illegible]
Oui, là... j'entends [illegible] un orage...

[illegible] à part.

Oh! mon Dieu! jusqu'au bout donnez-moi le courage!

GORDON DE GLENCOÉ, avec impatience.

Quand on te dit, vieillard, que tout est terminé
Et que le Prince était faussement soupçonné...
Que nous soyons tombés sur quelque malheureuse,
Ce n'est rien... On n'a pas l'âme si rigoureuse...
Nul de nous n'a plus rien à voir dans tout ceci,
Et nous partons ce soir avec l'armée. Ainsi,
Viens avec nous au camp, où nous devons nous rendre.

ANGUS.

Quelque malheureuse!... Ah! je commence à comprendre,
Et je vous reconnais bien là, chefs pleins d'orgueil.
Vous voulez maintenant m'arracher de ce seuil,
Où vous m'avez traîné cependant tout à l'heure,
Parce qu'apparemment cette femme qui pleure
N'est pas celle d'un chef, celle d'un d'entre vous,
Et que vous n'avez plus rancune ni courroux.
Qu'un puissant, par le fait d'un plus puissant pâtisse,
Il va querir le peuple en demandant justice.
S'agit-il seulement du peuple et de son bien,
On cherche à le distraire, en disant : « Ce n'est rien. »
Je ne sortirai pas d'ici; car l'on me trompe!

LORD FINGALL.

Mais, Angus...

ANGUS.

J'en suis sûr! Que le Prince corrompe
Une femme de rien, cela vous est égal,
A vous, les nobles chefs, à toi-même, Fingall!
Mais si ce Prince, en qui le peuple se confie,
Au dernier des soldats qui lui donne sa vie
A fait un tel outrage, alors, c'est mon devoir
Au peuple tout entier de le faire savoir;
Car nous gardons aussi l'honneur de nos familles,
Nous aimons comme vous nos femmes et nos filles...
Nos filles!... J'ai la mienne, ange et présent de Dieu,
Dont devant cette femme et dans ce mauvais lieu
Le doux nom ne doit pas être prononcé même.
Je sens en ce moment de quel amour je l'aime!
C'est un père — qui sait? — que l'on vient d'outrager.
Puisque le peuple est pris pour juge, il veut juger!
Parle, Fingall, dis-moi le nom de cette femme!

LORD FINGALL, à part.

Pauvre homme!

ANGUS.

Il s'agit donc d'une action infâme,
Que vous ne m'osiez pas dire la vérité
Et que vous profitiez de mon infirmité.
Je veux savoir ce nom... Parle, toi, la coupable!

Parle! Je ne suis pas un juge impitoyable ;
Car j'ai beaucoup souffert et j'ai beaucoup pleuré.
Viens, cache dans mes bras ton front déshonoré!
Viens, répands dans mon sein les larmes que tu verses!
Je sens que tu n'es pas de ces femmes perverses
Dont le honteux amour se pèse à poids d'argent,
Et tes cruels sanglots me rendent indulgent.
Viens, je t'ouvre mon cœur comme ferait un père,
Pauvre femme! De toi je saurai, je l'espère,
Si notre Écosse était aveugle comme moi,
Et nous l'empêcherons d'avoir un mauvais roi.
Dis-moi la vérité, ma pauvre malheureuse,
Toute la vérité, toute! et, plus généreuse
Que ces chefs orgueilleux et que ces nobles lords,
Sauve, par tes aveux, le peuple dont tu sors!

MARIE, à part.

O torture!

ANGUS.

Elle aussi ne sait donc que se taire...
Ah! je prévois qu'il est terrible, le mystère
Que tous, autour de moi, vous voulez épaissir!
O mes yeux, que le sort fatal vint obscurcir,
Rouvrez-vous! Je veux voir, sortir du doute atroce!
Rouvrez-vous! Il s'agit du bonheur de l'Écosse!...
Et vous, qui vous taisez et laissez lâchement

Un pauvre infirme en proie à cet affreux tourment,
Et sans doute riez de mes regards sans flamme,
Soyez maudits!... Et toi, toi! misérable femme,
Coupable objet d'amour d'un roi que tu perdras,
Toi que j'ai suppliée en te tendant les bras
Et qui gardes toujours cet obstiné silence,
C'est le peuple écossais tout entier qui te lance
Sa malédiction par la voix du vieillard!
Je ne crois plus à tes sanglots : il est trop tard!
Je te voue au malheur, et pour toute ta vie!
J'en ai le droit, par tant de misère subie,
Par ces yeux dont les pleurs ont éteint les flambeaux,
Par mes quatre-vingts ans passés, par les tombeaux
Où la mort a couché mes quatre fils, ces braves,
Que ne vengera pas le roi que tu dépraves!
Et l'Ecosse, candide ainsi que ses sommets,
L'Ecosse aux mœurs de neige, être impur! où tu mets
La tache qui jamais ne sera plus détruite,
Te chasse par mes mains, et te dit : « Sois maudite! »

MARIE, avec un cri désespéré.

Ah! grand-père!

ANGUS.

Marie!... elle!... ma fille!... Horreur!
Mais oui, c'est bien sa voix, c'est elle! Pas d'erreur
Possible!... Abjection! O comble de la honte!...

J'étouffe... Un flot de sang à la gorge me monte...
On dirait que mon crâne éclate sous l'affront
Et que mes cheveux blancs prennent feu sur mon front!

LORD FINGALL, à part.

Oh! c'est horrible!

ANGUS.

Ainsi, c'est bien toi, toi, Marie,
C'est bien toi que le Prince a séduite et flétrie?...
Je deviens fou! Je crois avoir mal entendu!

MARIE, à part.

Il faut mentir encore, ou le Prince est perdu.

Haut.

C'est moi...

ANGUS.

C'est donc possible! Un homme, elle l'avoue!
Un homme a piétiné mon enfant dans la boue...
Et c'est Charle-Édouard, et c'est un fils de roi!
Mais il est sous sa tente, il dort... Conduisez-moi,
Oh! par grâce! et mettez dans cette main tendue
Un poignard, un couteau, quelque chose qui tue!...
Mais ils l'entoureront tous, en le préservant,
Ceux-là qui m'ont laissé maudire mon enfant!...
Ma fille!... Et je n'ai qu'elle!... Une fleur d'innocence!
O fureur, désespoir affreux de l'impuissance!
Dieu! rends-moi mes regards, brûlés de pleurs de sang,

Pour un jour, un seul jour !... ô Dieu, toujours présent,
Qui portes en tes mains les foudres éternelles,
Lance un éclair, remets la flamme en mes prunelles,
Que mes yeux pour frapper puissent guider mon bras !
Un miracle !... un miracle !... ou tu n'existes pas !

LORD FINGAL.

Angus ! mon pauvre Angus !

ANGUS.

Ah ! pas de pitié vaine.
Vous autres ! Je n'ai plus pour vous que de la haine !
Laissez pleurer sa fille et blasphémer l'aïeul.
Hors d'ici, tous ! Je veux avec elle être seul.

LORD FINGAL, aux deux chefs.

Il a raison. Venez.

Lord Fingal, Donald de Glenmoreston et Gordon de Glenurchy sortent.

SCÈNE V

ANGUS, MARIE, puis DORA.

MARIE.

Seuls !... Grand-père, viens vite.

Pardonnez à l'enfant que vous avez maudite!
Je puis parler... Enfin!... Lord Fingall est parti...
Père, je ne suis pas coupable. J'ai menti!

ANGUS.

Que dis-tu?... Tout ceci n'est donc qu'un rêve infâme?...

MARIE.

J'ai menti! j'ai menti!

DORA, paraissant à la porte de droite.

Menti par grandeur d'âme,
Menti par un sublime et divin dévouement!

ANGUS.

Qui me parle?

DORA.

Je suis Lady Fingall.

ANGUS.

Comment?...

DORA.

La coupable!... C'est moi qu'on aurait dû surprendre,
Si l'admirable enfant à qui vous allez rendre
Tout votre amour, Angus, pour elle n'avait pris
Ma faute, humilié son front sous les mépris,
Et gravi jusqu'au bout ce calvaire de honte.

ANGUS.

Quoi! jusque sous ma main, à se lever trop prompte,

Elle a continué ce mensonge... Pourquoi?

DORA.

Pour garder au pays son armée et son roi.

ANGUS.

Je comprends, je comprends... O ma fille! O Marie!

MARIE, se jetant à son cou.

Pardon, père, pardon!... C'était pour la Patrie!
Un cœur d'enfant n'a pas votre sévérité.
Lord Fingall, connaissant sa honte, eût déserté;
Et j'ai voulu sauver le Prince en qui j'espère :
— J'en suis sûre, il vaincra pour l'Écosse, grand-père!
Et je n'ai nul regret de mon honneur perdu,
Si votre ancien amour tout entier m'est rendu.

ANGUS.

Ah! je ne veux avoir, à cette heure présente,
Que de la joie au cœur... Ma fille est innocente!
Une noble folie, enfant, t'a fait agir;
Mais tout est bien, puisque tu n'as pas à rougir,
Que je ne suis pas mort, foudroyé, tout à l'heure,
Que de nous deux, c'est toi, toujours toi, la meilleure,
Que je t'ai dans mes bras, et que je suis bien sûr
De mettre mon baiser sur un front toujours pur!

On entend, au loin, de vagues clameurs et une marche militaire, dont le bruit augmente et se rapproche jusqu'à la fin de l'acte.

Quel est ce bruit?... J'entends des musiques confuses.

DORA.

Le Prince part en guerre, au son des cornemuses.
Adieu!... Je suis une autre, à partir d'aujourd'hui...
Vous me pardonnerez, car je mourrai pour lui.

Elle sort.

ANGUS.

Je ne prononce plus de sévères paroles.
Mais n'avons-nous pas mis des espérances folles
En ce jeune homme, à qui, pour être triomphant,
Il a fallu d'abord l'honneur de mon enfant?
Ma foi dans ce Stuart n'est plus du tout la même.

MARIE.

Ne parlez pas ainsi, grand-père! car je l'aime.

ANGUS.

Tu l'aimes?

MARIE.

Oui, mon cœur, à lui s'est fiancé,
Avec toute l'Écosse.

ANGUS.

Hélas! c'est insensé!
Cette folie, enfant, doit être combattue.

MARIE.

Je ne le puis. Je sens que cet amour me tue,
Mais il est désormais tout le bonheur pour moi,
Grand-père, et j'en veux bien mourir!

VOIX, au dehors.

Vive le roi!

ACTE QUATRIÈME

La salle basse d'une ferme, dans les Hautes-Terres. À gauche, une grande porte et une fenêtre [illegible], toutes deux vitrées de petits carreaux qui permettent de voir à l'extérieur la campagne par un beau jour de printemps, avec les arbres fruitiers en fleurs. À droite, un escalier, appuyé au mur, menant à l'étage supérieur. Au fond, une grande cheminée, et, près de la cheminée, une petite porte. Mobilier rustique. Aspect général de ruine et de pauvreté.

SCÈNE PREMIÈRE

RUTH, JOÉ, puis DUNCAN.

Au lever du rideau, Ruth, montagnarde très humblement vêtue, est assise auprès de la cheminée et file sa quenouille; Joé, garçon de quatorze ans environ, est assis à ses pieds. L'enfant, couvert seulement d'une mauvaise blouse, a les jambes et les bras nus, et son visage conserve toujours une expression de naïveté enfantine et d'égarement.

JOÉ, *chantant.*

Sous le ciel, de brouillard voilé,
Je sème le blé.

RUTH.

Il faut toujours qu'il chante... Ah! parfois je l'envie,
Notre pauvre petit! Il ignore la vie...

Il ne sait pas les maux que nous avons soufferts,
Ni que la triste Écosse a repris ses vieux fers,
Ni combien l'Angleterre est cruelle et méchante!...
L'Innocent voit fleurir les prunelliers... Il chante!

JOÉ, chantant.

Sous le ciel, de brouillard voilé,
Je sème le blé.

RUTH.

Mais dis-moi donc, Joé, toujours de bonne humeur,
Ce n'est pas de saison, ta chanson du semeur!
Nous sommes en Avril... Avril! Tu te rappelles?

JOÉ, comptant sur ses doigts et comme faisant effort pour rassembler ses souvenirs.

Février... Mars... Avril... Ah! oui, les hirondelles...
Les champs déjà tout verts, le ciel déjà tout bleu.

DUNCAN entre, en portant un fagot de bois mort et une hache de bûcheron.

Tiens, ma femme, voilà de quoi faire du feu.

Il pose à terre son fagot et sa hache.

Par ces soirs de printemps, le froid pique encor ferme...
Ouf! Je suis fatigué... Rien de neuf à la ferme?
Pas d'habits rouges?

RUTH.

Non.

C'est [illegible]

Il chante.

Et [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Lander[illegible] !

Mais je n'ai pas son am[illegible] ;
Car elle est coquette,
Landerinderette !
Et je me suis mis à pleurer,
Landerindere !

Pendant qu'il chante, Ruth a mis du bois au feu, qui se ranime. Joé se rapproche de la cheminée.

Le feu… c'est bon aussi.

DUNCAN.

Pauvre être sans raison !
Le seul heureux, pourtant, dans toute la maison...
Nous pleurons tous ; il chante... Ah ! bon Dieu !

RUTH.

Tu soupires...
Les nouvelles sont donc mauvaises ?

DUNCAN.

Toujours pires !...
Du côté d'Inverness, m'a-t-on dit, c'est hideux !
Cumberland le Boucher, le fils de Georges deux,
Fait tout tuer là-bas, sans juges ni sentences.
A Perth, on a planté des forêts de potences,
Et l'on n'a jamais vu les corbeaux aussi gras.
Les bestiaux sont tous tués par les soldats ;
Car, las de massacrer, maintenant on affame.
Nous y périrons tous, vois-tu, ma pauvre femme !...
Culloden ! Culloden ! Épouvantable soir,
Où l'Écosse a perdu son magnifique espoir !
Quel désastre ! l'armée entièrement détruite,
Nos drapeaux pris, les clans battus, le Prince en fuite !
J'ai vu cette déroute ! Au dégel, le torrent
Emporte les glaçons moins vite en son courant.
J'étais là ! j'assistais à l'horrible spectacle ;
Et, moi-même, je fus saisi par la débâcle

Et j'ai [illegible] comme un autre... Heureux, heureux les morts !
Heureux [illegible] que moi [illegible]
Fera, l'été prochain, pousser l'herbe [illegible],
Et [illegible] conduisant sa charrue
Et [illegible] sous son pied [illegible]
Dira : « [illegible] pas [illegible] ? »

[illegible]

D[illegible] pas [illegible] !
Les F[illegible]
Jusqu'au [illegible],
Si tu n'avais pas [illegible].

[illegible]

C'est vrai, [illegible] pauvre [illegible] ! ... Sa femme, une héroïne,
Fut [illegible]...
Lord F[illegible] : « [illegible] ! »
Et [illegible] pensée...

[illegible] montrant un fauteuil de paille près de la cheminée.

Et c'est là
— [illegible] — que vous l'avez posée,
Cette pauvre [illegible] blessée.
J'avais [illegible] par le sang.
Par[illegible].
De [illegible] à genoux devant elle,
Et demandant pardon !... [illegible] pauvre [illegible] ?...

Lui, presque fou, criait dans ses pleurs : « Ma Dora ! »
Enfin, comme une fleur se ferme, elle expira.
Oh ! quel malheur !... Je l'ai moi-même ensevelie.
Qu'elle était délicate, et mignonne, et jolie !
Ses cheveux dénoués lui tombaient aux genoux...

DUNCAN.

Mais, tu m'y fais songer... Où donc son pauvre époux
Est-il à présent, Ruth ?

RUTH.

Toujours au cimetière.

DUNCAN.

Oui ! Bien souvent il passe une journée entière
Assis près du tombeau de la chère lady.
Et quand a-t-il quitté la maison ?

RUTH.

A midi.

DUNCAN.

Non, je n'aime pas voir ainsi sortir le maître.
C'est imprudent !

RUTH.

Qui donc pourrait le reconnaître,
Déguisé, comme il est, en habit de berger ?

DUNCAN.

Soit ! Mais il n'a jamais été plus en danger,
Puisqu'on a mis sa tête à prix.

RUTH.

Malheureux homme !

DUNCAN.

Mille livres sterling sont une grosse somme.
Le pays est toujours battu par les soldats,
Et, pour trahir le maître, il suffit d'un Judas...
Dès demain, il faudra le cacher mieux encore.

RUTH.

Mais, Duncan, que sait-on sur le Prince?

DUNCAN.

On ignore
Par quel chemin a pu prendre le fugitif,
A qui lui livrera le Stuart, mort ou vif,
Cumberland offre un prix de trente mille livres.
On dit que, l'autre jour, à Stirling, des gens ivres
Tuèrent un marchand qu'ils avaient pris pour lui...
Enfin, il est encore en Écosse aujourd'hui,
Et libre, on en est sûr... Dieu protège sa fuite !

JOË, qui, [illegible] un moment, a [illegible] le coin du feu

Dis donc... Je me [illegible] ... comme ça, tout de suite...
De la belle lady... [illegible] ... dont tu parlais

Tout à l'heure...

DUNCAN.

Eh bien, quoi ?

JOÉ.

Qu'est-ce que je voulais?...
Je me rappelle... et puis, tout à coup, cela passe.
Ah! oui! Peut-on garder un objet qu'on ramasse,
Grand frère?... Je me dis tantôt oui, tantôt non...

DUNCAN.

Il divague... Voyons! laisse-moi, mon garçon;
Car j'ai pour le moment de plus graves affaires.
Tiens! dans le petit bois, j'ai vu des primevères...
Tu sais, où le taillis forme comme un bosquet...
Va les cueillir.

JOÉ.

Hurrah! Je vais faire un bouquet!

Il sort en courant.

SCÈNE II

DUNCAN, RUTH, puis LORD FINGALL.

RUTH.

Tu le chasses!

Vous venez de là-bas, mon…

N'a besoin de rien ?

Elle me souriait…

Tombée sa tête, avec…

J'ai senti se crisper ses mains…

Et puis, tout doucement…

Comme un pet…

Elle est morte !... Et ce faible et ce dernier soupir,
Qui n'aurait pas courbé le feu d'une bougie,
Fit tomber sur le sol cette tête blanchie,
Qui ne s'est pas brisée, hélas ! du choc affreux !...

Il éclate en sanglots.

Ah ! mes pauvres amis, que je suis malheureux !

Duncan et Ruth le font asseoir.

RUTH.

Milord !

LORD FINGALL.

Elle ! Dora ! S'en aller la première !...
Lorsque ses cheveux blonds brillaient dans la lumière,
Elle avait l'air d'avoir quinze ans !... Quelle douleur !...
Quelquefois, en riant, je l'appelais : « Ma fleur ! »
Pauvre petite fleur, dans le sang écrasée !...
Je suis vieux ; je n'avais jamais eu la pensée
Qu'elle m'aimât comme un amant, comme un époux ;
Mais elle avait pour moi — mon Dieu ! que c'était doux ! —
Une bonne amitié, même un peu de tendresse.
Non ! je ne rêvais pas une longue vieillesse ;
Et je songeais : « Bientôt, c'est moi qui partirai.
Il sera libre, alors, son cher cœur adoré ;
Elle pourra choisir un mari digne d'elle,
Mais en gardant toujours un souvenir fidèle
Pour le vieux lord qui l'eut en sa jeune saison,

Comme un oiseau privé volant dans la maison!... »
Oh! mon Dieu ! quel chagrin! quelle horrible torture!
Elle! morte!... Cela n'est pas dans la nature!
C'est monstrueux! Je n'y crois pas!... Sur son tombeau,
Tout à l'heure, le ciel d'Avril était si beau
Et versait tellement la joie et le bien-être!
Qu'un instant, oui, j'ai cru qu'elle allait m'apparaître,
Sous les pommiers, tout blancs de fleurs, comme ceux-ci,
Et s'approcher de moi tout doucement, ainsi
Qu'autrefois, et, baissant ses yeux divins, me tendre
Son front avec son air malicieux et tendre!...
Un nuage voila le soleil tout à coup,
Et j'ai revu sa tombe!... Ah! j'en deviendrai fou!

DUNCAN.

Milord, au nom du ciel!...

RUTH.

Mon cher lord... du courage!

LORD FINGALL.

Oh! la guerre!... Elle avait toujours eu cette rage
De chasser, de monter à cheval et d'avoir
Des armes... J'aurais dû l'empêcher et prévoir
Qu'elle ferait un jour quelque grande folie.
L'empêcher! Chère enfant! Elle était si jolie,
Au galop, et sautant la haie ou le fossé!

Voyez-vous ! je l'aimais d'un amour insensé !
Alors que commença cette guerre cruelle,
Joyeux, je chevauchais botte à botte avec elle,
Et sans quitter le trot, dans les étroits sentiers,
Pour elle j'arrachais leurs fleurs aux églantiers,
Sans voir, hélas ! dans mon aveuglement stupide,
La Mort, qui conduisait son cheval par la bride.

On entend quelques coups de fusil tirés dans l'éloignement.

RUTH.

Des coups de feu !

DUNCAN.

Mon Dieu ! quelque nouveau péril !

LORD FINGALL.

S'il est mortel pour moi, Duncan, ainsi soit-il !

DUNCAN, désignant la petite porte à gauche.

Milord, milord !... Rentrez dans votre chambre... vite !

LORD FINGALL.

Tu prévois un danger et veux que je l'évite.
Soit ! Mais c'est pour te plaire, et, quand l'heure viendra,
Je suis tout préparé... Dora ! pauvre Dora !

Il sort à gauche.

SCÈNE III

DUNCAN, RUTH, puis LE PRINCE.

DUNCAN, écoutant, près de la porte du fond.

Plus de coups de fusil.

RUTH.

Ah! Duncan, je suis pleine
D'inquiétude!... On chasse à l'homme, dans la plaine...
Tu n'as pas, tout à l'heure, entendu quelques cris,
Au lointain?

DUNCAN.

Non.

RUTH.

Seigneur, veillez sur les proscrits
Et gardez du péril notre pauvre demeure !

DUNCAN, descendant en scène.

Non... je n'entends plus rien.

En ce moment, le Prince arrive en courant et s'arrête, essoufflé, sur le seuil. Il porte un habit de montagnard, couvert de poussière, et n'a ni armes, ni plaid.

LE PRINCE.

Asile pour une heure!

DUNCAN.

Dieu! le Prince!

RUTH, stupéfaite.

Le Prince!

Ils s'inclinent devant lui.

LE PRINCE.

Oui, le fils de vos rois,
Vaincu, proscrit, traqué comme un cerf aux abois!
Lui-même!... En le cachant, vous risquez votre tête,
Et si vous le livrez, votre fortune est faite...
Tant pis! Je n'irai pas plus loin... Je suis trop las!

DUNCAN, se relevant.

Prince Charles, je fus un de vos bons soldats,
Et cette humble maison et celui qui l'habite
Sont à vous. J'ai suivi l'étendard jacobite
A Preston, à Falkirk, à Culloden!

LE PRINCE.

Pardon!
Car je deviens ingrat dans mon triste abandon.
L'Anglais peut me traiter en animal féroce,
Je dois me souvenir que, dans ma chère Écosse,
Où, depuis de longs jours, j'erre en désespéré,
Beaucoup m'ont reconnu, mais nul ne m'a livré.

Il tend la main à Duncan, qui la baise.

DUNCAN.

Femme, va préparer vite la chambre haute...

Ruth monte l'escalier à droite et sort par la porte qui conduit à l'étage supérieur.

LE PRINCE, s'asseyant.

Avec quelques amis, je fuyais vers la côte,
Quand des soldats anglais qui nous ont aperçus,
Trouvant notre air suspect, nous ont tiré dessus.
Mais ils ne savent pas, je pense, qui nous sommes.

DUNCAN.

Et sont-ils nombreux?

LE PRINCE.

Non! une dizaine d'hommes.

DUNCAN.

Il faut les surveiller... Prince, restez ici.
Ma femme va venir vous prendre.

LE PRINCE.

Bien, merci!
Mon brave montagnard, à toi je me confie.

Duncan sort.

SCÈNE IV

LE PRINCE, seul.

Toujours s'enfuir! Toujours se cacher! Quelle vie!...

J'ai perdu la bataille et je ne suis plus Roi,
Et laisse le carnage et le deuil après moi!
O pente du malheur, si vite descendue !
J'erre au hasard. Partout, dans ma fuite éperdue,
Mon pied heurte un cadavre où les vers se sont mis,
Et les gibets auxquels sont pendus mes amis!
Et comme un lâche, et comme un voleur, je me sauve!...
Hier, sous ce rocher, vrai trou de bête fauve,
Dans mon sommeil, un rêve affreux m'a visité...
J'ai vu Charles Stuart, le roi décapité,
Tenant par les cheveux, de ses doigts pleins de bagues,
Sa tête pâle et morte où s'ouvraient des yeux vagues.
Pour me la présenter, il a tendu la main;
La bouche s'est ouverte et m'a dit : « A demain! »
Et depuis lors, malgré le réveil qui délivre,
Je butte à chaque pas, comme fait un homme ivre,
Et crois sentir, songeant à mon funèbre aïeul,
Mes pieds s'embarrasser dans mon prochain linceul!...
Je tressaille ! J'ai peur!... En suis-je donc capable?

Se levant brusquement.

Non! non ! je ne dois pas frémir comme un coupable.
Dieu voit mon cœur et sait que je n'ai rien tenté
Que pour ma chère Écosse et pour sa liberté.
Ce peuple de héros qui marchait à ma suite

Et dont la loyauté protège encor ma fuite,
Je l'abandonnerais!... Non! je me dois à lui!...
Écosse! le destin nous trahit aujourd'hui,
Et je fuis; mais, avec un chardon de tes grèves,
J'emporte mon espoir et garde mes beaux rêves,
Pour te prouver un jour, spectre aux navrants regards,
Que la fatalité pesant sur les Stuarts
N'existe plus; qu'un fils de la race royale,
Grâce au sang pur versé par l'Écosse loyale,
A lavé le vieux crime et les anciens remords;
Que je rapporte aux fils des vaincus et des morts
Le rameau d'olivier, comme fit la colombe,
Et que tu peux dormir, Roi vengé, dans ta tombe!

Le Prince s'accoude et tombe dans une rêverie profonde. Pendant les derniers mots qu'il a prononcés, Joé est entré, regardant quelque chose qu'il porte caché dans un pan de sa blouse, et n'a point fait attention au Prince.

SCÈNE V

LE PRINCE, JOÉ.

JOÉ.

Ah! oui... je me rappelle à présent... C'est bien l'air
Que chantent les pêcheurs quand ils s'en vont en mer.

Il chante.

J'entends les mouettes crier,
Ohé!
Cargue le foc et le hunier!

LE PRINCE, considérant Joé.

L'aimable et bel enfant!... et que sa voix est douce!
Viens, mon mignon!

Joé s'approche avec timidité.

Voilà le jeune blé qui pousse...
Ceux-ci doivent venger les vaincus d'à présent.
Voyons si ce petit a déjà dans le sang
L'amour de notre Écosse, et s'il connaît son Prince...
Dis! Parle-t-on toujours beaucoup, dans la province,
Du Prétendant?

JOÉ.

Plaît-il?

LE PRINCE.

Eh oui!... le fils du Roi!

JOÉ.

Le Roi?... Qu'est-ce que c'est?... Car je ne sais rien, moi...
Les fleurs, les papillons... cela vient me distraire...
Pourtant, je me souviens... oui, quelquefois, grand frère
Parle du Roi...

LE PRINCE.

D'un Roi malheureux et banni?

JOÉ, *comme frappé d'un souvenir.*

Ah! j'y suis!

Il tire une pièce de monnaie de sa poche.

Tu sais lire?... Eh bien! sur ce penny...
Tiens... lis donc.

LE PRINCE, *à part.*

Georges deux, roi de Grande-Bretagne!...
C'est un simple d'esprit du fond de la montagne,
Qui me parle... Pourtant, quelle amère leçon!

Haut.

Ton grand frère ne t'a pas parlé, mon garçon,
D'un autre Roi, du vrai, qui, du droit de l'épée,
Voulait reconquérir sa couronne usurpée?
De toute cette gloire et de tout ce malheur?

JOÉ.

Si fait... et quand grand frère en parle, il me fait peur!...
Il prend un air méchant... Oui, la gloire!... la guerre!...
Vois-tu! ce sont des mots que je ne comprends guère...
Il en parle... et je suis tremblant quand il finit.

Prenant tout à coup un nid d'oiseau qu'il tient caché dans sa blouse et le présentant joyeusement au Prince :

Vois donc ce que je viens de découvrir!

LE PRINCE.

Un nid...

JOÉ.

Le premier du printemps!... C'est un nid de fauvette...
Regarde... Comme c'est une chose bien faite,
Qu'un petit nid d'oiseau!... Je ne le garde pas...
La pauvre mère aurait trop de chagrin, là-bas!
Je vais le rapporter vite à la même place...
Et dire qu'il suffit d'un orage qui passe
Pour que ce grand travail ait été fait pour rien!
Comme ils ont chaud, dans leur logis aérien,
Les jolis œufs, couchés dans la mousse et la paille!

Après un silence.

N'est-ce pas? c'est comme un orage, une bataille?...
Réponds-moi donc.

LE PRINCE.

Tais-toi, pauvre enfant!... C'est assez!
Par mon ambition que de nids renversés!...
O toi, témoin naïf, que la nature touche,
La suprême sagesse a parlé par ta bouche;
Et, croyant obéir à mon devoir de roi,
Qu'ai-je fait de ce peuple, innocent comme toi?

SCÈNE VI

LE PRINCE, JOÉ, RUTH.

RUTH, descendant l'escalier de droite.

Maintenant, Monseigneur, la chambre est préparée.
Que Votre Altesse y monte et soit bien assurée
Qu'on ne troublera pas son repos.

LE PRINCE.

Bien! j'y vais...

Il monte l'escalier.

Puissé-je dormir là, sans rêves trop mauvais!

Il entre dans la chambre haute.

SCÈNE VII

JOÉ, puis RUTH et LORD FINGALL.

JOÉ, seul.

Il chante.

Le ciel est tout noir,
Noir comme de l'encre.
L'hôtesse, bonsoir!
Il faut lever l'ancre.
J'entends les mouettes crier,
Ohé!
Cargue le foc et le hunier!

Les vents sont du nord.
Le bateau qui roule
Embarque à tribord
Un paquet de houle.
Prenons garde de nous noyer,
Ohé!
Cargue le foc et le hunier!

Un peu avant la fin de la chanson, Ruth est sortie de la chambre haute et a descendu l'escalier.

LORD FINGALL, sortant de sa chambre.

Eh bien! ces coups de feu, ma bonne Ruth, qu'était-ce?

RUTH.

Milord, on poursuivait le Prince...

LORD FINGALL.

Son Altesse!

RUTH.

Il a pu s'échapper, il est caché là-haut.

LORD FINGALL.

Ici!... Quoi?... Sur ma terre... Il est mon hôte... Il faut
Secouer ma douleur... car ceci me regarde.
Je dois veiller moi-même et faire bonne garde...
Et comment est le Prince?

RUTH.

Hélas! toujours charmant,
Malgré sa pauvre mine et son déguisement.

Oh! cher Prince, [illegible]
Il vient de [illegible]

[illegible]

Et Duncan?

[illegible]

Vous [illegible]
Auprès de [illegible]

[illegible]

Bien.

[illegible]

Et [illegible]
Je vais aller [illegible]

[illegible]

Allez, [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Le [illegible] homme qui [illegible]...

LORD FINGALL.

Ah! c'est toi, pauvre fils!
Tes chansons me sont bien quelquefois importunes,
Mais tu ne connais pas toutes mes infortunes.

JOÉ.

Je t'aime bien, sais-tu?... Dis! tu n'as pas pleuré
Tantôt?... Ne pleure plus, n'est-ce pas?

LORD FINGALL.

J'essaierai.

JOÉ.

Quand je te vois, souvent je me fais un reproche.

LORD FINGALL.

Et lequel, pauvre enfant?

JOÉ.

Oui! j'ai là... dans ma poche,
Quelque chose... Est-ce mal — je l'ai souvent pensé —
De garder, sans rien dire, un objet ramassé?

LORD FINGALL.

Si la chose est de prix, oui, c'est très mal, sans doute.

JOÉ.

C'est si mal que cela, vraiment?... Alors, écoute.
Je vais te raconter toute l'histoire... Mais
Tu ne pleureras pas, dis! tu me le promets?...

LORD FINGALL.

Voyons ! pourquoi veux-tu ?...

JOÉ.

C'est que cela rappelle
La dame... tu sais bien ?... toute pâle et si belle...
Devant qui tu pleurais, là, près du grand fauteuil.

LORD FINGALL, à part.

Pourquoi rappelle-t-il l'horrible jour de deuil ?

JOÉ.

Lorsque tu l'apportas... elle était comme morte...
Eh bien ! j'ai ramassé, sur le seuil de la porte...

LORD FINGALL.

Quoi donc ?

JOÉ.

C'est un objet qui brille... c'est en or...
Mais j'ai mal fait... Et puis, cela vient d'elle encor...
Je me souviens des pleurs que je t'ai vu répandre...
Ma trouvaille me gêne, et je vais te la rendre.

Il donne à lord Fingall un médaillon d'or et une petite chaînette.

LORD FINGALL, à part, d'une voix troublée.

Un médaillon, avec une chaîne de cou !...
Je ne connaissais pas à Dora ce bijou.

JOÉ.

Es-tu content?

LORD FINGALL.

C'est bien... Oui, ton âme est honnête.

JOÉ.

Bon!... je vais rapporter son nid à la fauvette.

Il va reprendre le nid sur le rebord de la fenêtre et sort en chantant :

J'entends les mouettes crier.
Ohé!
Cargue le foc et le hunier!

SCÈNE IX

LORD FINGALL, seul.

Non, je n'ai jamais vu ceci dans ses bijoux...
Elle avait un secret pour moi!... Je suis jaloux!
Quoi! jaloux d'une morte?... Ah! mais, c'était ma femme...
Ouvrons... Oui, pénétrons jusqu'au fond de son âme.
Elle portait ceci près du cœur, sur la peau!...
Ah! je frissonne et crois violer son tombeau.

Il ouvre le médaillon.

Le Prince!... Son portrait!... Le porter de la sorte!...
Elle l'admirait tant! C'est pour lui qu'elle est morte,

Après tout !... Un billet !... et du Prince !... Grand Dieu !
Suis-je fou ? Non ! Ces mots brillent comme du feu !
Devant moi la hideuse évidence se dresse !
Infamie !... infamie !... Elle était sa maîtresse !...
« Je t'aime ! » J'ai bien lu... « Je t'aime ! » C'est écrit !...
J'étouffe ! Le passé surgit dans mon esprit,
A l'horrible lueur de cet éclair qui tombe ;
Et Dora, nos amours, ma douleur et sa tombe,
Tout, tout est à jamais souillé de déshonneur !...

Il tourne soudain les yeux vers la porte de la chambre où est entré le Prince.

Et pendant ce temps-là, vous dormez, Monseigneur,
Et moi, couvert par vous d'une honte éternelle,
Je veille à votre porte et je fais sentinelle !...
Et peut-être — à votre heureux âge, on est ainsi, —
Vous rêvez de Dora, juste à cette heure-ci,
Et de vos bons moments d'ivresse et de délire !
Et moi ! moi !... Non ! c'est fait pour éclater de rire !

Il pousse un éclat de rire douloureux, et tombe, épuisé, sur un siège.

Ah ! que cela fait mal !...

Se relevant.

Mais je veux me venger,
Prince sans foi, larron d'honneur, et t'égorger,
Avec ces bras, pour toi balafrés de blessures !...

Où Dora t'a baisé, je mettrai mes morsures !
J'imiterai l'Anglais, le boucher Cumberland,
Dont le bourreau soufflète, avec leur cœur sanglant,
Ceux qui sont morts pour toi, m'entends-tu, Prince horrible !
Ah ! tu dors ! Ton réveil sera prompt et terrible !
Ah ! tu dors ! en rêvant d'amoureux paradis,
Entre la tombe où gît celle que tu perdis
Et le vieillard trahi, qui tremble de colère !...
Tu vas mourir ! — non pas en martyr populaire,
Qui harangue et parade encor sur l'échafaud, —
Mais tout de suite...

Apercevant la hache que Duncan a posée près du fagot.

Et, tiens ! voilà ce qu'il me faut.

Il saisit la hache et court, en la brandissant, jusqu'à l'escalier; mais, après avoir posé son pied sur la première marche, il s'arrête, comme frappé d'une pensée subite.

Sous mon toit !... Car il est sous mon toit, dans ma terre !
Cet homme est un infâme, un traître, un adultère ;
La mort, la pire mort est tout ce qu'on lui doit;
Je le hais ! je le hais !... Mais il est sous mon toit !...
Ah ! pour me contenir, ma souffrance est atroce !

Mettant la main sur son cœur.

Mais tu protestes là, vieille âme de l'Écosse !
Je ne frapperai pas — non ! c'est un crime affreux ! —
Mon hôte désarmé, proscrit et malheureux.

Il jette la hache.

O Dora, dont j'ai cru longtemps l'âme si blanche,
O fantôme souillé! de mon vieux cœur s'épanche
Un fleuve de chagrin que rien ne tarira...
Pourtant je n'ai pas pu te maudire, ô Dora!
Ici, quand tout en moi frémissait de l'outrage,
Ma bouche cependant n'a pas eu le courage
De dire un mot cruel en prononçant ton nom!
Est-ce le seul respect pour une morte? Non,
C'est plus! L'époux trahi, que sa honte exaspère,
Se souvient qu'avant tout il t'aima comme un père;
Et, sentant quel poison cachait la belle fleur,
Il a moins de courroux encor que de douleur...
Que dis-je? Je me sens même assez d'indulgence
Pour chasser loin de moi les désirs de vengeance;
Je ne veux plus, dans mon apaisement nouveau,
Châtier ton complice et souiller ton tombeau.
A ceux qui m'ont trompé, par un exemple insigne,
Pareil au vieux soldat qui connaît sa consigne
Et qui fait son devoir sans phrase et simplement,
Je prétends enseigner comme on tient un serment
En respectant, malgré l'horreur qui me pénètre,
L'ombre d'une perfide et le sommeil d'un traître.
Envers ceux qui m'ont fait souffrir, humilié,
Mon cœur ne se sent pas libre, ni délié;
Ma parole est intacte; et je veux, sans faiblesse,

La tenir, digne ainsi de ma vieille noblesse,
Qui prise plus que tout l'or d'un serment prêté
Et place son honneur dans sa fidélité.

SCÈNE X

LORD FINGALL, RUTH, puis DUNCAN,
UN SERGENT ANGLAIS et des SOLDATS.

RUTH, entrant en courant et dans le plus grand trouble.

Milord, sauve qui peut! Sauvez-vous tout de suite!
Ils ont saisi Duncan, ils sont à ma poursuite!
Ils accourent, milord, ils sont à quelques pas...
Sauvez-vous donc! Voici les Anglais, les soldats!

Lord Fingall sort à gauche.

RUTH.

Et le Prince? Ah! trop tard!

Un Sergent anglais, tenant Duncan au collet, entre vivement.
Une dizaine de soldats le suivent et envahissent la scène.

LE SERGENT, frappant le plancher avec la crosse de son fusil.

Que personne ne bouge!
Aussi vrai que je porte un uniforme rouge,
Vous cachez un proscrit. Je le veux, mort ou vif.
Dussé-je tout brûler ici, le fugitif

Ne me glissera pas des mains comme un reptile.
Qu'on fouille la maison !... Vite !

LORD FINGALL, reparaissant.

C'est inutile.
Je me rends.

DUNCAN, à part.

Pour sauver le Prince... Que c'est beau.

LORD FINGALL, à part.

Pauvre Dora, je n'ai plus même ton tombeau !
Voici la mort. Tant mieux !

LE SERGENT.

Ainsi, c'est bien notre homme...
Ce n'est pas là du très gros gibier.

LORD FINGALL.

Je me nomme
Richard William, lord Fingall de Mac-Fingall,
Chef de clan, colonel d'un régiment royal,
Aide de camp du Prince héritier d'Angleterre,
Pair d'Écosse et cordon de l'Ordre militaire
De Saint-André. Je vaux pour vous, bourreaux anglais,

Mille livres sterling. Me voici. Gagnez-les !

LE SERGENT, lui mettant la main sur l'épaule.

On nous paiera. Ta tête est la lettre de change.

LORD FINGALL, à part, en jetant un regard sur la chambre du Prince.

Dors en paix, toi !... Voilà comme un Fingall se venge !

ACTE CINQUIÈME

Une grève au pied d'une falaise. Paysage désolé et sinistre. Énormes rochers. Au loin, la mer. Soleil couchant d'automne.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE, DUNCAN.

Au lever du rideau, le Prince, vêtu de son costume de montagnard réduit à l'état de haillons, est assis sur une roche, dans une attitude accablée. Duncan, dont les habits sont aussi misérables que ceux du Prince, est debout auprès de lui.

LE PRINCE.

Duncan, je n'en peux plus! Duncan, j'ai froid!... j'ai faim!...

DUNCAN.

Courage! Vos malheurs sont tout près de leur fin.
Courage! Le repos et le salut sont proches.
A sept ou huit cents pas, en prenant par les roches,
Nous trouverons enfin la baie où nos amis
Rejoindront Votre Altesse, ainsi qu'ils l'ont promis...

Un effort, Monseigneur! et la peine est finie.

LE PRINCE.

Monseigneur!... Votre Altesse!... Ah ! navrante ironie!
Marcher encor, Duncan? Je l'essaierais en vain...
Ton Seigneur est trop las... Mon Altesse a trop faim!...

DUNCAN.

Je vous laisserais bien dans ces rocs solitaires
Pour vous chercher du pain... Mais rentrer dans les terres,
C'est imprudent; et nous pourrions être trahis.
Par là, c'est plein d'Anglais qui fouillent le pays...
Ma gourde est vide!... Rien à manger, rien à boire!...
Mon cher Prince, courage!... Après ce promontoire,
Nous toucherons le but, nous serons arrivés.
Lochiel, miss Mac-Donald, vingt amis éprouvés
Seront là... Le vaisseau français que l'on signale
Et qui vient recueillir Votre Altesse Royale,
Peut, ce soir, être en vue, avec ce vent du Nord...
Nous aurons un canot pour vous conduire à bord.
Sur le pont du *Conti*, vous serez comme en France...
Oui, ce soir, — croyez-en mon ardente espérance, —
Vous verrez les trois lys de son blanc pavillon
Et serez salué par son coup de canon.

LE PRINCE, tombé dans une méditation douloureuse et se parlant à lui-même.

Et je fus un roi... presque!... Et des vaincus serviles
M'ont, sur des plats d'argent, offert les clefs des villes;
Aux pieds de mon cheval leur respect s'est rué,
Et plus d'un orgueilleux Anglais m'a salué
Des titres de Régent et de Prince de Galles!
Tous, humbles fronts bourgeois, fières têtes ducales,
Se courbaient pour poser leurs lèvres sur ma main
Alors que je suivais mon belliqueux chemin,
Sentant planer sur moi les ailes envolées
Du drapeau, cet oiseau sublime des mêlées!...
Que ce rêve était beau! Je crois le faire encor!
Maisnon!... Comme on enlève, au théâtre, un décor,
Comme passe, sur l'herbe, une ombre de nuage,
Il a fui!... Tous mes grands espoirs ont fait naufrage!
L'homme qui pouvait voir, jadis, dans Édimbourg,
Lorsque battaient aux champs le fifre et le tambour,
Aux portes d'Holyrood s'incliner ses bannières,
Dispute aux animaux des forêts leurs tanières;
Le fugitif, errant au souffle du malheur,
S'estime trop heureux qu'un pâtre ou qu'un voleur,
Lui faisant place au feu, le traite en camarade;
Le général, brillant naguère à la parade,

Grelotte au vent d'automne, en haillons de tartan;
Au seuil d'une masure, on dit parfois : « Va-t'en! »
Au Prince qui coucha dans le lit de ses pères;
Et le chef qui, dans les festins, vidait les verres
Où le vieux vin de France allumait ses rubis,
N'a pas même, ce soir, un morceau de pain bis!...
Caprices du destin, que vous êtes étranges!
En un jour, j'ai passé des palais dans les granges;
Et quand, ayant dormi sous un toit à pourceaux,
A l'un de mes derniers et fidèles vassaux
J'offre à baiser ma main, je vois qu'il l'examine,
Plein de dégoût, et craint d'y prendre la vermine!...
Si je fus imprudent, voluptueux, léger,
Que vous savez punir, Seigneur, et vous venger!
O Fingall! ô Dora! spectres de mes nuits blanches.
Au tribunal de Dieu vous prenez vos revanches,
Et vous laissez sa main sur moi s'appesantir.
Grâce! mon cœur est plein d'un amer repentir!
Grâce! je crois avoir enfin payé mes fautes!
Victimes qui voyez, sur ces horribles côtes,
Comme Lazare et Job souffrir un fils de roi,
Je vous demande grâce! Ayez pitié de moi!

Pendant que le Prince se parle à lui-même, Duncan, après un geste de commisération, est monté sur un rocher et a regardé au loin en mettant la main devant ses yeux. Il en descend au moment où le Prince finit ses réflexions.

DUNCAN.

Monseigneur, le soleil va bientôt disparaître.
Au rendez-vous donné nos amis doivent être;
Il faut faire un effort et les rejoindre enfin.

LE PRINCE, se levant avec peine.

Soit!... Essayons... Ton bras!...

Et s'appuie sur Duncan.

Ah! mon Dieu! que j'ai faim!

Ils disparaissent tous deux dans les rochers, à droite.

SCÈNE II

ANGUS, MARIE.

Au moment où le Prince et Duncan s'éloignent, entrent, à gauche, Angus et Marie. L'aveugle est guidé à travers les roches par la jeune fille, qui est très maigrie, très pâle, et dont toute la personne exprime la souffrance et l'épuisement.

MARIE, conduisant Angus avec précaution.

Par ici... par ici!... Prenez bien garde aux pierres.

ANGUS.

Oui, c'est le vent de mer qui frappe mes paupières;
Je sens le sable fin qui croule sous mes pas...

Marie, arrêtons-nous... Nous devons être au bas
De la falaise?

MARIE, aidant Angus à s'asseoir sur un rocher.

Ici, vous pouvez prendre place.

ANGUS.

Assieds-toi près de moi... Que tu dois être lasse,
Mon enfant!

MARIE.

Oui, très lasse... Oh! lasse affreusement!

ANGUS.

Mon pauvre cher trésor!... Et, dis-moi, là, vraiment...
Tu veux aller plus loin?... Ce voyage est bien rude.
La nuit nous surprendra dans cette solitude...
Rentrons chez ces pêcheurs qui nous ont recueillis.

MARIE.

On prétend que le Prince erre dans le pays,
Sans asile, sans pain, dans la seule espérance
Qu'arrivera bientôt un navire de France...
Je voudrais tant le voir une dernière fois!

ANGUS.

Soit! restons, puisque c'est ton caprice... Tu vois,
Je fais ce que tu veux, chère fille adorée.
Mais c'est égal, tu n'es pas sage. La soirée

Est trop froide, et [illegible]
Car, depuis ces derniers [illegible] jours, il va plus mal...
Chaque matin, je vois [illegible]
La main [illegible] plus maigre.
L'autre nuit, il toussait [illegible]... Tu n'es pas bien?...
Si tu te reposais, [illegible]...
Tu ne veux pas... Voilà ce qui me désespère...
Ah! que j'ai de chagrin

[illegible]

Pardonnez-moi, grand-père,
Si je n'ai pas un peu d'espoir à vous offrir...
Mais je vous mentirais... car je me sens mourir!

[illegible]

Dis donc que tu ne veux, enfant méchante et folle!
Tu répètes toujours cette affreuse parole,
Et tu n'as pas pitié du vieillard tout en pleurs!

[illegible]

Grand-père, ce n'est pas ma faute... mais je meurs!
Vous-même l'avez dit bien souvent... dans mon âme
L'amour du cher pays brûlait comme une flamme.
Le héros, qui pouvait seul changer nos destins,
Est vaincu, la patrie expire, et je m'éteins
Comme un feu de berger sur qui tombe la neige...
L'Écosse va cesser d'être!... Pourquoi vivrais-je?

Mais, avant de mourir, je voudrais le revoir,
Ce Prince malheureux et charmant, et savoir
Que sa vie est sauvée et qu'un bon vent le pousse...
Et l'agonie enfin me semblerait plus douce,
Et le dernier moment me serait moins amer,
Si, regardant du pont de son navire en mer
La falaise pâlir et fondre dans la brume,
Il pouvait voir encore, au-dessus de l'écume,
Suprême souvenir de l'Écosse à ses yeux,
Cette main agitant le signal des adieux!

ANGUS.

Et c'est mon œuvre, hélas! c'est mon œuvre!

MARIE, qui était assise à côté d'Angus, a peu à peu glissé jusqu'à terre, où elle est à genoux.

La bise
Souffle bien fort, grand-père, et le froid m'a surprise.

ANGUS.

Prends mon manteau, bien vite!... Il tient chaud quoique vieux
Enveloppe-toi bien.

MARIE, s'enveloppant du manteau.

Je me sens déjà mieux...
Comme vous êtes bon!... Tenez! là, je me couche,
Mon front sur vos genoux, votre main sous ma bouche...

Et la mer peut gronder, et le vent peut gémir ;
Je vais fermer les yeux et tâcher de dormir.

Angus relève le collet du manteau, de manière à abriter du vent le visage de Marie. — En ce moment, le Prince apparaît à droite, se traînant avec peine de roche en roche.

SCÈNE III

LE PRINCE, ANGUS, MARIE.

LE PRINCE, sans voir le groupe formé par Angus et Marie.

Duncan s'en est allé, seul, à la découverte...
Je ne pouvais marcher...

Il s'assied.

Que la côte est déserte !...
La nuit tombe ; la mer, au loin, monte avec bruit,
Et le vent s'est levé... J'aurai froid cette nuit...
J'ai la fièvre... Toujours, comme avec des tenailles,
La faim, l'horrible faim déchire mes entrailles !...
Oh ! dormir !... Oui, cherchons un coin pour m'y coucher.

Apercevant Angus.

Mais, là... Que vois-je ? Un homme... assis sur ce rocher...
Fuyons ! Tout est à craindre...

Regardant encore Angus.

Il se tient immobile.



C'est un vieillard, d'aspect misérable et débile...
J'ai peur d'un pauvre vieux, à présent!... Que j'ai faim!...
Mais cet homme... peut-être a-t-il un peu de pain?
Si je lui demandais... O Dieu! ceux de ma race
Sur l'Écosse ont régné des siècles par ta grâce...
Si vous gardez au ciel un peu d'orgueil humain,
Rougissez, ô Stuarts! votre fils tend la main!

S'approchant d'Angus et parlant à voix haute.

Vieillard!...

ANGUS, surpris.

Que me veut-on?

LE PRINCE.

Tu vois mes traits livides
Et mon corps demi-nu sous ces haillons sordides...
Tu vois en quel état m'a mis la pauvreté.
Donne-moi donc du pain... Du pain, par charité!
Du pain, au nom de Dieu qui nous juge et nous aime!

ANGUS.

Te voir? Je suis aveugle... Et, mendiant moi-même,
Je suis sans pain.

LE PRINCE.

Stuarts! quel spectacle effrayant!
Le Prince a demandé l'aumône au mendiant.

Comme frappé d'un souvenir.

Mais... ces regards éteints...

ANGUS, de même.

Cette voix qui me parle...

LE PRINCE.

Je reconnais Angus!

ANGUS.

J'entends le prince Charles!

LE PRINCE.

Je t'ai vu, le premier, mon drapeau dans la main!

ANGUS.

Et je ne puis t'offrir même un morceau de pain!

LE PRINCE.

Tu m'as donné jadis des soldats, presque un trône!

ANGUS.

Et je dois aujourd'hui te refuser l'aumône!

LE PRINCE.

La pauvre Écosse a tout donné! Dans son malheur,
Elle ne peut plus rien!

ANGUS, enlevant le manteau qui couvre Marie évanouie.

Si!... Mourir de douleur!

Regarde!

LE PRINCE.

C'est Marie!... Oh! mon Dieu!

MARIE, s'éveillant.

Qui m'appelle?..
Quel doux rêve j'ai fait!... La journée était belle...
Le ciel riait... Un grand espoir flottait dans l'air,
Et je vis le héros qui marchait dans la mer!...
Sa croix de diamant brillait comme une étoile...
Il me prit dans ses bras... Sur ma robe de toile,
Un moment, j'ai senti son cœur près de mon cœur,
Et puis, de son baiser m'envahit la chaleur
Et sa bouche resta sur mon front appuyée!...
Le beau rêve!... Pourquoi m'avez-vous éveillée?

Tout en parlant, Marie s'est mise debout. Elle chancelle. Le Prince la prend dans ses bras pour la soutenir.

LE PRINCE.

Et que diras-tu donc, quand tu reconnaîtras
Quel est le malheureux qui te tient dans ses bras?

MARIE, le reconnaissant.

Lui!

Elle se jette à ses pieds; il la relève.

LE PRINCE.

Reste sur mon cœur, et viens que je t'y serre!
Nous sommes tous les deux égaux par la misère...

Pas même égaux!... Tu peux me juger, pauvre enfant!
Car je sens battre en toi le cœur, encor vivant,
De mon Écosse, dont la blessure est mortelle!
Pauvre Écosse! Dis-moi! me pardonnera-t-elle?
A ton verdict, enfant, le Prince se soumet.

MARIE.

L'Écosse ne peut pas juger... Elle t'aimait!

LE PRINCE.

J'ai courbé tous les fronts.

MARIE.

Les âmes restent hautes.

LE PRINCE.

J'ai fait tous vos malheurs.

MARIE.

Nous oublierons tes fautes.

LE PRINCE.

J'ai répandu pour rien un sang trop généreux.

MARIE.

Nous admirons en toi le héros malheureux.

LE PRINCE.

On devrait m'abhorrer et me maudire...

MARIE.

On t'aime!

ANGUS.

Crois sa parole, elle est la Patrie elle-même!
Tu peux partir, braver la mer et son péril,
Va! les tombeaux seront indulgents pour l'exil.

LE PRINCE.

L'exil! Souffrance amère et que j'ai trop connue!
L'exil aux jours sans fin, où toujours diminue
Et recule toujours de plus en plus l'espoir,
Comme un navire en mer dans la brume du soir!

MARIE.

Dans les pays dorés, dans les cités célèbres,
Oui! tu regretteras l'Écosse aux cieux funèbres
Et songeras, rêveur sous un climat vermeil,
Que la chaleur du cœur vaut mieux que le soleil!
Mais par les belles nuits de France ou d'Italie,
Quand tu souffriras trop de ta mélancolie,
Pense à nos nuits du Nord, sereines par hasard...
La lune, tout à coup dissipant le brouillard,
Se mire dans le lac où les daims viennent boire;
Les astres sont brillants, la campagne est moins noire,
On distingue les pics neigeux à l'horizon;
Et le son d'un pibrock, venant d'une maison

Où veille une lumière et qu'un pauvre homme habite,
Soudain s'élève et joue un vieil air jacobite...
Quand tu verras briller les astres au ciel pur,
Pense à nos froides nuits de triste et pâle azur,
Où passe quelquefois la musique confuse
Que joue une lointaine et douce cornemuse!
Dis-toi qu'on se souvient là-bas de l'exilé,
Venu dans le pays qui l'avait appelé
Pour y combattre en brave et lui laisser la gloire
Et l'honneur, deux trésors plus chers que la victoire.
Oui! si loin que l'exil t'emporte, dis-toi bien
Que les cœurs écossais battent avec le tien;
Et tu souffriras moins de tes pleurs solitaires,
O proscrit! en songeant que, dans les Hautes-Terres,
Le montagnard, mis au carcan par ses bourreaux,
Pleure son jeune chef, son Prince et son héros!

LE PRINCE.

Mon Dieu! Quel souvenir de tendresse, quel gage
D'amour pourrait répondre à ce touchant langage?
Ah! je pleure! Mon cœur palpite à se briser!

MARIE, *tombant dans les bras du Prince.*

Eh bien! laisse-moi donc te rendre ton baiser...
Celui que je reçus comme une fiancée!

LE PRINCE, l'embrassant.

O Marie !

ANGUS.

Et ma main, ma main faible et glacée,
Mais que fait de l'Écosse encor frémir l'esprit,
Bénira les adieux de l'enfant au proscrit!
O Prince, souviens-toi! Par ces lèvres de femme,
Toute une nation t'abandonne son âme!
Garde jusqu'à la mort ce sacré souvenir!

LE PRINCE, s'apercevant que Marie est prise d'une défaillance.

Mon Dieu! Qu'a-t-elle?... Angus, venez la soutenir...
Elle s'évanouit! Chère enfant malheureuse!
Son visage est couvert d'une pâleur affreuse,
Et ses yeux demi-clos ne peuvent se rouvrir!

ANGUS.

L'Écosse est morte, hélas! mon enfant va mourir!

SCÈNE IV

LES MÊMES, DUNCAN.

DUNCAN, entrant rapidement par la droite.

Monseigneur! Monseigneur! la fuite est assurée...

J'ai trouvé vos amis... Une barque est parée...
A vingt pas... Le vaisseau français est arrivé...
Prince, venez bien vite, et vous êtes sauvé!

LE PRINCE, montrant Marie.

Mais cette enfant!... La crise est peut-être mortelle.
La quitter maintenant!...

DUNCAN.

Prince, on aura soin d'elle...
Vos compagnons sont là, les mains aux avirons.
Un retard nous perd tous... et, dans les environs,
On a vu les Anglais!

MARIE, au Prince.

Partez, je vous en prie!

LE PRINCE, entraîné par Duncan.

Adieu donc, noble Écosse! Adieu, pauvre Marie!

Le Prince et Duncan sortent.

SCÈNE V

ANGUS, MARIE.

MARIE.

Il part!... Enfin!... Ils vont le sauver, n'est-ce pas?...

Oh ! j'ai froid !... Prenez-moi, grand-père, dans vos bras!...
Vous allez rester seul... Oh ! quelle horrible chose!...
Ce navire va faire un signal, je suppose,
Quand le Prince Royal aura touché son bord...
J'étouffe !... Embrassez-moi, grand-père... C'est la mort!
Mourir sans le savoir tout à fait hors d'atteinte!...
O mon Dieu, protégez le proscrit! Vierge sainte,
Je vous prie à deux mains !... Qu'ils sont lents, ces rameurs!...
Plus vite!... du courage!...

On entend un coup de canon, très proche.

Il est sauvé!... Je meurs!

Elle tombe, morte, dans les bras d'Angus.

ANGUS, agenouillé devant le cadavre de Marie.

Ah! morte !...

Il la baise longuement au front.

N'est-ce pas, mon Dieu, je vais la suivre!...
Et bientôt! oh! bientôt!... Je ne demande à vivre
Que pour l'ensevelir... Et voici le linceul!

Il tire de dessous ses haillons l'étoffe d'un drapeau tout déchiré.

C'est le dernier drapeau de l'Écosse, le seul
Qu'elle n'ait pas perdu dans l'atroce bataille.
Il est taché de sang et criblé de mitraille!
C'est un haillon!... Mais c'est le linceul qu'il lui faut,

Et dans ses plis, ma pauvre enfant morte aura chaud !...
Oui, vivre un jour ! Savoir que la tombe est creusée,
Le cercueil mis en terre et la pierre posée !...
Puis je trouverai bien quelque part un tronçon
De claymore, et, gravant comme avec un poinçon,
Sur la tombe où sera tout ce qui reste d'elle,
A tâtons j'écrirai ce simple mot : « Fidèle ! »

Coutainville, août-septembre 1884.

FIN DU TOME TROISIÈME



TABLE

DU TOME TROISIÈME

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.



